HENRY BERNSTEIN

LA RAFALE

SAMSON





AYARD
Editeur
PARIS

ÉDITION ILLUSTRÉE.

HENRY BERNSTEIN

# LA RAFALE

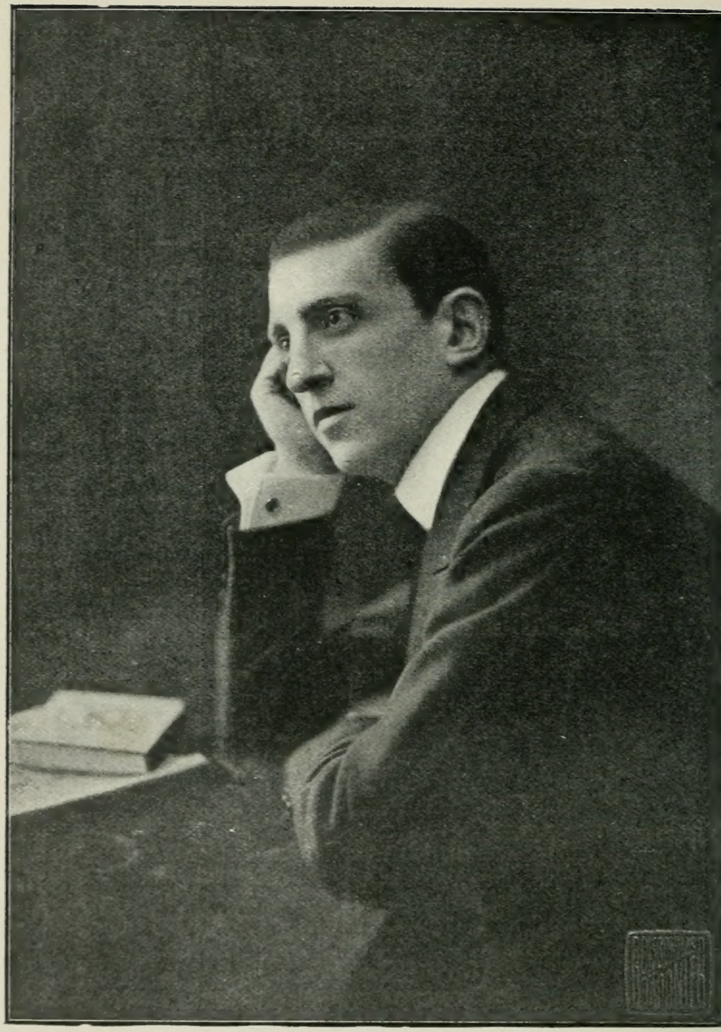
# SAMSON



PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

# LA RAFALE

# SAMSON



(Photo Boissonnas et Taponier.)

M. HENRY BERNSTEIN.

HENRY BERNSTEIN

# LA RAFALE

# SAMSON

ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS
DE
RENEFER







PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

# PERSONNAGES

MM.

LE BARON LEBOURG.......................... GÉMIER.

58 ans, de l'ampleur, de la tenue, voire du chic.

ROBERT DE CHACEROY.......................... DUMÉNY.

37 ans, une figure mâle, expressive, un peu ravagée — grande élégance sobre — un homme assez bien élevé et pas très aimable.

AMEDEE LEBOURG.......................... BURGUET.

39 ans, myope, pas beau, chétif, vulgaire.

BRAGELIN.......................... ARVEL.

45 ans, poli et réservé, très homme d'affaires, mais rien d'une canaille (dans les allures).

LE COMTE DE BRECHEBEL.......................... ACHARD.

38 ans, des épaules, une barbe, un binocle ; — nul.

LE GENERAL DUC BRIAL.......................... CHARTOL.

65 ans, un vieux gentleman.

MONSIEUR DE LA VIEILLARDE.......................... ALERME.

30 ou 50 ans, fade et bien mis, un niais.

FRANÇOIS.......................... PAUL EDMOND.

Valet de chambre de Chacéroy.

LE VALET DE CHAMBRE DE Mme DE BRECHEBEL. ROUVENAT.

UN VALET DE PIED.......................... CHAUVEAU.

UN MAITRE D'HOTEL.......................... BESSAC.

VALETS DE PIED.

Mmes

HELENE DE BRECHEBEL.......................... SIMONE LE BARGY.

26 ans.

LA BARONNE LEBOURG.......................... HENRIOT.

50 ans, une brave femme qui, d'ailleurs, sait recevoir.

LA MARQUISE DE DOULLENCE.......................... ELLEN ANDRÉE.

Une vieille rosse. Peu d'argent et cela se voit.

MADAME DE THIZIEUX.......................... LAUZIÈRES.

Une jolie femme, très élégante.

*A ALPHONSE FRANCK,*
*Son ami,*
*L. B.*

# LA RAFALE

PIÈCE EN TROIS ACTES

*Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Gymnase,*
*le 20 octobre 1905.*



La Vieillarde. — Oh ! oh !
mais c'est de l'amour.



LA MARQUISE — FAUT-IL CROIRE LES BRUITS, GÉNÉRAL?

# ACTE PREMIER

*Un grand salon dans le château du baron Lebourg. — Somptuosité. — Portes-fenêtres sur un parc magnifique. Cinq heures et demie de l'après-midi, dans les tout premiers jours d'octobre.*

## SCÈNE PREMIÈRE

LE GENERAL DUC BRIAL, LA MARQUISE DE DOULLENCE, MONSIEUR DE LA VIEILLARDE.

LA MARQUISE, *qui feuillette une brochure.* — Faut-il croire les bruits, général? Poussez-vous l'amitié pour notre hôte, jusqu'à le présenter au cercle?

LE GÉNÉRAL. — Je me suis offert spontanément à lui servir de parrain.

LA VIEILLARDE. — C'est très élégant, à vous, duc!

LE GÉNÉRAL. — On ballottera Lebourg au mois de janvier. Oh! je ne dissimule pas qu'il y aura du tirage. Mais j'ai conservé, je crois, une certaine influence... Les anciens, surtout, veulent bien m'écouter quelque peu, et je ne serais pas surpris que notre ami passât du premier coup.

LA MARQUISE. — Vous êtes plus optimiste que la plupart des membres.

LA VIEILLARDE, *obséquieux.* — L'autre parrain, duc?

LA MARQUISE. — Vous le demandez, mon bon La Vieillarde, mais Robert de Chacéroy, bien entendu!

LE GÉNÉRAL. — Jamais de la vie! Le baron sera présenté par moi et par son gendre.

LA MARQUISE. — Ah! j'ignorais que Bréchebel fît partie de la rue Royale. Je le croyais membre du Jockey uniquement... Et, comme Robert de Chacéroy professe pour les Lebourg une affection presque égale à la vôtre...

LA VIEILLARDE. — Affection partagée.

LA MARQUISE. — Oh combien! Quand la baron ou la baronne parlent du beau Robert, ils atteignent au lyrisme.

LE GÉNÉRAL. — Enfin, l'usage veut que l'on prenne de préférence pour parrain un membre de sa famille. Et, en aucun cas, je n'aurais conseillé à Lebourg de choisir Robert de Chacéroy... C'est un très brave garçon,



LA VIEILLARDE. — AFFECTION PARTAGÉE.

Chacéroy, je l'aime de tout mon cœur, mais au cercle on l'aime moins... On le trouve sec, cassant. Et puis, il joue dur, il couche sur ses bénéfices. Il leur a gagné tant d'argent au baccara qu'il leur en cuit encore!

LA MARQUISE. — On affirme, toutefois, que ces messieurs prennent, depuis quelque temps, une sévère revanche. Chacéroy perdrait une fortune.

LA VIEILLARDE. — Une véritable fortune, en effet. Jeudi encore, il a taillé toute la nuit et d'une façon désastreuse... Je n'assistais pas à la partie, mais...

LE GÉNÉRAL. — Oui, je sais qu'il n'est pas très en forme. Bah! il en a vu d'autres. Il retombera sur ses pattes.

LA MARQUISE, *aigre.* — Personne ne vit éternellement du baccara ou des courses, et Chacéroy, j'imagine, ne bat pas fausse monnaie. Entre nous, je soupçonne que ses trop fortes différences, notre Robert les fait régler par Lebourg, par son cher Lebourg!

LE GÉNÉRAL. — Quelle plaisanterie! Je parierais que Chacéroy ne doit pas un centime à Lebourg. Chacéroy est un homme dans mon genre... rond, carré... Il dîne chez le baron, il prend part à ses chasses, il profite des tuyaux de son écurie, et de temps à autre, d'un de ses renseignements de Bourse; il passe tous les ans quelques semaines ici, au château... eh bien, il ne se croit pas obligé, pour cela, de debiner ses hôtes par derrière... Je me rappelle un mot de régiment : « Faut pas cracher dans sa soupe! » Comprenez-vous la devise?

LA MARQUISE. — Pas du tout! Ça m'a l'air dégoûtant.

LE GÉNÉRAL. — Et vous, La Vieillarde?

LA VIEILLARDE. — J'avoue que non, duc.

LE GÉNÉRAL. — Moi, je la comprends.

Un silence.

LA MARQUISE. — J'espère que le cheval du baron aura gagné cet après-midi... Comment s'appelle-t-il?

LE GÉNÉRAL. — César... Je n'y crois guère!

LA VIEILLARDE. — Oh!

LE GÉNÉRAL. — Les certitudes aux courses, j'en suis revenu... Aussi, j'ai laissé toute la bande partir pour Longchamp... Je m'épargne deux fois une heure d'automobile et j'économise probablement cent louis

LA MARQUISE. — Vous me torturez! J'ai risqué mon maximum : dix francs. Je les ai confiés à Bréchebel.

LE GÉNÉRAL. — Avec sa mise à lui, ça fera vingt francs.

LA MARQUISE. — Ah! le gendre ne jette rien par les fenêtres!...

LE GÉNÉRAL. — Depuis qu'il a épousé la fille des Lebourg, il est sage comme un petit saint Jean!

LA VIEILLARDE. — Il avait commis de petites folies, jadis...

LA MARQUISE. — Oh! de toutes petites, et



LE GÉNÉRAL. — MOI, JE LA COMPRENDS.




LA MARQUISE. — MAIS VOUS VOUS TROMPEZ, DUC !

quand il n'avait pas le sou. C'est un prudent, Armand de Bréchebel... doublé d'un chançard !

LE GÉNÉRAL.— Ma foi, il a décroche une dot royale et une femme charmante. Car elle est charmante, ma petite amie Hélène. Spirituelle, cultivée, artiste... Hein, La Vieillarde ?

LA VIEILLARDE. — Mme de Bréchebel ?... Une jeune femme accomplie.

LA MARQUISE. — Très gentille... très douce... un peu tranquille, peut-être, un peu... calme...

LE GÉNÉRAL. — Bien sûr ! Elle ne fait pas marcher ses narines tout le temps et elle n'écrit pas des romans où l'on se couche toutes les cinq minutes !... Elle est sérieuse. Ah ! il ne circule pas sur son compte un potin, une histoire ! Cinq années de mariage, et pas ça à lui reprocher !

LA MARQUISE. — Pour ce qui est de sa vertu, je m'incline. Je crois, d'ailleurs, Hélène très froide...

LE GÉNÉRAL. — Oui, oui, on prétend toujours ça des honnêtes femmes.

LA MARQUISE, *piquée*. — Mais vous vous trompez, duc ! L'amour conjugal existe. Mlle Lebourg, elle, n'aimait pas son fiancé et je serais surprise que par la suite... Ce brave Bréchebel est plutôt lourd, plutôt désagréable. Ne vous semble-t-il pas ?

LA VIEILLARDE, *gêné*. — Heu !

LE GÉNÉRAL. — Bréchebel est une moule.

LA MARQUISE. — Je ne vous le fais pas dire ! Et puisque la jeune Hélène reste fidèle à cette moule, pour parler comme vous, j'en conclus que son tempérament n'est pas...

---

## SCÈNE II

LES MÊMES, HELENE

HÉLÈNE, *toilette décolletée, gentiment.* — Bonsoir !

LA MARQUISE. — Bonsoir, ma chère petite Hélène. Ma parole, vous êtes habillée pour le dîner ! Déjà ! Il n'est pas six heures.

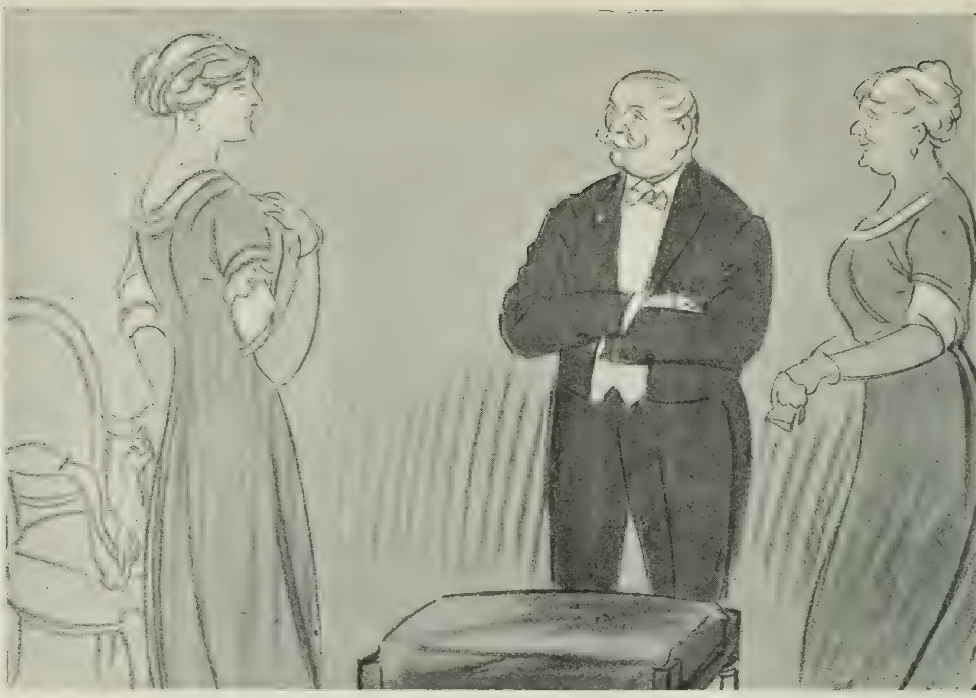
LE GÉNÉRAL. — Quelle gentille attention !

HÉLÈNE. — Duc, vous me voulez trop de bien. La vérité m'honore moins... Hier soir, Paquin m'a livré cette robe... Ma femme de chambre vient de me l'essayer, elle ne va pas trop mal, et par paresse, je la garde. Voilà !

LA MARQUISE. — Ma gentille, vous arrivez bien... Nous parlions de vous.

HÉLÈNE. — Je me sauve, alors !

LA MARQUISE. — Restez et rassurez-vous.



HÉLÈNE. — Mais j'en reçois très peu...

Le concert est terminé... Nous avons épuisé les éloges. N'est-ce pas, messieurs ?

LE GÉNÉRAL. — M$^{me}$ de Bréchebel connaît mes sentiments. Je lui fais une cour de collégien.

HÉLÈNE. — Je soupçonne, général, que vous vous moquez de moi.

LE GÉNÉRAL. — Par exemple !

LA MARQUISE. — N'en croyez rien ! Le duc vous comparait aux jeunes personnes de votre âge, qu'il trouve souvent un peu osées, un peu légères...

HÉLÈNE. — Vraiment, madame, vous auriez juré de...

LA MARQUISE. — Sur un seul point, nous ne sommes pas tombés d'accord, le général et moi... Comment vous expliquer notre différend ?... La chose est délicate... Voyons, que je vous pose une question : quand une femme comme vous, à qui les hommages ne manquent pas...

HÉLÈNE. — Mais j'en reçois très peu, trop peu... Je vous assure ! Il y a des jours où je me plaindrais bien.

LA MARQUISE. — Pas de modestie excessive !... Quand une petite épouse impeccable se confesse tout bas, que se dit-elle ?... Se dit-elle : « Je demeure sage parce que le devoir l'ordonne, parce que la religion me commande d'aimer mon mari, *et cætera, et cætera...* » ou bien : « Je demeure sage parce que les intrigues m'effrayent, parce que les aventures ne me tentent pas, parce que les déclarations des messieurs et leurs regards ne me troublent pas ! » Hein ?... Renseignez-nous.

HÉLÈNE. — Mais, madame, vous devez savoir !

LE GÉNÉRAL. — Bien répondu !

LA MARQUISE. — Mettez que j'ai oublié.

HÉLÈNE. — Alors, excusez-moi... Je me figure qu'une honnête femme, lorsqu'elle commence à causer de la sorte avec elle-même, est bien près de n'être plus une honnête femme.

LE GÉNÉRAL. — Vous n'en aurez pas raison !

---

## SCÈNE III

---

LES MÊMES, LA BARONNE LEBOURG

LA BARONNE. — Vous étiez réunis ici ! Que d'excuses je vous dois !... Je vous ai abandonnés depuis le déjeuner. Un tas de lettres, un tas de réponses !...

LA VIEILLARDE. — Chère madame, *you are fishing for compliments!* Vous savez bien que vous êtes l'hôtesse idéale.

LA BARONNE. — Hélas, non ! Enfin, Hélène m'a remplacée. J'ai fait préparer des



LA BARONNE. — VOULEZ-VOUS QUE NOUS NOUS Y RENDIONS ?

rafraîchissements sous la tonnelle du Rond-Point. Voulez-vous que nous nous y rendions ?

LA MARQUISE. — Avec plaisir. Nous attendrons là le retour de nos sportsmen.

LA VIEILLARDE. — Excellente idée !

LA BARONNE. — Duc ?

LE GÉNÉRAL. — Chère madame, je reste ici. Je me suis beaucoup promené aujourd'hui.

HÉLÈNE. — Et moi, je tiens compagnie au général.

LE GÉNÉRAL. — Bravo !

---

## SCÈNE IV

---

HELENE, LE GENERAL

HÉLÈNE. — Vous supportez admirablement ce dimanche, au château, loin des courses...

LE GÉNÉRAL. — Admirablement. Je n'ai pas regretté Longchamp une seule fois. Faire des cadeaux aux bookmakers, merci ! Je suis trop vieux et je ne suis pas assez riche.

HÉLÈNE. — Vous auriez peut-être gagné.

LE GÉNÉRAL. — Jamais de la vie ! Sale journée ! Sale programme ! Je trinquais, primo, ce qui m'embêtait. Secundo, je voyais trinquer mes camarades, et cela m'embête davantage, si possible. Sérieusement !... Tenez cette peste de marquise nous parlait tout à l'heure de Chacéroy... Le pauvre bougre traverse une crise désastreuse...

HÉLÈNE. — Vraiment ? Il perd beaucoup ?

LE GÉNÉRAL. — Robert ? Énormément, et à tous les jeux !

HÉLÈNE. — Cette partie de jeudi soir ?

LE GÉNÉRAL. — Je n'en sais pas plus long que vous. Vous avez entendu M. de Hart raconter l'événement hier à dîner... Huit cent mille francs dans la nuit !... La différence paraît tout de même fantastique. Enfin, d'ici un moment, les amis seront de retour. Je suppose qu'ils apporteront des nouvelles exactes... Pauvre vieux Chacéroy !

---

## SCÈNE V

---

LES MÊMES, UN VALET DE PIED

LE VALET DE PIED. — M. Amédée Lebourg demande à parler à madame la comtesse.

HÉLÈNE. — A moi ? Vous devez vous

tromper! C'est une visite pour M^me^ la baronne.

LE VALET DE PIED. — Ce monsieur m'a bien prié de prévenir madame la comtesse.

HÉLÈNE. — Ah!... (*Un temps.*) Eh bien... faites entrer. (*Le valet de pied sort.*) Extraordinaire... Amédée Lebourg...

LE GÉNÉRAL. — Votre cousin?... L'homme bourru?

HÉLÈNE. — Lui-même.

LE GÉNÉRAL. — Je vous croyais brouillés.

HÉLÈNE. — Non, nous ne sommes pas brouillés... Nous nous voyons assez rarement...

LE GÉNÉRAL. — Je l'ai rencontré chez vous, ce monsieur. Il est fort désobligeant.

HÉLÈNE. — Il est un peu aigri.

LE GÉNÉRAL. — Vous avez dû l'épouser, n'est-ce pas?

HÉLÈNE. — Il en fut question pendant des années. C'était lui surtout, le pauvre garçon, qui désirait très fort cette union. Mon père brisa brusquement, sans l'avertir, tous ses espoirs. Aussi, j'excuse, à notre égard, la mauvaise humeur d'Amédée et, comme j'ai conservé une grande tendresse à sa sœur, ma petite cousine Geneviève...

LE GÉNÉRAL. — Ma chère amie, je me retire...

HÉLÈNE. — Mais, voulez-vous que je le reçoive ailleurs?

LE GÉNÉRAL. — Pas du tout! Je vais fumer une cigarette.

## SCÈNE VI

### HELENE, AMEDEE LEBOURG

AMÉDÉE, *qu'un valet de pied introduit.* — Bonsoir!

HÉLÈNE. — Bonsoir, Amédée. Comment vas-tu?

AMÉDÉE. — Pas mal. Tu es surprise de me voir?

HÉLÈNE. — Tu ne nous gâtes pas.

AMÉDÉE. — « Tu ne nous gâtes pas » est une merveille!

HÉLÈNE. — Ecoute, l'hiver dernier, à Paris, papa t'a invité deux fois à dîner...

AMÉDÉE. — Oui, oui, je les connais, ses invitations! Je suis compris dans la fournée des gens pas chic.

HÉLÈNE. — Tu es injuste! Tu as refusé deux dîners très intéressants... Tu aurais fait la connaissance de Meister, le grand savant hollandais. Certainement, il nous est difficile de te recevoir avec nos amis. Tu passes ton temps à déblatérer contre l'aristocratie, à traîner dans la boue tout homme qui porte un titre.

AMÉDÉE. — Je ne verse pas dans le snobisme, moi! Je ne me fais pas appeler monsieur le baron!... Amédée Lebourg je naquis, Amédée Lebourg je demeure! Et je vous plains vraiment, ton père, ta mère et toi... Mais laissons cette histoire!

HÉLÈNE. — Cela vaudra mieux.

AMÉDÉE. — Que je t'explique ma visite! Geneviève m'avait chargé de te téléphoner...

HÉLÈNE. — Ce n'est pas malheureux! Voilà un mois qu'elle me laisse sans nouvelles!

AMÉDÉE. — Elle n'était pas loin pourtant. Nous sommes en villégiature depuis trois semaines à quelques kilomètres d'ici.

HÉLÈNE. — Ah!

AMÉDÉE. — Oui, chez d'anciens amis de la famille, les Fougère. Mais tu dois les avoir oubliés. Des gens sans particule, des bourgeois!...

HÉLÈNE. — Je me souviens très bien des Fougère.

AMÉDÉE. — C'est surprenant!

HÉLÈNE. — Alors, Geneviève?

AMÉDÉE. — Elle voudrait te voir.

HÉLÈNE. — Et moi aussi, je veux!

AMÉDÉE. — Eh bien demain, je l'emmène à Paris. Veux-tu qu'au retour nous nous arrêtions ici?

HÉLÈNE. — Je serai ravie!

AMÉDÉE. — Nous passerons vers les trois ou



AMÉDÉE. — BONSOIR!

quatre heures... Je lâcherai le bureau très tôt.

HÉLÈNE. — A l'heure qu'il vous plaira. Je ne bouge pas. Tu travailles toujours beaucoup?

AMÉDÉE. — Non. Bourse calme. Pas d'affaires... Aujourd'hui dimanche, je me suis offert Longchamp.

HÉLÈNE. — Pour la dernière fois, mon cher ami...

AMÉDÉE. — Là! Je ne blasphème plus.



HÉLÈNE. — DES ENTRAINEURS!

HÉLÈNE. — Tu es allé aux courses, toi!

AMÉDÉE. — Moi. Pas amusant une journée de courses! Je suis parti avant la fin. Tiens, j'ai vu ton père... Lui, il ne m'a pas remarqué. Il avait un air affairé et important, une grosse jumelle qui lui battait le ventre. Il causait familièrement avec des messieurs anglais qui ressemblaient à des cochers...

HÉLÈNE. — Des entraîneurs!

AMÉDÉE. — Peut-être bien. Il causait aussi avec des messieurs français, il leur faisait des risettes, il les prenait par le bras, il leur contait de petites histoires à l'oreille... C'était sans doute du gratin, des nobles. Ce que tout le monde doit se payer sa tête!

HÉLÈNE. — Tu te trompes! Papa est très aimé.

AMÉDÉE. — Qu'est-ce que ça lui coûte par an, cet amour-là?

HÉLÈNE. — Mon cher Amédée, si tu me rends visite pour me parler de mon père, sur un ton qui...

AMÉDÉE. — Je me tais, je me tais!... Mais tu ne m'empêcheras pas de le trouver un peu ridicule. Une seule chose m'intrigue... Pourquoi ne s'est-il accordé qu'un titre de baron? A sa place, je me serais promu prince tout de suite. C'était plus avantageux!

HÉLÈNE. — Tu sais très bien que les parents de maman...

AMÉDÉE. — J'oubliais! Six mois après que ton père eut gagné une cinquantaine de millions dans la hausse du cuivre, ta mère se découvrait une baronnie. *(Un temps.)* J'ai aperçu ton mari aussi. Il n'embellit pas, ton mari! Il porte un lorgnon, à présent?

HÉLÈNE. — Il est myope... comme toi!

AMÉDÉE. — Moi, j'ai le droit! Mais M. le comte devrait se servir d'un monocle, il me semble!

HÉLÈNE, *indulgente.* — Que c'est stupide! Mon pauvre Amédée, tu es resté le même.

AMÉDÉE. — Tu peux le dire! Et je ne changerai pas. Je suis de la branche qui ne change pas, moi. Mais, que je te regarde un peu! Toi non plus, tu ne changes pas.

HÉLÈNE. — Je te remercie!... J'attends encore mon premier cheveu blanc. J'ai vingt-six ans, tu sais!

AMÉDÉE, *qui la considère.* — Quand je pense que je t'ai aimée!

HÉLÈNE. — N'y pense donc plus!

AMÉDÉE. — Car je t'ai aimée! Et j'ai souffert... j'ai souffert très fort. Est-on bête!... Tu n'es seulement pas jolie.

HÉLÈNE. — Non, je ne suis pas jolie.

AMÉDÉE. — Je parle sincèrement.

HÉLÈNE, *souriant.* — Moi aussi. Je me connais. Je sais que je ne suis pas jolie, et je m'en moque. Voilà le plus fort!

AMÉDÉE. — Possible! *(Un silence.)* Vrai, cela me cause une stupéfaction de te voir, de t'entendre.

HÉLÈNE. — Une... Ah!...

AMÉDÉE. — Pourquoi t'ai-je voulue si ardemment?... Des femmes, il n'en manque pas, pourtant! Le tout est de les rencontrer... Et moi, j'ai toujours vécu une vie de

timide... Et puis, tu me représentais un être différent, supérieur...

HÉLÈNE. — Quelle illusion!

AMÉDÉE. — Quelle illusion, en effet! Tu ne tenais pas à moi; mais tu as épousé un homme auquel tu ne tenais pas davantage. Car tu ne l'aimes pas, hein?

HÉLÈNE. — En quoi cela t'intéresse-t-il?

AMÉDÉE. — Tu ne peux pas aimer ça! Et alors, aux côtés de cette brute, tu mènes, de gaieté de cœur, une existence plate et désolée. Tu sers les ambitions mondaines de M. et Mme Lebourg : fréquenter des gens chics et puis des gens encore plus chics. Et il paraît que tu es vertueuse, fidèle!... Un comble!

HÉLÈNE. — Tu te renseignes?

AMÉDÉE. — Non... Le hasard des conversations. Ainsi, tu n'as même pas pris un amant!...

HÉLÈNE. — Le regretterais-tu?

AMÉDÉE. — Presque!... Si je te connaissais une liaison, je serais moins déçu à ton sujet.

HÉLÈNE, *se levant*. — Mon petit Amédée, rompons notre entretien, veux-tu?... Ma patience est épuisée. Longtemps, j'ai supporté tes manières, parce que je te croyais du chagrin... Mais je vois que la simple méchanceté t'inspire. Restons-en là.

AMÉDÉE. — Tu as raison. Je te quitte. N'importe! Chaque fois que je t'ai revue,



AMÉDÉE. — ET J'AI SOUFFERT...



AMÉDÉE. — ET ALORS, AUX COTÉS DE CETTE BRUTE...

je m'en vais satisfait... très, très satisfait. A demain, j'accompagnerai la petite.

---

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LE BARON LEBOURG

AMÉDÉE. — Ah! monsieur le baron! Bonsoir, monsieur le baron!

LEBOURG, *sans bonne humeur*. — Tiens, Amédée!

AMÉDÉE, *gouailleur*. — Très bien, je te remercie, et toi-même? Ça t'ennuie de me trouver ici, hein?

LEBOURG. — Tu es toujours le bienvenu.

AMÉDÉE. — Je partais, d'ailleurs. J'ai raconté à ta fille que je t'avais admiré de loin, à Longchamp.

LEBOURG. — Vraiment? Et que deviens-tu? Que fais-tu?

AMÉDÉE. — Du courtage, mon bon, comme toi, dans le temps. Ah! je fonde aussi un grand journal.

LEBOURG. — Un journal quotidien?...

AMÉDÉE. — Quotidien. Très grosse machine.

LEBOURG. — Informations ou politique?

AMÉDÉE. — Informations et politique. Et,



LEBOURG. — TIENS! J'AI DONC CHANGÉ DE RELIGION ?

tu sais, nous taperons sur les renégats. Ainsi, méfie-toi!

LEBOURG. — Tiens! j'ai donc changé de religion? Je l'ignorais.

AMÉDÉE. — Tu as changé de classe. Ça se vaut. Mon vieux, les gens qui rougissent d'être juifs ou toi qui rougis de sortir d'une brave famille de petits commerçants, je vous mets dans le même sac. Saisis-tu, monsieur le clubman?

LEBOURG, *bon enfant.* — Amédée, Amédée, je finirai par m'imaginer que tu nous envies, mes amis et moi!

AMÉDÉE. — Que je vous envie!... Ha! ha! je vous méprise, oui!

LEBOURG. — Amédée!... Le titre de ton canard?

AMÉDÉE. — *La Force.*

LEBOURG. — Ah! c'est bien. Sa nuance exacte?

AMÉDÉE. — Tu me le demandes?... La mienne. Socialiste révolutionnaire!

LEBOURG, *éclatant de rire.* — Révolu... pfff!

AMÉDÉE. — Qu'est-ce qui te prend?

LEBOURG, *en joie* — Toi... toi, tu es socialiste révolutionnaire!

AMÉDÉE. — Tu ne le savais pas?

LEBOURG. — Pfff!

AMÉDÉE. — Tu es gâteux?

LEBOURG. — Que je m'amuse! que je m'amuse!

AMÉDÉE. — Enfin, veux-tu m'expliquer...?

LEBOURG. — A mon tour de rire!... Vois-tu, mon garçon, un socialiste révolutionnaire qui possède une maison de coulisse et qui prend, bon an mal an, quatre cent mille francs aux gogos, je trouve ça...

AMÉDÉE. — Oh! je ne m'attarderai pas à discuter ces questions avec toi! Au revoir, Hélène! Au revoir, mon bon Charles! Mes amitiés à la baronne, ta femme, sans oublier le prince Machin et le comte Manivelle... Au revoir!

LEBOURG, *égayé.* — Au revoir, anarchiste!

## SCÈNE VIII

HÉLÈNE, LEBOURG

LEBOURG, *changeant soudain de visage.* — Il commence à m'embêter, ton Amédée!

HÉLÈNE. — Mon Amédée!

LEBOURG. — Naturellement! Sans ta protection, il y a beau temps qu'il ne ficherait plus les pieds chez moi!

HÉLÈNE. — Ecoute, il ne nous accable pas de ses visites. Et, en effet, je désire rester l'amie de Geneviève... Puis, franchement, nous avons eu des torts envers Amédée.

LEBOURG. — Des torts!... Pour tenir une promesse en l'air, je devais te donner à cet individu qui te déplaisait, à ce polisson Parfaitement, à ce polisson! Depuis ton mariage, il ne cherche qu'à me nuire! Le voilà lancé dans le socialisme, uniquement pour me compromettre aux yeux des gens du monde. Tu ne le crois pas?

HÉLÈNE. — Si. Mais que t'importe?

LEBOURG. — Oh! je m'en consolerai. Ce grotesque m'a agacé, voilà tout. Je vous avais ménagé une surprise...

HÉLÈNE. — Une surprise?

LEBOURG. — Et une belle!... Mon enfant, ouvre tes oreilles... Ton père s'est comporté tantôt en grand diplomate. Résultat : Graveline et la duchesse dînent ici ce soir.

HÉLÈNE, *calme.* — Ah!

LEBOURG. — Comment : « Ah! »? Me comprends-tu bien? Le duc et la duchesse de Graveline dînent pour la première fois au château... et ils y coucheront.

HÉLÈNE. — Eh bien, oui!

LEBOURG. — C'est juste... Tu ne te rends pas compte de certaines choses... Tu as des lacunes. Enfin, sache que cette invitation impromptue fut un trait de génie. Si je l'avais prié quinze jours d'avance, le duc aurait trouvé une échappatoire... Très probablement je le manquais. Il fallait bondir sur l'occasion. J'ai bondi. Cet après-midi, Graveline me parlait d'une soixante-chevaux qu'il essayait après les courses. Il a eu l'imprudence de me demander un itinéraire... Il était pris! Je lui ai répondu négligemment : « Venez donc à Champville, ravissante promenade... Vous dinerez chez moi dans l'intimité... Nous sommes une vingtaine... » Il m'a objecté le retour à la nuit. « Passez la nuit au château! — Et des vêtements? Et une robe? — Prévenez votre femme de chambre. Elle prendra le train avec une malle pour la duchesse et votre nécessaire! » Riposte à tout! Pas moyen de me résister!... Bref, ils vont arriver. Avoue que c'est joli!

---

## SCÈNE IX

LES MÊMES, LA BARONNE

LA BARONNE, *qui entre en coup de vent.* — Ah! Charles!... Il y a longtemps que tu es rentré?

LEBOURG, *sec.* — .. que *vous* êtes rentré? Oui. Non, à l'instant! Ma chère amie, une nouvelle : Graveline et sa femme viennent dîner.

LA BARONNE. — Gra... Tu te moques... Vous vous moquez de moi!

LEBOURG. — Ne perdons pas de temps. Je vous répète que...

LA BARONNE. — Voyons! c'est sérieux?...



LA BARONNE. — ALORS?

Le duc de... Mais expliquez-moi... Vous avez pu comme cela...

LEBOURG. — Oui, j'ai pu.

LA BARONNE. — Vous êtes étonnant!...

LEBOURG. — Merci. Vous me complimenterez plus tard. Pour l'heure, un problème se pose. Qui mettre à votre droite?

LA BARONNE. — Mais le duc!

LEBOURG, *avec un regard de pitié agacée.* — Quel duc?

LA BARONNE. — Quel duc... (*Un temps. Piteuse.*) Mon Dieu, mon Dieu, je n'y pensais plus!... Nous en avons deux.

LEBOURG, *méprisant.* — Exactement!

LA BARONNE. — Oh! (*Un temps Très perplexe.*) Eh bien, il faut mettre... il faut mettre...

LEBOURG, *tonitruant.* — Il faut, il faut!... Ne tranchez donc pas de la sorte, ma chère!... Il faut!... Aux courses, j'ai consulté

des compétences et les opinions étaient très partagées.

HÉLÈNE, *doucement*. — Papa, il me paraît qu'entre le duc Brial, qui est général, qui est décoré, qui a soixante-cinq ans, et un gamin comme Graveline...

LEBOURG. — Et allez donc!... Mais, ma pauvre petite, l'âge ne signifie rien en ces matières. Ce serait trop commode!... Je le sais que Brial est général de brigade et je sais aussi que son grand-père était maréchal de Napoléon, mais son arrière-grand-père vendait du drap... et pas pour son compte encore!... (*Effrayé de ses paroles.*) Oh! je ne médis pas de la noblesse d'Empire! Ces gens-là sont les fils de leurs œuvres. Mais n'oublions pas que les Graveline ont du sang royal!

LA BARONNE. — Royal?

LEBOURG. — Parfaitement! Très peu... Mais si peu qu'il y en ait, il n'en est pas moins royal. Enfin, vous ne nierez pas que Graveline soit un des plus beaux et des plus vieux noms de France, et, comme me le faisait très justement observer M. de Chalon-Croucy, si cent ans passent avant mille ans, où allons-nous? (*A sa femme.*) Hein?

LA BARONNE. — Il y a du vrai.

LEBOURG. — D'autre part, je ne voudrais pour rien au monde désobliger mon vieil ami Brial... Je suis très tourmenté

LA BARONNE. — Alors?

LEBOURG. — Je vais encore réfléchir sérieusement, en m'habillant, et un quart d'heure avant le dîner je donnerai mes ordres. Ah! chère amie, lorsque les Graveline seront signalés, nous irons, vous et moi, les attendre sous le péristyle et vous conduirez vous-même la duchesse à sa chambre.

LA BARONNE. — Directement?

LEBOURG. — Directement. Si les Graveline ne connaissent pas tous nos invités, les présentations se feront avant que nous nous mettions à table. Tels sont les usages.

HÉLÈNE. — Tu crois?

LEBOURG. — Je ne crois pas, je suis certain. J'ai pris mes informations.

## SCÈNE X

LES MÊMES, LA MARQUISE, LE GENERAL, LA VIEILLARDE.

LEBOURG. — Bonsoir, madame. Bonsoir, mon cher duc!

LA MARQUISE. — Eh bien? votre cheval?... César?...

LEBOURG. — Battu!... Battu d'une tête, par Turlupin!

LA MARQUISE. — Oh!...

LEBOURG. — La bête devient cabocharde. Je vais m'en défaire.

LE GÉNÉRAL. — Savez-vous si Chacéroy a écopé?

LEBOURG. — Robert?... Oui... Mauvaise journée pour lui. Il n'a pas pris un gagnant! Et jeudi soir au cercle!...

Geste éloquent.

LE GÉNÉRAL. — Nom de Dieu!

LA BARONNE. — Eh bien, duc!... Certainement, c'est dommage, mais il joue trop, Robert!

LEBOURG. — Oui, un peu trop vraiment!

Un silence.

LA VIEILLARDE. — Vous êtes rentré seul?

LEBOURG. — Mais non, avec les Saint-Gérard, les Margery et de Rose...

LE GÉNÉRAL. — Où sont-ils tous cachés?

LEBOURG. — Dans leurs chambres. Les dames étaient décoiffées, les hommes de mauvaise humeur...

LE GÉNÉRAL, *à Hélène*. — Voici votre mari.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, BRECHEBEL, puis MADAME DE THISIEUX, puis ROBERT DE CHACEROY.

BRÉCHEBEL. — Bonsoir, mesdames. Bonsoir, messieurs!



ROBERT. — Je peux m'en retourner!

LEBOURG. — Dites-moi, Armand, vous avez ramené les Thisieux?

MADAME DE THISIEUX, *qui vient d'entrer.* — Il les a ramenés. Et il a ramené aussi un convive supplémentaire, un convive sur lequel vous ne comptiez certes pas.

LA BARONNE. — Qui?...

BRÉCHEBEL. — Je vous le donne en mille... Chacéroy.

LEBOURG. — Pas possible!

MADAME DE THISIEUX. — Chacéroy en per-

LE GÉNÉRAL. — Alors, votre dîner mensuel au Café Anglais, le dîner de la Culotte?

ROBERT. — Aujourd'hui, il était trop de circonstance...

LEBOURG. — Je saurai, à l'avenir, comment m'y prendre pour l'attirer. Je prierai M^me^ de Thisieux...

LA BARONNE, *à qui un maître d'hôtel a dit quelques mots, s'approche de son mari, et lui parlant bas.* — Charles! la voiture des Graveline vient d'entrer dans le parc...



HÉLÈNE. — A VOUS ATTENDRE.

sonne. Nous l'avons pris à la sortie des courses, conduit chez lui, attendu, pendant qu'il s'habillait, et... le voici.

Robert de Chacéroy est entré.

ROBERT, *à la baronne.* — Bonsoir, madame... Je ne suis pas trop indiscret?

Il lui baise la main.

LA BARONNE. — Vous, Robert! Vous êtes gentil, gentil d'être venu.

ROBERT, *à la marquise.* — Bonsoir, madame. (*A Hélène.*) Bonsoir, madame

HÉLÈNE. — Bonsoir, Chacéroy.

LEBOURG. — Je suis ahuri!... Voilà un homme qui, à l'ordinaire, s'annonce trois jours d'avance, par trois télégrammes et qui ce soir...

ROBERT. — Je peux m'en retourner!

LEBOURG. — Eh bien, allons-y, allons-y!... Un mot!... Soyez très empressée auprès de la duchesse et aimable simplement avec le duc. C'est compris? Allons, allons!

Ils sortent tous les deux.

ROBERT. — Alors, général, vous abandonnez le turf? Vous renoncez à Satan?

LE GÉNÉRAL. — Vous n'y renoncez pas, vous! On m'en a rapporté de belles, mon garçon! Vous devenez fou?

ROBERT. — Parce que?..

LE GÉNÉRAL. — Cette partie de jeudi soir!

ROBERT. — Bah! de l'argent qui découche.

LE GÉNÉRAL. — Inouï, cet homme-là! Moi, qui me faisais du mauvais sang!

Dans une autre partie du salon.

BRÉCHEBEL, *à sa femme.* — Vous ne vous êtes pas trop ennuyée, chère amie?

HÉLÈNE, *souriant.* — Sans vous?

BRÉCHEBEL, *bâillant.* — Comment avez-vous passé le temps?

HÉLÈNE. — A vous attendre.

BRÉCHEBEL. — Trop gracieuse!

On entend une cloche. Hélène le plante là.

LA MARQUISE. — La première cloche.

LA VIEILLARDE. — Sept heures et demie.

LE GÉNÉRAL. — Si vous m'en croyez, nous monterons tous nous habiller, sans plus attendre... Nous avons juré de devenir des gens très exacts à dater de ce soir. N'est-ce pas, jolie dame?

MADAME DE THISIEUX. — Oh! duc, ne me regardez pas avec ces yeux-là! A huit heures un quart, heure militaire, je paraîtrai.

LE GÉNÉRAL. — Huit heures un quart, vous! Ça vaut une cote, ça!

La marquise, Mme de Thisieux, le général et La Vieillarde sont sortis.

BRÉCHEBEL, *sur le pas de la porte.* — Le malheureux Chacéroy va rester seul?

HÉLÈNE. — Je ne l'abandonne pas.

BRÉCHEBEL. — Mais... Tiens! vous êtes déjà habillée pour le dîner!

HÉLÈNE. — Mon Dieu, il me semble.

ROBERT. — Il faut excuser ce pauvre Bréchebel. Il est très atteint, il n'a pas pris un gagnant. Sa journée lui coûte au moins cinq louis.

BRÉCHEBEL, *bâillant.* — Vous changeriez bien avec moi.

---

## SCÈNE XII

---

### HÉLÈNE, ROBERT

ROBERT. — Longchamp ne vous a pas tentée, madame?

HÉLÈNE. — Non... J'étais un peu lasse. Je voulais me reposer... Ce pauvre César!...

ROBERT. — Il s'est bien mal conduit.

HÉLÈNE. — Vous l'avez joué, n'est-ce pas?

ROBERT. — Oui, je l'ai pris... assez cher. Et ma foi, le brigand m'a causé une véritable déception. Je ne vois pas mal aux courses, moi, je me trompe rarement. Eh bien, pendant tout le parcours, César avait galopé par-dessus le lot, au dernier tournant, l'homme en avait plein les bras, la bête avait l'air de gagner toute seule... Il ne restait plus à côté d'elle que Turlupin, à la cravache... Et voilà que, dans la ligne droite, au premier coup de trique...

Pendant qu'il parlait, Hélène s'est levée. Elle est allée fermer la porte du vestibule au fond duquel on apercevait un valet de pied.

HÉLÈNE. — Robert, qu'est-ce que tu as?

ROBERT. — Moi? Rien!

HÉLÈNE, *allant à lui.* — Robert, qu'est-ce que tu as?

ROBERT. — Rien! Parlez moins haut!

HÉLÈNE. — Il n'y a aucun danger. Pourquoi ne me réponds-tu pas?

ROBERT. — Mais...

HÉLÈNE. — Pourquoi ne me dis-tu pas la vérité?

ROBERT. — Cette insistance...

HÉLÈNE. — Oui, j'insiste, parce que je sais, parce que je suis sûre!... J'ai eu peur dès que tu es entré... Je connais ton visage si bien, Robert! Je l'ai tant regardé depuis trois ans... tant aimé... Aujourd'hui, tes yeux sont plus noirs et je vois comme une ombre sur toi. Mon chéri, ne suis-je plus ta petite, ton amie, ta femme?

ROBERT. — Mais, Hélène, mon amour, je te répète...

HÉLÈNE. — Ce soir, tu ne devais pas dîner ici et tu avais un autre engagement...

ROBERT. — J'ai voulu te voir. Tu me le reproches?

HÉLÈNE. — Nous nous sommes vus hier à Paris, chez nous, nous nous voyons après-demain, et ce changement, cette arrivée brusque, c'est si peu toi! Ah! sûrement, sûrement...

ROBERT. — J'espérais te rencontrer aux courses et...

HÉLÈNE. — C'est faux! Je t'avais prévenu que je n'irais pas. Robert, tu as perdu, jeudi soir, à la rue Royale? Tu as perdu une somme énorme?...

ROBERT. — Jeudi?... C'est aujourd'hui dimanche... Oui, jeudi, j'ai perdu.

HÉLÈNE. — Une somme énorme?

ROBERT, *riant.* — Enfin, j'ai pris une bonne culotte. Mais qui t'a dit?

HÉLÈNE. — Le chiffre qu'on m'a cité n'est pas exact, n'est-ce pas?

ROBERT. — Voyons?

HÉLÈNE. — Huit cent mille.

ROBERT. — Dans ces eaux-là. Cela n'a aucune importance, tu sais!

HÉLÈNE. — Hier, tu ne m'as pas soufflé mot de cette...

ROBERT. — Hier, je te tenais dans mes bras. Le jeu était oublié.

HÉLÈNE. — Huit cent mille francs! Tu as perdu huit cent mille francs!

ROBERT. — Le fait est que cela va plutôt mal pour moi depuis quelque temps. Bah! la chance tournera.

HÉLÈNE. — Huit cent mille francs! Mais tu ne possédais plus cet argent-là!

ROBERT. — Il faut croire que si, puisque j'ai tout réglé.

HÉLÈNE. — Et vendredi et samedi, as-tu regagné?

ROBERT. — Je ne suis pas retourné au cercle... Je m'étais réservé pour cet après-midi. J'avais deux affaires qui me paraissaient sûres, le cheval de Germain de Logery à

quatre contre un, et le cheval de ton père. Ma jolie forme a persisté, mes deux canassons ont été battus d'un nez.

HÉLÈNE. — Ah! pourquoi joues-tu?

ROBERT. — Tu oses me le demander! Hélène, je joue parce que le jeu m'avait réussi jusqu'à ce jour, parce qu'il m'a fait vivre, vivre une vie égale à celle des gens qui sont autour de moi, autour de toi.

HÉLÈNE. — Le jeu est ta passion!

ROBERT. — Le jeu est mon métier.

HÉLÈNE. — Eh bien, dix fois ce métier-là t'a rempli tes poches, dix fois tu aurais pu t'arrêter.

ROBERT. — Jamais. Je ne demande pas au



HÉLÈNE. — MON PAUVRE BOB.

jeu de l'argent, je lui demande une fortune. Je ne supporte pas que l'amant par toi choisi, soit un homme humilié, un homme qui...

HÉLÈNE. — Mais, tais-toi! Tu me peines comme si tu m'insultais!... Ces mots-là étaient bons autrefois, lorsqu'il fallait me prendre davantage... Alors, je m'enivrais au récit de ces luttes soutenues pour le secret amour de moi, et ton trouble aussi m'affolait... J'étais affolée quand ma voix faisait trembler ta voix, quand ton bras tremblait sous ma main, quand je te sentais à mes côtés, ému, oppressé, et que je songeais à tes enjeux formidables, à ta réputation de joueur glacial et terrible. Mais, aujourd'hui que tu m'as conquise, matée, pétrie, aujourd'hui que je suis devenue ton bien, ta chose docile et frémissante, aujourd'hui que je t'aimerais plus encore, si je le pouvais, misérable ou déchu, tu n'as pas le droit; non, tu n'as pas... (*S'arrêtant brusquement.*) Mais que tu as l'air fatigué! Ta figure en est amaigrie... Et cette pâleur, cette nervosité... Robert!

ROBERT, *accablé.* — Eh bien, oui, j'ai du souci.

HÉLÈNE. — Ah! tu vois, tu vois!... Alors? Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?... Parle-moi!... Raconte-moi!

ROBERT, *sombre.* — Raconter! Je n'ai rien à raconter! Je perds, je perds trop.

HÉLÈNE. — Mon pauvre Bob, c'est vrai que tu n'es pas en veine!

ROBERT. — Et il y a des mois que cela dure!

HÉLÈNE. — Oui, mais la chance reviendra. C'est fatal. A l'instant tu le disais toi-même. Tu es habitué à ces hauts et à ces bas!... Tu te rattraperas largement.

ROBERT. — Ou je ne me rattraperai pas.

HÉLÈNE. — Oh! Bob!... Toi, prononcer un mot pareil!... Ecoute, punis-toi. Tu sais, quand les choses marchent mal, quelquefois, tu t'arrêtes net, tu t'interdis de jouer pendant quinze jours, pendant trois semaines. Essaye!

ROBERT. — Il faut pouvoir s'arrêter!

HÉLÈNE. — Il ne faut que de la volonté et du courage. Tu n'en manques pas, mon chéri!

ROBERT. — Si!

HÉLÈNE, *s'affolant.* — Mais qu'est-ce qu'il y a? C'est la première fois en trois ans que j'entends un mot pareil!... Qu'est-ce qu'il y a?... Mon petit Robert, tu me fais tant de mal...

ROBERT, *tendre.* — Non, non!... là!... Je ne veux pas que tu t'inquiètes... Non!... Hélène, non!... J'exagérais... Je m'amusais même, et je m'amusais bêtement. C'est vrai que je ne me plains jamais. A quoi bon?... Eh bien, aujourd'hui, j'ai fait exprès de geindre comme les autres... Je me suis mis en tête que les lamentations me porteraient bonheur. (*Riant.*) Ma parole!... Quel abruti que votre amant, chère madame! Je mentais pour couper ma guigne.

HÉLÈNE. — C'est à présent que tu mens!

ROBERT. — Oh!

HÉLÈNE. — Tu plaisantes, mais tes yeux sont restés les tristes yeux angoissants de tout à l'heure.

ROBERT. — Allons, bien!...

HÉLÈNE. — Pourquoi manquer de confiance! Confie-toi à moi.

ROBERT. — Nous allons recommencer.

HÉLÈNE. — Confie-toi! Tu le dois.

ROBERT. — Enfin, je ne...

HÉLÈNE. — Confie-toi! Confie-toi!... (*Geste de Robert. Une pause.*) Robert, tu seras soulagé tellement!



HELÈNE. — Mon Robert, dis...

ROBERT, *d'une voix différente.* — Crois-tu?

HÉLÈNE. — Je le crois.

ROBERT. — Je ne le crois pas.

HÉLÈNE. — J'attends!

ROBERT, *après un grave et long débat intérieur.* — Soit! Aussi bien, mon secret... oui, mon secret! m'étouffe... Je retombe, sans doute, en enfance. Voici que j'éprouve le besoin de raconter mes petites histoires, comme les gamins!

HÉLÈNE, *lui posant une main sur le bras.* — Mon Robert, dis.

ROBERT. — Hélène... *(Un temps.)* Hélène, j'ai fait une grosse bêtise.

HÉLÈNE. — Eh bien, avisons au moyen...

ROBERT. — Une bêtise irréparable.

HÉLÈNE. — Il n'en existe pas!

ROBERT. — Tu te trompes. Mais, avant tout, une question! Ecoute calmement. Réponds brutalement. Si je te révèle que je viens de commettre une action... comment la qualifier? une action... malhonnête, déshonorante... c'est cela, déshonorante, une de ces actions qui ferment à un homme toutes les portes, qui lui coupent amitiés, camaraderies, relations, et qui, généralement, le mènent... très loin, en serai-je diminué à tes yeux?

HÉLÈNE. — Tu es fou! Est-ce que je te juge?

ROBERT. — Comment l'entends-tu?

HÉLÈNE. — Je t'aime. Tu agis à ta guise! Tes actions sont ce qu'il te plaît. Tu ne peux pas commettre une action mauvaise. Tu ne peux commettre qu'un crime, un crime contre notre amour. Et je suis tranquille!...

ROBERT. — C'est bien, c'est bien. Tu es comme je veux que tu sois. C'est bien. Oui, pour des amants comme nous, il n'y a de mal que le mal qu'on se ferait volontairement l'un à l'autre. Et tout le reste...

HÉLÈNE. — Tout le reste ne compte pas. Je t'adore, mon maître chéri. *(Elle lui embrasse la main.)* Alors?

ROBERT. — Alors, voilà. De la bravoure, hein? Pas une interruption, pas une exclamation, pas une larme. C'est convenu?

HÉLÈNE. — Oui.

ROBERT. — Voyons... tu sais, chacun sait que mon écurie de courses ne m'appartient pas. Elle appartient à deux gros industriels du Nord qui se sont associés pour faire courir, mais qui ne veulent pas paraître en nom. Les chevaux courent donc sous mes couleurs, j'ai la direction absolue de l'écurie et je touche tant pour cent sur les prix gagnés. Dernièrement, nous avons vendu au Tattersall tous nos animaux de quatre ans et au-dessus. Nous ne conservions que les jeunes. La vente a réussi. Les enchères se sont élevées haut. Elles se sont élevées exactement, tous

frais déduits, à six cent cinquante mille francs. Ces six cent cinquante mille francs, le Tattersall les a versés à ma banque et avant-hier, trente septembre, je devais remettre à mes commanditaires, en même temps que mes comptes du mois, cette somme. Je ne l'ai pas remise, je ne la remettrai pas, pour la bonne raison que je l'ai perdue au baccara, dans la nuit de jeudi à vendredi. Oui, j'ai perdu six cent cinquante mille francs qui n'étaient pas à moi, qui constituaient un dépôt entre mes mains... Je me suis rendu coupable d'un abus de confiance... Je suis passible de la correctionnelle ou des assises. Cela t'étonne? Cela m'étonne bien davantage!... Vingt ans de lutte acharnée et prudente, de calculs, de prévoyance, d'empire sur mes nerfs, de volonté... vingt ans de conduite, pour naufrager un beau soir près d'un tapis vert, comme un galopin, comme un neurasthénique, comme un rien du tout!... A l'heure qu'il est je ne m'explique pas encore mon accident. Quelque chose en moi a dû se détraquer. Ç'a été un phénomène physique... J'étais monté à la rue Royale vers onze heures... J'avais trouvé une mauvaise partie... peu d'argent, enfin, une mauvaise partie. Au lieu d'aller me coucher sans jouer un sou, moi, le malin des malins, moi qui ne risque jamais plus que je ne peux gagner, je me mets en banque et, comme une pauvre poire, je lâche le contenu de mon portefeuille, un assez gentil matelas, à des pontes à un louis! Je te le répète, une poire!... j'étais devenu une poire. Je sentais si fort mon imbécillité que la rage me prit et que j'eus un geste dont je me serais cru incapable après une existence d'impassibilité. J'ai déchiré les cartes... ces cartes dont il m'avait semblé si souvent que je les domptais à force de patience et de froideur... Honteux de ma polissonnerie, je me lève et, après une cigarette sur le balcon, je prends mon crédit à la caisse et je me remets à jouer, — à jouer cette fois pour la galerie. Brusquement la partie enfle. Plusieurs joueurs sérieux sont arrivés en même temps... Le petit de Riond, Trembatoff le gros gagnant de la saison, *et cætera, et cætera*... Aussitôt entré, Trembatoff pousse la banque et il va me falloir l'abandonner, quand j'ai la sensation violente de mon carnet de chèques dans la poche de mon habit. A partir de cet instant, la faculté de raisonner est abolie en moi. Sans vouloir, sans pouvoir réfléchir aux conséquences, au lendemain, à quoi que ce soit, je signe un chèque de cent mille francs. Je perds en trois coups cet argent qui n'est pas le mien... Ah! cela chauffait dur!... Je griffonne un second chèque et la guigne, la satanée guigne ne me lâchait pas! Elle me pesait sur les épaules, elle était au bout de mes doigts, tandis que je tirais la carte. J'aurais pu annoncer mon point!... Vraiment, j'ai perdu là les deux tiers d'un million pour le plaisir de me perdre. A quatre heures du matin, c'était fini... Je suis descendu, j'ai pris un verre chez Maxim's, j'ai traversé la place de la Concorde... Oh! j'avais retrouvé un peu tard mon beau calme. Je me redressais, je sifflotais un air, je faisais sonner le sol, et les rares passants ne soupçonnèrent pas, bien sûr, que cette ombre très grande, très fière, que je projetais sous les becs de gaz n'était qu'un mensonge, l'ombre d'un homme perdu et d'un voleur... Et pourtant, c'est comme ça.

Un silence.

HÉLÈNE. — Mon Robert, maintenant, me permets-tu de parler?

ROBERT. — Si tu veux!

HÉLÈNE. — Mon Bob, examinons ensemble la situation et... Ne ris pas! Ecoute, mon chéri, tes commanditaires ont-il manifesté déjà leur...

ROBERT. — Parbleu! Aujourd'hui. Ils n'assistaient pas aux courses, mais j'ai vu un bonhomme qui les représente...

HÉLÈNE. — Alors?

ROBERT. — Alors, ils s'étonnent, ils réclament... Leur représentant criait... Il exigeait le payement pour demain. Je l'ai pris de très haut. J'ai répondu: « Demain je m'absente. Passez après-demain midi, et... » Enfin, des mots!

HÉLÈNE. — Et ces messieurs se montreront-ils impitoyables?

ROBERT. — Certainement! Pourquoi m'épargneraient-ils? Je n'attends pas d'héritage. Il paraît difficile que je remonte sur ma bête... Et puis, nous avons eu une querelle dernièrement, nous allions rompre. En tout cas, je suis à leur merci. C'est trop!

HÉLÈNE. — Alors, il faut emprunter l'argent et rembourser tout de suite.

ROBERT, *haussant les épaules.* — Impossible!

HÉLÈNE. — Pourquoi? Combien de fois tu as trouvé...

ROBERT. — Je n'ai jamais cherché une somme pareille.

HÉLÈNE. — Partout on te prête facilement et rapidement.

ROBERT. — On me prêtait rapidement quand je n'étais pas pressé et facilement quand je n'étais pas brûlé.

HÉLÈNE. — Tout le monde ignore...

ROBERT. — Tout le monde se doute! Les gens flairent du vilain.

HÉLÈNE. — Tu te l'imagines!

ROBERT. — Ma petite Hélène, je ne suis pas un enfant! Depuis jeudi, méthodiquement, j'ai tout envisagé, tout tenté... Mon crédit est tombé à rien. Jusqu'à mon bijoutier, Bragelin, qui bien des fois m'a tiré d'affaire...

HÉLÈNE. — Eh bien, Bragelin?

ROBERT. — Eh bien, Bragelin, c'est tout

juste s'il ne m'a pas ri à la figure! Je ne réunirais pas cent mille francs!

HÉLÈNE. — Alors, Robert, il te reste tes amis.

ROBERT. — Oh! je ne tape pas, moi! D'ailleurs, je n'ai pas d'amis. Les hommes comme moi n'ont pas d'amis. Je suis un dur joûteur, un de ceux que le monde jalouse, guette... Les camarades apprendront ma chute avec des sourires soulagés et en faisant des mots d'esprit... Non, je n'espère aucun secours. Il n'existe pas un être sur terre qui...

HÉLÈNE. — Et moi?

ROBERT. — Comment?

HÉLÈNE. — Evidemment, ma bourse ne contient pas six cent cinquante mille francs, mais je suis la fille du baron Lebourg...

ROBERT. — Hélène!

HÉLÈNE. — J'ai eu cinq millions de dot et il me sera facile...

ROBERT. — Hélène!

HÉLÈNE. — C'est évident! Tu ne le crois pas?

ROBERT. — Hélène, assez!

HÉLÈNE. — Quoi, tu refuserais! Tu me refuserais le bonheur de te rendre un service?

ROBERT, *qui se contient*. — Assez! assez! Ce sont les seuls mots que tu ne devais pas prononcer!

HÉLÈNE. — Mais Robert, quel est ce préjugé inepte? Si un péril me menaçait, moi...

ROBERT. — Je suis comme je suis! Et tu m'outrages! Tu fais pire, tu me fais honte.

HÉLÈNE. — Honte! Ah! je ne comprends plus. Tu n'a pas eu honte de me confesser une faiblesse... oh! que j'excuse, que je comprends si bien!... et tu ne consentirais pas...

ROBERT. — Cesse, je te le demande! Cette discussion nous dégrade.

HÉLÈNE. — De moi à toi!

ROBERT. — Je te supplie de cesser!

HÉLÈNE. — Ah! tu peux me supplier! Je ne me tairai pas avant que...

ROBERT, *avec éclat*. — Alors, je te l'ordonne!

HÉLÈNE, *effrayée, regardant la porte*. — Robert!

ROBERT, *plus bas*. — Je te l'ordonne. Du reste, assez de folies, assez de paroles inutiles! Je n'étais pas, tu le supposes bien, préparé à notre conversation. Je la déplore, mais à présent, le mieux est d'aller jusqu'au bout et que tu saches toutes choses. Mon cher petit, j'ai pris une décision. Il faut que je disparaisse.

HÉLÈNE. — Que tu disparaisses?

ROBERT. — Enfin, que je quitte Paris... la France, pour longtemps... pour très longtemps.

HÉLÈNE. — Tu es insensé! Quand je songe que ton entêtement...

ROBERT. — Encore!... Vraiment, me connais-tu si mal?... Je t'annonce que ma décision est prise : partir.

HÉLÈNE. — Bien, Robert, quand partons-nous?

ROBERT. — Mais, je partirai seul!

HÉLÈNE. — Hein?

ROBERT. — Je ne t'entrainerai pas à ma suite, dans...

HÉLÈNE, *terrible*. — Quoi?

ROBERT, *tendrement*. — Non! non!... J'attends autre chose que des récriminations... Chut!... Tu vas comprendre... Je projetais



ROBERT — T'ABANDONNER.

de ne pas t'avertir. Je n'étais venu ce soir que pour un grand adieu muet, pour m'emplir les yeux de ton visage, les oreilles de tes paroles, pour emporter ton souvenir le plus... le plus chaud, le plus vivant... Puisque tu as pénétré mon désespoir de te perdre et que ton angoisse, ta douleur m'ont arraché des aveux, je te supplie de montrer demain le courage de ton cœur... Oh! non! Pas cette figure!

HÉLÈNE. — Ose, ose me déclarer en face que tu comptes m'abandonner!

ROBERT. — T'abandonner! Voilà ce que tu trouves!

HÉLÈNE. — Et voilà ce que tu avais trouvé!

ROBERT. — Parce que je t'adore, Hélène!

HÉLÈNE, *hors d'elle*. — Je me fiche de cette adoration-là! Merci! Un petit au revoir bien gentil et que je reste seule et que tu t'en ailles au loin, et que nous soyons séparés pour toujours!... Serais-tu méchant, cruel? Ou es-tu seulement bête?... Tu m'ordonnes de... de sourire... de... Non! Je ne trouve

pas les mots! C'est comme si tu me disais : « Tu vas habiter sous ce toit avec des êtres humains, mais je te défends de boire, de manger, de respirer, de penser... de... »

ROBERT, *qui essaye de la calmer.* — Prends garde!

HÉLÈNE. — Tant pis! Tu criais tout à l'heure! C'est à mon tour. (*Baissant le ton.*) Mais non, je ne crierai pas. Regarde-moi! Tu es résolu toi, pour les choses de la vie, je suis aussi résolue, tu le sais, pour les choses de l'amour, parce que mon amour, c'est ma vie. Si tu ne renonces pas loyalement à cette séparation, à cette lâcheté, à cette saleté, si tu ne me permets pas de te suivre, si tu me détaches et me rejettes, eh bien, dans un instant, quand le monde descendra, devant mes parents, devant mon mari, devant nos invités, je dévoilerai le secret si bien gardé de notre liaison... Je révélerai la vérité, que tu es mon amant, et nous verrons bien si tu oses me renier!

ROBERT. — Tu souhaites donc que je te quitte sur le champ?

HÉLÈNE, *sans élever la voix.* — Essaye!

ROBERT, *à un pas d'elle, les yeux dans ses yeux.* — Hélène, mes nerfs sont depuis quelques jours à une rude épreuve...

HÉLÈNE, *sans fuir le regard de Robert.* — Si tu tentes de sortir, je m'accroche à toi et j'appelle.

ROBERT. — Je te remercie du réconfort que je reçois à l'heure la plus tragique de mon existence!

HÉLÈNE, *passionnément.* — Cette heure, je veux la vivre à tes côtés!

ROBERT, *après un temps.* — Au fond, je suis bête. C'est parfait, c'est entendu... Je te garde. Où que j'aille, nous ne nous quitterons pas.

HÉLÈNE. — Tu ne te débarrasseras pas de moi avec des promesses pour rire! Tu cèdes trop vite! Soyons sérieux. Il nous faut un autre entretien, tranquille... libre... Passes-tu la nuit au château?

ROBERT. — Non, je retourne à Paris, après le dîner.

HÉLÈNE. — Alors, j'entends que nous nous retrouvions demain. Veux-tu, demain à midi?

ROBERT. — Impossible!

HÉLÈNE. — A deux heures?

ROBERT. — Impossible! Je déjeune avec mon beau-frère et un banquier. Une dernière tentative.

HÉLÈNE. — A quatre heures!

ROBERT. — Notre conversation peut se prolonger...



ROBERT. — C'EST PARFAIT, C'EST ENTENDU...

HÉLÈNE. — A cinq heures?... A six heures?... (*On entend la seconde cloche.*) C'est cela, vers six heures!... Nous dînerons ensemble... Si!... Oh! j'inventerai quelque chose... je m'arrangerai. A six heures chez toi.

ROBERT. — Bien.

HÉLÈNE. — Ça ne me suffit pas!... J'exige un serment.

ROBERT. — Je te jure de...

HÉLÈNE. — Le seul. Jure de m'attendre demain, avenue Marceau, et jure-le sur ma vie.

Les valets de pied ouvrent à deux battants la porte du vestibule.

ROBERT, *reculant, et avec un sourire gêné.* — Pourtant, si je suis obligé...

HÉLÈNE, *très bas.* — Jures-tu?

ROBERT, *très bas.* — Je jure.

HÉLÈNE, *même jeu.* — Sur ma vie?... (*Geste d'assentiment de Robert.*) Répète!

ROBERT, *même jeu.* — Sur ta vie. (*Un temps.*) Mais je te préviens, Hélène, que...

HÉLÈNE, *même jeu.* — Gare! (*On entend les voix des invités. Robert et Hélène se séparent.*) Parlez-moi, parlez-moi! (*Devant la glace elle met quelque ordre dans sa coiffure.*) Parlez-moi donc!

ROBERT, *qui s'est ressaisi et tandis que Mme de Thisieux et le Général entrent en causant.* — Vous voyez la course d'ici... César entre premier dans la ligne droite, l'homme avait les mains basses... Turlupin était monté et, vous savez, monté à fond...





HELÈNE. — LES PERLES SONT BELLES, N'EST-CE PAS ?

# ACTE DEUXIÈME

*Au château, le lendemain, vers deux heures. Petit salon avec porte-fenêtre sur le parc et porte conduisant aux appartements. C'est le boudoir d'Hélène.*

## SCÈNE PREMIÈRE

### HELENE, BRAGELIN

Au lever du rideau, Hélène et Bragelin sont debout près de la table sur laquelle est posée une grande boîte à bijoux en maroquin, M. Bragelin examine un collier qu'il a retiré de la boîte.

BRAGELIN, *regardant le bijou à la lumière.* — Évidemment... évidemment... ce rang de perles noires, à lui seul, vaut... vaut cher. Vous avez là, madame la comtesse, une pièce unique.

HÉLÈNE. — Les perles sont belles, n'est-ce pas ?

BRAGELIN. — Elles sont d'une eau admirable, et ce grain-là se trouve difficilement, très difficilement. On a dû mettre, au bas mot, trois ans à composer le collier.

HÉLÈNE, *anxieuse.* — Vous avez bien regardé le sautoir et le collier de trois rangs?

BRAGELIN. — Très remarquables aussi. Vous ne possédez, madame la comtesse, que des perles d'échantillon... je dirai, de collection... (*Sourire commercial.*) Vous voyez que je sais rendre justice à mes confrères.

HÉLÈNE. — En effet.

BRAGELIN, *qui pointe sur son calepin.* — Récapitulons. Vous me confieriez le rang de perles noires, le sautoir, les trois rangs...

HÉLÈNE, *qui range les objets dans la boîte.* — Douze bagues, les broches...

BRAGELIN. — Oh! laissons de côté les bibelots... Et en brillants : le diadème et le pendentif... Hum! (*Un silence. Après calcul et refermant son calepin.*) Madame la comtesse, je serais le plus coupable des bijoutiers si je ne m'efforçais, par tous les moyens en mon pouvoir, d'attacher à ma maison une nouvelle cliente telle que vous. Vous avez bien voulu me promettre la faveur de vos

commandes, vous avez bien voulu, dès cette première entrevue, faire l'acquisition d'un devant de corsage en rubis ; eh bien, puisque vous me fournissez l'occasion de reconnaître, sur-le-champ, votre gracieuseté à mon égard, j'en profite et je me déclare prêt à faciliter l'opération qui vous intéresse.

HÉLÈNE. — Je suis très contente, monsieur Bragelin... très contente.

BRAGELIN. — Procédons avec ordre. Vous ai-je bien comprise, madame la comtesse? Vous désirez que M. Robert de Chacéroy, mon client, soit mis à même d'emprunter les six cent cinquante mille francs qu'il m'avait chargé, vendredi dernier, de chercher pour lui... Je me trompe?

HÉLÈNE. — Non, mais vous m'assurez que jamais, jamais, jamais, M. de Chacéroy ne soupçonnera que c'est grâce à mon intervention, grâce à mes bijoux, qu'il...

BRAGELIN. — Personne, madame la comtesse, ne soupçonnera votre rôle dans cette transaction. J'informerai donc mon client que je suis revenu de ma première impression et qu'après examen son affaire me paraît possible, et je feindrai d'avoir trouvé un banquier qui accepte la garantie offerte par M. de Chacéroy : la signature de ses beaux-frères. Ainsi, l'emprunteur ignorera éternellement — s'il ne tient qu'à moi — la provenance de l'argent.

HÉLÈNE, *gênée*. — Vous comprenez, hier soir, j'ai appris indirectement la situation de M. de Chacéroy... Il serait indigné s'il savait que je me mêle... Enfin, je compte sur le silence le plus absolu.

BRAGELIN. — Comptez sur mon silence absolu et professionnel. Un bijoutier est un confesseur.

HÉLÈNE. — Vous êtes étonné peut-être que je m'occupe avec autant d'ardeur de...

BRAGELIN. — Dans notre métier, madame la comtesse, nous nous étonnons rarement. Nous risquerions de passer notre temps à nous étonner.

HÉLÈNE. — M. de Chacéroy m'a rendu jadis un grand service... un service du même genre... il ne m'a jamais permis de m'acquitter, et je rembourse en quelque sorte un...

BRAGELIN. — Je préfère, madame la comtesse, que vous ne me donniez pas vos raisons. Elles ne me regardent pas et elles ne pourraient que m'embrouiller. Quand vous sera-t-il commode de me faire porter ces perles et ces diamants?

HÉLÈNE. — Vous savez qu'il faut l'argent pour demain matin.

BRAGELIN. — Pour demain!

HÉLÈNE. — M. de Chacéroy a besoin du tout, à midi, au plus tard.

BRAGELIN, *souriant et surpris*. — Six cent cinquante mille francs, d'ici à demain! Mais, madame!...

HÉLÈNE. — Que voulez-vous dire?

BRAGELIN. — L'on voit bien, madame, que vous êtes la fille d'un archi-millionnaire. Mais, six cent cinquante mille francs, cela fait beaucoup d'argent! Il me faudra expertiser minutieusement vos bijoux, soumettre l'expertise à des capitalistes et accorder à ceux-ci le temps de la réflexion... Dans deux jours, au plus tôt, je pourrai vous communiquer la réponse définitive.

HÉLÈNE. — La réponse!

BRAGELIN. — Elle ne saurait être que favorable. Et, trois jours après, l'on me remettra les fonds.

HÉLÈNE. — Alors, cinq jours en tout!

BRAGELIN. — Quatre, en faisant diligence.

HÉLÈNE. — Mais c'est impossible, impossible!

BRAGELIN. — Songez, madame, que les gens d'affaires ne laissent pas dormir des six cent cinquante mille francs dans leurs tiroirs.

HÉLÈNE. — Allons, c'est impossible! Monsieur Bragelin, je vous en prie, avancez vous-même les... Vous ne le regretterez pas.

BRAGELIN. — Madame, nos capitaux, à nous autres, c'est notre marchandise... Je vous assure qu'avec la meilleure volonté...

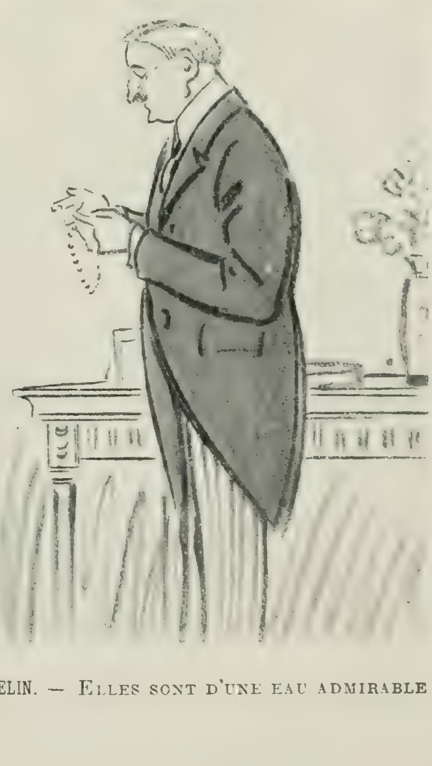
HÉLÈNE. — Mais, c'est terrible!... C'est terrible!

BRAGELIN. — Un peu de patience, madame la comtesse.

HÉLÈNE. — Il ne s'agit pas de moi! Je vous répète que le dernier délai... (*Geste de regret de Bragelin.*) C'est terrible!... Alors, tout devient inutile... tout s'effondre!

BRAGELIN. — Je suis désolé.

HÉLÈNE. — Et ce rendez-vous de ce matin



BRAGELIN. — ELLES SONT D'UNE EAU ADMIRABLE



BRAGELIN. — JE SUIS DÉSOLÉ.

que vous avez manqué! J'ai perdu, pour vous attendre, les deux tiers de ma journée.

BRAGELIN. — Votre coup de téléphone ne me laissait pas deviner pareille urgence.

HÉLÈNE. — Si je vous avais vu ce matin, je serais partie tout de suite pour Paris, je me serais mise en rapport avec d'autres personnes!...

BRAGELIN. — En vain, madame la comtesse! Croyez-en ma vieille expérience. Ah! si l'affaire était franche, tout cela marcherait sur des roulettes! Je vous demanderais deux heures... même pas!... Mais, sans l'autorisation de M. le comte, la chose devient si délicate... M. Zambaux, le bijoutier de votre famille, refuserait mordicus. Et quant au Mont-de-Piété, il ne vous avancerait pas la moitié de la somme... (*Un silence.*) Vous me voyez navré...

Un silence.

HÉLÈNE. — Eh bien, voilà... voilà!

BRAGELIN. — Vous n'avez plus besoin de mes services, madame la comtesse?...

HÉLÈNE. — Non... je ne... Non! je vous remercie.

BRAGELIN. — Bien entendu, je reste à votre entière disposition... (*Un temps.*) Mes respects, madame la comtesse.

HÉLÈNE. — Bonjour, monsieur. (*Bragelin gagne la porte.*) Monsieur Bragelin!... Attendez... Je suis absurde!... Naturellement, j'ai besoin de vous, encore.

BRAGELIN. — Je suis tout dévoué à vos instructions, madame.

HÉLÈNE. — Puisque notre combinaison exigerait trop de temps, je vais me tourner d'un autre côté... Et j'aurai l'argent... Je l'aurai aujourd'hui.

BRAGELIN. — Je vous le souhaite de tout mon cœur, madame la comtesse.

HÉLÈNE. — Je l'aurai sûrement! Je reviens à mon premier projet... le plus simple et le meilleur. Dans une heure, je me serai procuré les six cent cinquante mille francs.

BRAGELIN. — La somme est considérable...

HÉLÈNE. — Peu importe, je l'aurai. J'aurai un chèque. Voyons... je dîne à Paris. Il me sera difficile de passer à votre magasin avant le dîner... Où puis-je vous rencontrer dans la soirée... vers dix heures?...

BRAGELIN. — Où il vous plaira, madame la comtesse.

HÉLÈNE. — J'irai chez vous. C'est le plus sûr. J'irai chez vous avant de prendre le train qui me ramènera ici. Je vous remettrai le chèque. Vous vous chargerez de l'encaisser.

BRAGELIN. — A vos ordres, madame.

HÉLÈNE. — Et vous en ferez tenir le montant à M. de Chacéroy, en lui jouant toujours la comédie convenue... l'histoire du banquier.

BRAGELIN, *sceptique.* — Volontiers. Quelle simplification, madame la comtesse!... (*Il a tiré son portefeuille.*) Voulez-vous me permettre? (*Une carte.*) L'adresse de mon domicile particulier...

HÉLÈNE. — Merci... Vous rentrez par l'express?

BRAGELIN. — Non... je me suis servi de mon teuf-teuf pour venir... Cette route à travers bois est si pittoresque... si poétique...

HÉLÈNE. — Faites-moi un plaisir, monsieur



BRAGELIN. — VOULEZ-VOUS ME PERMETTRE ?



BRAGELIN. — MADAME LA COMTESSE, JE ME RETIRE...

Bragelin, celui de joindre M. de Chacéroy tout à l'heure, dès votre arrivée à Paris...

BRAGELIN. — Parfaitement!

HÉLÈNE. — Donnez-lui un très grand espoir... la quasi-certitude de toucher demain le...

BRAGELIN. — Oh! madame la comtesse!

HÉLÈNE. — Je désire qu'il reprenne courage...

BRAGELIN. — Vous désirez surtout qu'il ne se doute pas de notre petite conspiration?

HÉLÈNE. — A tout prix!

BRAGELIN. — Alors, de la prudence! M. de Chacéroy connaît les affaires. Il sait que les prêteurs sont moins pressés que les emprunteurs. Si je me montre trop chaud, je le surprendrai... Fiez-vous à moi, madame la comtesse. Ce soir, je téléphonerai seulement, ou j'enverrai un bleu, pour demander à M. de Chacéroy un entretien. Et, demain, je lui apporterai une assurance formelle. Voilà le minimum! Une plus grande hâte serait l'invraisemblance même.

HÉLÈNE. — Je m'en remets à vous... Mais j'aimerais que M. de Chacéroy ne demeurât pas dans l'inquiétude!

BRAGELIN. — Soyez sans crainte. Je le tiendrai en haleine. Madame la comtesse, je me retire... A ce soir! J'emporterai du magasin le devant de corsage en rubis. Vous le verrez chez moi. Ainsi, vous pourrez dès aujourd'hui contempler votre nouveau bijou.

HÉLÈNE. — Très bien! Au revoir.

BRAGELIN. — Madame la comtesse...

Bragelin sort. Hélène sonne.

## SCÈNE II

HELENE, UN VALET DE CHAMBRE

HÉLÈNE. — Où est monsieur le baron?

LE VALET DE CHAMBRE. — M. le baron est allé reconduire M. le duc et M^me^ la duchesse de Graveline jusqu'à la grande grille.

HÉLÈNE, *impatientée.*— Ha!... (*Un temps.*) Prévenez-moi dès son retour.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, madame la comtesse. M. Amédée Lebourg est là.

HÉLÈNE. — Je n'y suis pas! Je viens de sortir.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, madame.

HÉLÈNE. — Etienne, je vais à Paris... Par le train. Je prendrai quatre heures cinquante. Faites atteler la victoria pour quatre heures et demie.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, madame la comtesse.

Fausse sortie.

HÉLÈNE, *l'arrêtant.* — Etienne... M^lle^ Lebourg est avec M. Amédée, n'est-ce pas?

LE VALET DE CHAMBRE. — Non, madame la comtesse, M. Lebourg est seul.

HÉLÈNE, *après un temps.* — Ah! (*Une pause.*) Eh bien... eh bien, je vais le recevoir.

Le valet de chambre sort. Hélène attend très émue.

## SCÈNE III

HELENE, AMEDEE LEBOURG

AMÉDÉE. — Salut! On ne voit plus que moi ici.

HÉLÈNE. — Geneviève ne t'accompagne donc pas?

AMÉDÉE. — Non... je venais t'avertir... Il ne faut pas compter sur elle avant cinq heures et demie.

HÉLÈNE. — Cinq heures et demie... Je suis désolée... Je ne pourrai pas l'attendre... Je suis forcée d'aller à Paris.

AMÉDÉE. — Oh! Tu m'avais dit que tu ne sortirais pas de la journée!

HÉLÈNE. — Excuse-moi. Une obligation impérieuse, imprévue. Il faut que j'aille à Paris.

AMÉDÉE. — Bigre! Quelle drôle de voix!.. Tu parais joliment troublée.

Un temps. — Amédée rajuste son binocle.

HÉLÈNE. — Je traverse des heures... de vilaines heures...



AMÉDÉE. — SALUT ! ON NE VOIT PLUS QUE MOI, ICI.

AMÉDÉE. — Des embêtements?... (*Un temps.*) Les gens chics ne sont donc pas à l'abri?

HÉLÈNE, *avec effort.* — Amédée, puisque le hasard t'a fait surgir devant moi, en pleine heure de crise...

Elle se tait brusquement.

AMÉDÉE. — Eh bien?

HÉLÈNE. — J'ose à peine... Amédée... j'ai... j'ai besoin d'argent.

AMÉDÉE. — D'argent! Toi!...

HÉLÈNE. — De beaucoup... beaucoup d'argent. Un bijoutier sort d'ici. Il se chargeait de me procurer la chose... En nantissement, je devais lui remettre mes bijoux que voici... Ils sont admirables, tu sais. Seulement, cet homme m'a demandé une semaine de patience... Et le temps presse... presse affreusement!

AMÉDÉE. — Étrange! étrange!... étrange!... Enfin, je ne suis pas curieux de ma nature.

HÉLÈNE, *qui cherche ses mots.* — A l'instant, lorsqu'on t'a annoncé, j'ai entrevu tout à coup le moyen d'éviter une démarche que j'allais tenter... une démarche difficile... pénible... plus pénible que celle-ci... du moins, je me l'imaginais. J'ai pensé que peut-être tu... N'est-ce pas, toi, tu peux disposer sur l'heure de fonds considérables?

AMÉDÉE. — Ma foi... jusqu'à concurrence d'un million...

HÉLÈNE, *avec une soudaine volubilité.* — Il ne m'en faut pas tant!... Alors, si tu consens, je te donnerai les garanties que réclamait ce bijoutier et, en plus, ma signature. Tu nous connais, tu connais notre situation, tu vois que tu ne risques rien et... et tu me sauverais la vie!

AMÉDÉE. — Tiens! tiens! tiens! Tu me demandes de sauver ta vie et tu as flétri et perdu la mienne.

HÉLÈNE. — Je n'oublie pas. Je me sens rouge de honte et tu devines les affres de cette journée... Mais tu m'as répété souvent que tu valais mieux que mon entourage. Et, encore une fois, Amédée, tu ne cours aucun risque. (*Un silence.*) Tu refuses?...

AMÉDÉE. — Je n'ai pas dit que je refusais. Je suis un homme d'affaires. Je ne repousse jamais une affaire qui se présente bien. Celle que tu me proposes me semble de tout repos. Viens demain matin à mon bureau. Nous nous entendrons peut-être...

HÉLÈNE. — Ah! merci!

AMÉDÉE, *durement.* — Ne me remercie pas! Je ne fais rien pour rien.

HÉLÈNE. — Je souscris d'avance à tout ce qu'il te plaira de...

AMÉDÉE. — Ne t'engage pas à la légère!



Hélène. — Ah !
je t'en prie !...

Jadis tu m'as lâché, ton père m'a dupé, vous m'avez dédaigné et humilié... J'ai de la rancune.

HÉLÈNE. — Mais...

AMÉDÉE, *violent.* — Oui, j'ai de la rancune!... Je ne souffre plus, mais l'affront n'est pas digéré. Rien qu'à prononcer un titre de noblesse, je me crispe, comprends-tu?

HÉLÈNE. — Alors, comment puis-je espérer...

AMÉDÉE. — Ah! je ne ferai rien pour rien. Nous avons été fiancés, toi et moi... ou tout comme!... Je ne t'affolais pas, mais tu m'acceptais... Tu m'acceptais de bon cœur...

HÉLÈNE. — Quel rapport entre le passé et..

AMÉDÉE. — Dans votre jardin, à Montmorency, je t'ai tenue dans mes bras...

HÉLÈNE. — Oh!

AMÉDÉE, *brutal.* — Mais oui! Je t'ai tenue dans mes bras et je t'ai embrassée... sur les lèvres.

HÉLÈNE, *révoltée (suppliante).* — Ah! je t'en prie...

AMÉDÉE. — A présent, c'est entendu, je te répugne, je te dégoûte...

HÉLÈNE. — Tu te trompes, je te jure que tu te trompes!

AMÉDÉE. — Tant mieux! Alors, viens demain... nous verrons.

HÉLÈNE. — A la fin, explique-toi! *(Un silence. Amédée lève les yeux. Son regard, où il y a du défi et du désir, rencontre le regard d'Hélène. Hélène comprend et sans élever la voix.)* Va-t'en!

AMÉDÉE. — Ha! ha! voilà ta réponse! Tu me chasses!

HÉLÈNE, *même jeu.* — Oui. Va-t'en!

AMÉDÉE. — Madame la comtesse ne me fait pas jeter à la porte par ses laquais?

HÉLÈNE. — Non. Va-t'en!

AMÉDÉE. — Bien! bien! Mais tu te débrouilleras sans moi, ma petite!

HÉLÈNE. — Oui. Va-t'en.

AMÉDÉE, *sur le seuil.* — C'est égal... *(Il ne trouve rien à dire.)* Bonjour!

---

## SCÈNE IV

---

### HELENE, puis LEBOURG

HÉLÈNE, *demeurée seule, pleure de honte, puis elle sèche ses larmes et, avec un sourire de dégoût :* Oh! *(Elle aperçoit son père dans le parc et va vivement vers la porte-fenêtre.)* Papa! Papa!... Viens!... Si!... Viens!...

LEBOURG, *paraissant sur le seuil.* — Qu'est-ce que tu lui veux, à ton papa?

HÉLÈNE, *s'efforçant de rire.* — Entre!

LEBOURG. — Je n'ai pas envie de bavarder! Je suis furieux!

HÉLÈNE. — Pour changer!

LEBOURG, *avançant d'un pas.* — Je suis furieux contre ta mère.

HÉLÈNE. — Pour changer! Pauvre maman!...

LEBOURG. — Pauvre maman!... Tu l'as entendue, tout à l'heure, à déjeuner? En pleine table et devant la duchesse de Graveline, elle se met à débiner Mme de Grandmartin!

HÉLÈNE. — A débiner!... Maman a risqué une innocente plaisanterie. C'est Mme de Graveline, elle-même...

LEBOURG. — Mme de Graveline en avait le une innocente plaisanterie. C'est Mme de Grandmartin. On a toujours le droit de dire du mal d'une personne de sa famille. *(Plus bas et véhément.)* Mais, encore une fois, nous ne devons jamais, nous autres, parler en termes désobligeants des gens de notre monde! Nous devons écouter, avec un petit sourire amusé, les rosseries et faire chorus seulement aux louanges. Comprenez donc, sapristi! que la duchesse de Graveline est la duchesse de Graveline, et que ta mère... ta mère... ta mère manque de tact! *(Un temps. Plus calme.)* Ce n'est pourtant pas difficile d'avoir du tact! Ah! là, là, s'il ne dépendait que d'elle, je m'y ferais joliment blackbouler, à la rue Royale! Heureusement, je suis là.

Il est entré petit à petit. Il s'assied.

HÉLÈNE. — A présent que tu t'es soulagé, papa, laisse maman tranquille et écoute. Ecoute avec bienveillance... Votre fille réclame de vous un immense service!

LEBOURG. — Elle aussi!

HÉLÈNE. — Comment, elle aussi!

LEBOURG. — On ne fait que cela aujourd'hui, me demander des services. Jamais je n'ai trouvé autant de lettres de tapeurs dans un seul courrier! Enfin, il ne s'agira pas d'argent avec toi, je pense.

HÉLÈNE. — Et tu te trompes!

LEBOURG. — Ah! tu me tapes comme les autres!... Ma fille me tape!... Un pauvre, au moins?

HÉLÈNE. — Non...

LEBOURG, *se levant.* — Peu importe! C'est accordé, c'est octroyé, si tu me permets d'aller rejoindre ta mère et de...

HÉLÈNE. — Papa, reste! Et ne plaisantons plus! Donne-moi, s'il te plaît, quelques minutes de conversation sérieuse.

LEBOURG. — Aïe! aïe! aïe!... Quelle idée m'a pris de passer devant tes fenêtres!... Enfin!...

Il se rassied.

HÉLÈNE. — Mon cher papa...

LEBOURG. — Tu es solennelle!

HÉLÈNE. — Mon cher papa, j'ai conscience



LEBOURG. — Elle aussi !...

de m'être montrée toujours assez sage, assez discrète... Est-ce exact ?

LEBOURG. — Très exact, mon enfant... Tu es une brave petite bonne femme.

HÉLÈNE. — Tu me comprends bien ?... Je crois que jamais tu ne t'es plaint d'un caprice de moi, d'une lubie, d'une exigence. Est-ce exact ?

LEBOURG. — Oui. Tu désires des compliments ?

HÉLÈNE. — Tu sais que je ne les cherche pas. Je désire que tu me rendes justice et que tu considères le passé à l'instant précis où je sors de cette constante réserve... Car je suis forcée, papa, d'en sortir et de te demander, à titre de prêt, une somme, une très grosse somme.

LEBOURG. — A titre de prêt... Une très grosse somme... Tu as tout l'air de me tirer une carotte, toi !

HÉLÈNE. — Oh !

LEBOURG. — Tu as dépassé ton budget, hein ?

HÉLÈNE. — Non... Mais ta bonté consistera surtout à ne pas m'interroger. Laisse-moi te dire le...

LEBOURG. — Ah ! ah ! c'est la carotte mystère !...

HÉLÈNE. — Papa, si tu me permettais de te dire...

LEBOURG, *se levant*. — Ne me dis rien ! J'adore les mystères et je te glisserai avec plaisir mille ou deux mille louis en cachette. Là !

HÉLÈNE. — Deux mille louis ?

LEBOURG. — Ça fait quarante mille francs. Ils suffiront, je suppose ?

HÉLÈNE. — Il faut en finir. Je ne suis pas à court, je ne tire pas une carotte. J'ai besoin d'une somme déterminée. Voici la chose, tout net. Je te supplie, papa, de m'avancer cet après-midi... immédiatement... en un chèque, six cent cinquante mille francs.

LEBOURG, *bondissant*. — Hein ?

HÉLÈNE. — Tu as entendu le chiffre. Veux-tu ?

LEBOURG. — Ah ! c'est une farce !

HÉLÈNE. — Réponds-moi, papa.

LEBOURG. — Tu parles sérieusement ?

HÉLÈNE. — J'attends avec anxiété un oui ou un non.

LEBOURG. — Eh bien, non !

HÉLÈNE, *douloureusement*. — Pourquoi ?

LEBOURG. — Tu me demandes pourquoi je refuse de... Sur l'honneur, tu me déconcertes ! Mais à quoi les destines-tu, ces six cent cinquante mille francs ?... Du reste, je m'en moque !... Ah çà ! vous me prenez, les uns et les autres, pour un rajah ! Ou pour un imbécile !...

HÉLÈNE. — Ne me confonds pas avec des étrangers. Je sais que mon père m'aime bien, qu'il est très large, très généreux, qu'il possède cinquante ou soixante millions...

LEBOURG, *furieux*. — C'est possible, mais ça ne te regarde pas ! Et je ne posséderais rien du tout si je m'étais amusé à distribuer des chèques de six cent cinquante mille francs comme des prospectus ! Tu entends ?

HÉLÈNE. — Tu as tort de te fâcher, papa !

LEBOURG, *criant*. — Je ne me fâche pas ! Tu es une inconsciente, voilà tout !

HÉLÈNE. — Je ne souhaite qu'emprunter !... C'est un emprunt, papa. Je te rembourserai.

LEBOURG. — Oui ! Tu me rembourseras avec mon argent !... Assez d'enfantillages ! Et d'abord, que signifie cette plaisanterie ? Tu as fait des bêtises, des dettes ? Toi ?

HÉLÈNE. — Je te jure que non !

LEBOURG. — Alors ?

HÉLÈNE. — Papa, il est nécessaire, je te l'assure, il est urgent, il est indispensable que je trouve cette somme.



LEBOURG. — Tu parles sérieusement ?

LEBOURG. — Eh bien, soumets le cas à ton mari! Vous disposez d'une fortune personnelle. En te dotant, je n'ai pas lésiné...

HÉLÈNE. — Jamais mon mari ne m'autoriserait à retirer ainsi...

LEBOURG. — J'aime à le croire, et tu t'imaginais que moi...

HÉLÈNE. — En aucune occasion, je ne me suis adressée à mon père...

LEBOURG. — Parbleu! Je te laisse rarement cette peine.

HÉLÈNE. — Et je compte sur sa tendresse.

LEBOURG. — Tu y comptes un peu trop! Et puis, je déteste les mystères, moi, et j'entends apprendre le motif de cette...

HÉLÈNE. — Il m'est impossible, papa, de le révéler.



HÉLÈNE. — En aucune occasion...

LEBOURG. — Très bien, ma petite, très bien! Je n'insiste pas

HÉLÈNE. — Mais... tu seras gentil, tu...

LEBOURG, *qui gagne la porte-fenêtre.* — Ah! n'insiste pas non plus et restons-en là!

HÉLÈNE. — Ne te montre pas impitoyable! Tu me connais, je suis sérieuse, sensée...

LEBOURG. — Oh! tu te répètes! Tu es contente de toi aussi!

HÉLÈNE. — Je ne t'ennuierais pas de la sorte sans une raison grave, sans la plus impérieuse des raisons.

LEBOURG, *s'arrêtant.* — Donne-la, ta raison! (*Mouvement d'Hélène.*) Ou garde-la! C'est le même prix.

HÉLÈNE. — C'est le même prix. Voilà le fond de ta pensée!...

LEBOURG. — Parfaitement.

HÉLÈNE. — Papa, réfléchis!... Ne m'abandonne pas sans...

LEBOURG, *sur le seuil.* — C'est tout réfléchi!

HÉLÈNE. — Au moins, parlons! De grâce...

LEBOURG, *scandant les syllabes.* — Tu m'embêtes!

Il sort.

HÉLÈNE, *dans un cri.* — Arrête! Ton dernier mot?

LEBOURG, *dans le parc.* — Sur cette question? Oui.

HÉLÈNE. — Ainsi, dans l'unique circonstance où je me sois tournée vers toi, tu me repousses brutalement, avec une mauvaise figure âpre, comme si j'étais un des tapeurs dont tu te plaignais!...

LEBOURG, *rentrant et allant à elle.* — Dis donc, Hélène, il me semble que tu oublies...

HÉLÈNE. — Ta curiosité le cède à la frayeur de donner de l'argent, de cet argent que tu prodigues, que tu jettes, quand c'est ta vanité que tu satisfais!

LEBOURG. — Ma vanité!... Petite malheureuse!... Veux-tu me demander pardon tout de suite! Mais tu deviens folle?... C'est la première fois de ta vie...

HÉLÈNE. — Tu as raison, c'est la première fois de ma vie que j'élève la voix et je conçois ton ahurissement. Moi, le petit être muet, docile, soumis, moi qui jamais n'ai pesé d'une once sur tes décisions, j'ose revendiquer et protester... J'ose parler!

LEBOURG. — Très attendrissant!... Je ne parviens pas cependant à te considérer comme une victime. Je découvre en ma fille une ingrate, oui, une ingrate et une hypocrite!...

HÉLÈNE. — Je ne me suis pas tue par hypocrisie.

LEBOURG. — C'était par affection, par gentillesse. Je la connais, celle-là! Mais toute ton éloquence ne m'apprend pas de quel droit tu exiges, sur ce ton, une pareille libéralité, après tant d'autres!

HÉLÈNE. — Ce droit, tu as envie vraiment que je te le rappelle?

LEBOURG, *tout près d'elle.* — Ah! furieusement envie!

HÉLÈNE, *qui fait effort sur elle-même.* — — Eh bien, non!... Je t'ai manqué de respect, papa... Ne m'en tiens pas rigueur, j'étais nerveuse.

Elle essaie de l'embrasser.

LEBOURG, *se dégageant.* — Non, non, non!... Assez de simagrées!... Il me faut une réponse, à présent. De quel droit, toi, que j'ai toujours gâtée, comblée, prétends-tu m'imposer cette dépense extravagante, ce nouveau sacrifice?

HÉLÈNE, *se révoltant.* — Ce nouveau sacrifice! Vraiment, tu vas trop loin!... Il y a cinq ans, je t'ai fait un sacrifice autrement lourd que tous les tiens!...

LEBOURG. — Il y a cinq ans?...

HÉLÈNE. — Le jour où tu m'as suppliée d'épouser Armand de Bréchebel.

LEBOURG. — Je t'ai suppliée!...

HÉLÈNE. — Oui!... Oh! tu m'as menacée aussi. Mais des menaces n'auraient pas vaincu mon dégoût. Tu m'as suppliée d'accepter un mari qui n'était ni jeune, ni beau, ni séduisant, ni... ni acceptable. Tu m'as suppliée avec de l'émotion... avec des larmes, tiens!

LEBOURG. — Tu mens!

HÉLÈNE. — Pourquoi nies-tu? Personne ne nous écoute.

LEBOURG. — Mauvaise fille!

HÉLÈNE. — Tu ne m'atteins pas!

LEBOURG, *furieux et gêné.* — Mauvaise fille!... Si j'ai pleuré, c'était de joie, sans doute, en songeant à toi... à ta chance, à cette union brillante... inespérée... Est-ce que je sais! Est-ce que je peux me souvenir de tous les détails?... Remonte donc à l'époque où tu faisais des pâtés aux Champs-Élysées!... Ton mariage... ton mariage, c'est de l'histoire ancienne!

HÉLÈNE, *avec violence, avec douleur.* — Pour toi, pas pour moi! C'est l'histoire de toute ma vie! Toute ma vie, je la passerai aux côtés de ce coureur de dot sans élégance, de ce vilain petit bourgeois de l'aristocratie, de cet être sournois et aride qui ne m'aime pas et que je ne peux pas aimer. Et, quand viendront ma vieillesse sans enfants, la solitude à deux, un étranger maussade, avare, ennuyeux, figurera pour moi la famille et le foyer!

LEBOURG. — Tais-toi!...

HÉLÈNE. — Allons, allons, tu peux m'obliger, papa, tu resteras tout de même mon obligé.

LEBOURG, *qui est allé fermer la porte-fenêtre.* — Veux-tu te taire, à la fin! (*Un temps. Un peu plus calme.*) Vous avez une manie indécente de crier, ta mère et toi! Vous l'êtes, mal élevées, toutes les deux!... (*Un silence. Lebourg marche de haut en bas. Hélène, droite, immobile, attend. D'une voix toute différente.*) Voyons, voyons!... Tout cela n'est pas sérieux... Nous allons nous aigrir, je vais m'emporter et cela ne sert jamais à rien, de s'emporter. Il vaut bien mieux causer... causer en bons amis. Je ne prends aucune sorte d'engagement, mais je désire que nous causions un peu, toi et moi.

HÉLÈNE. — Je t'ai dit ma hâte, mon inquiétude...

LEBOURG. — J'en tiens compte. Cela ne traînera pas... Assieds-toi là!... Je m'assieds là... et je vais te poser quelques questions.

HÉLÈNE. — Alors, comme je ne peux pas y répondre...

LEBOURG. — Attends!... Je vais te poser quelques questions et je ferai moi-même les réponses. Ah!... Libre à toi de m'interrompre si je me trompe. Je commence!... Pourquoi as-tu besoin de six cent cinquante mille francs? Pour quelqu'un!

HÉLÈNE. — Pardon...

LEBOURG. — Pardon! Tu ne dois m'arrêter que si je me trompe. J'ai mes petits ridicules, comme tout le monde, mais je passais dans mon temps pour assez fort, et je ne me crois pas complètement ramolli. Seulement, la personne à qui tu t'efforces de procurer six cent cinquante mille francs... cette dame... (*Mouvement d'Hélène.*) Ah! c'est un homme!... cet homme, est-il très intéressant, très estimable?... Je ne le pense pas.



LEBOURG. — MAUVAISE FILLE!

HÉLÈNE. — Cette fois, tu te trompes!

LEBOURG. — Hum, un monsieur qui recourt à toi, jeune femme inexpérimentée...

HÉLÈNE. — Mais ce monsieur ignore absolument que je m'occupe de lui, ce monsieur ne demande rien. Un hasard, qu'il ne soupçonne pas, m'a appris que je lui rendrais un inappréciable service.

LEBOURG, *qui a fait entendre un sifflement.* — Si tu te mets à rendre service aux gens qui ne demandent rien!...

HÉLÈNE. — Je préfère ces gens-là!... Et sois persuadé que je plaide la cause d'un gentleman. Tu rentreras dans ton avance jusqu'au dernier centime!

LEBOURG. — Cette phrase m'est familière et elle ne m'inspire pas une parfaite tranquillité. Mais peu importe!... A présent, ma petite fille, il faut me dévoiler le nom du monsieur en question.

HÉLÈNE, *se levant.* — Ah! jamais!... Ne l'espère pas.

LEBOURG. — Pourquoi? Tu viens de me raconter le gros de l'affaire, va!... Il ne me serait pas très difficile de deviner ou de découvrir le reste... Je veux éviter une perte de temps, puisque l'urgence est grande. Voilà tout!

HÉLÈNE. — Tu joues un jeu tant soit peu cruel, mais je résisterai!

LEBOURG. — Tu auras tort. Je ne peux même pas prendre en considération ta requête avant de savoir si ton protégé mérite une pareille sollicitude.

HÉLÈNE. — Il la mérite, papa!

LEBOURG. — Je crains ta jeunesse et ton emballement. Encore une fois, je ne promets rien, mais si tu souhaites un bon conseil et peut-être... peut-être... un coup de main, dis-moi le nom.

HÉLÈNE. — Je ne m'en reconnais pas le droit!

LEBOURG. — Ecoute, Hélène, tout à l'heure, tu as passablement malmené ton vieux papa, mais tu ne doutes pas de sa loyauté, je suppose?

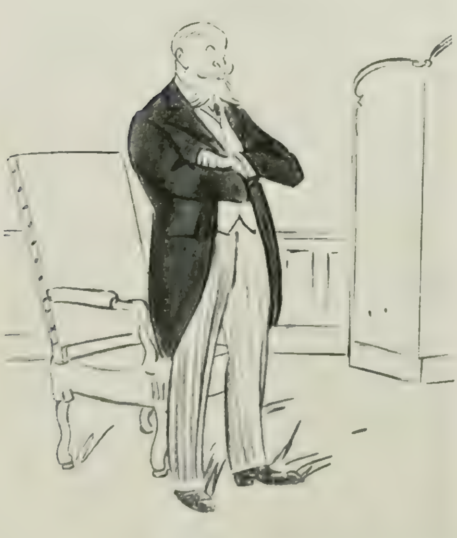
HÉLÈNE. — Je n'ai jamais suspecté ta loyauté ou ta droiture.

LEBOURG. — Eh bien, je te donne ma parole d'honneur que je garderai scrupuleusement ta confidence. Et, tu sais, ma parole vaut ma signature... et ma signature vaut de l'argent. Allons, le nom?

HÉLÈNE. — Vraiment, tu me tortures!...

LEBOURG. — Tiens-tu, oui ou non, à tirer d'embarras ce mystérieux personnage?

HÉLÈNE. — Alors, sous le sceau du secret?



LEBOURG. — ET IL EST SI GÊNÉ!

LEBOURG. — Du secret le plus absolu.

HÉLÈNE. — Chacéroy.

LEBOURG. — Chacéroy!... J'avoue que je ne prévoyais pas Chacéroy... Et il est si gêné?

HÉLÈNE. — Il court Paris éperdument, désespérément, à la poursuite de cette somme. Il ne la trouve pas.

LEBOURG. — Probable.

HÉLÈNE. — Et, sous peine de conséquences inconnues de moi, mais très graves, il faut qu'il ait trouvé avant demain midi.

LEBOURG. — De qui tiens-tu ces renseignements?

HÉLÈNE. — D'une tierce personne à qui Chacéroy a confié ses embarras. C'est la vérité, papa!... Je m'étais engagée à la taire... Tu m'as harcelée, contrainte...

LEBOURG. — Une tierce personne... une tierce personne... Tu es certaine que Robert ne t'a pas révélé lui-même la situation?

HÉLÈNE. — Oh!...

LEBOURG. — Hier soir?

HÉLÈNE. — Tu plaisantes! Lui, si fier, si réservé!

LEBOURG. — Tous les jours, de beaux messieurs, fiers et réservés, défilent dans mon cabinet et empochent ma bonne galette.

HÉLÈNE, *imprudente.* — En tout cas, Chacéroy n'y a jamais touché!

LEBOURG, *la regardant.* — C'est exact, mais comment le sais-tu?

HÉLÈNE, *troublée.* — Je l'en juge incapable. Sincèrement, papa, tu ne te représentais pas Chacéroy arrivant à Champville pour me taper, selon ton expression? (*Elle rit nerveusement.*) Dis!...

LEBOURG, *conciliant.* — En effet.

HÉLÈNE, *enhardie.* — D'ailleurs, lui et moi, nous ne nous parlons guère... Tu as dû le remarquer?

LEBOURG, *même jeu.* — Oui.

HÉLÈNE, *même jeu.* — Je me sens de l'amitié pour Chacéroy, il me rend, je crois, cette amitié... Nous nous rencontrons souvent. Mais nous ne sommes pas très... très liés.

LEBOURG, *qui de nouveau la regarde fixement.* — Oui... (*Une pause.*) Aussi, je comprends de moins en moins ton explosion de tout à l'heure! ton exaltation, ton angoisse.

HÉLÈNE — Tu exagères!

LEBOURG, *même jeu.* — Pas beaucoup!

HÉLÈNE, *qui perd pied.* — Tu m'avais montré, dès le premier mot, un visage si dur, si hostile, que j'étais un peu indignée... enfin, blessée... Et puis, cette nouvelle m'émeut, je ne m'en défends pas... Je m'intéresse au sort d'un ami de ma famille... d'un homme que tu aimes tendrement..

LEBOURG, *très inquiétant.* — Oui.

Un temps.

HÉLÈNE. — Du reste, à quoi rime cet interrogatoire? (*Geste de protestation de Lebourg.*) Si!... Tu es maintenant informé des



LEBOURG. — C'est exact, mais comment le sais-tu ?

moindres détails... Veux-tu que nous étudiions ensemble les moyens de tirer notre ami de ce mauvais pas?... de l'en tirer à son insu?... Tu n'hésites plus, j'espère?

LEBOURG. — Si! j'hésite.

HÉLÈNE. — Tu hésites à secourir Chacéroy, que tu considères à peu près comme un fils? Ah! tu l'as déclaré en ma présence, maintes fois!

LEBOURG. — Possible, mais je ne lâcherais pas si aisément six cent cinquante mille francs à mon propre fils. La preuve, c'est que je viens de les refuser à ma fille.

HÉLÈNE, *nerveuse*. — Je t'en prie, ne t'amuse pas! Je suis forcée de sortir. Il me reste à peine trois quarts d'heure. Réglons cette question.

LEBOURG, *très calme*. — Elle est toute réglée dans mon esprit. Tu ne connais pas la valeur de l'argent; mais, moi, je la connais. Un homme ne donne pas à un autre homme...

HÉLÈNE. — Mais il prête!

LEBOURG. — Prêter! donner!... Ne prête pas à un autre homme un pareil paquet sans des motifs puissants. Ces motifs n'existent pas.

HÉLÈNE. — Et votre amitié?

LEBOURG. — J'ai des tas d'amis et, à ce compte...

HÉLÈNE. — Je croyais que, parmi tous, Chacéroy...

LEBOURG. — Tu étais dans l'erreur. Tout au contraire, je m'applique depuis quelque temps... discrètement, très discrètement, à écarter Chacéroy petit à petit... à l'espacer... à le semer.

HÉLÈNE. — Qu'est-ce que tu dis?

LEBOURG. — Une chose véritable et raisonnable. Je ne suis pas un snob. Oh! mon Dieu, non!... Mais j'ai un goût très vif pour notre monde, pour l'aristocratie. J'y occupe une jolie situation...

HÉLÈNE. — Je ne saisis pas le rapport.

LEBOURG, *avec un flegme insupportable*. — Tu vas le saisir. Cette situation, il faut que je la conserve... que je l'administre. C'est cela, que je l'administre. Par dessus tout, je dois me soucier du choix de mes relations. Comprends-tu?

HÉLÈNE, *qui se contient avec peine.* — Je commence.

LEBOURG. — Or, Chacéroy descend la côte. Il devient chaque jour plus antipathique... Il est si cassant !... Avec cela, il joue une partie d'enfer, et il joue farouchement. Encore, s'il gagnait comme autrefois ! Mais il perd, il ne cesse de perdre ! Et il paye !...

HÉLÈNE. — Tu le lui reproches ?

LEBOURG. — Moi, je ne compte pas ! Les gens de notre monde se demandent d'où vient l'argent. Et comme Chacéroy n'est pas aimé, les hypothèses les moins flatteuses circulent. Hier, Chalon-Croucy l'accusait d'être entretenu par une femme.

HÉLÈNE. — Tu n'as pas relevé cette infamie ?

LEBOURG. — Je ne m'érige pas en arbitre. J'administre ma situation. Les gens de notre monde tiennent de moins en moins à rencontrer Chacéroy, donc...

HÉLÈNE, *éclatant.* — Ah ! tais-toi ! Je ne peux pas en tolérer davantage !

LEBOURG. — Et moi, je ne tolérerai pas un nouveau manque de respect !

HÉLÈNE. — Alors, ne parle pas un langage qui me révolte !

LEBOURG. — Hélène !

HÉLÈNE. — Ainsi, tu choisis, pour abandonner ton camarade, l'heure où les indifférents se changent en ennemis, parce qu'une catastrophe le menace !

LEBOURG. — Une catastrophe ?... Quelle catastrophe ?

HÉLÈNE, *hors d'elle.* — Que t'importe, puisque tu le « sèmes » ?



LEBOURG. — MAIS, MOI, JE LA CONNAIS...

LEBOURG, *du ton le plus loyal.* — Tu travestis ma pensée. Si Chacéroy se trouvait en péril, j'interviendrais.

HÉLÈNE. — Vraiment ?...

LEBOURG. — Je ne mens jamais.

HÉLÈNE. — Alors, il ne m'est plus permis de te cacher les choses. Je compte toujours sur la discrétion jurée ?

LEBOURG. — Bien entendu !

HÉLÈNE. — Chacéroy court un danger terrible.

LEBOURG. — Ah, ah !...

HÉLÈNE. — Jeudi soir, il a perdu une fortune...

LEBOURG. — Je le sais, mais il a tout réglé.

HÉLÈNE. — Il a réglé avec de l'argent qui ne lui appartenait pas.

LEBOURG. — Comment !... Dis-moi ça, dis-moi ça !

HÉLÈNE. — Une défaillance, un coup de folie ! Il a joué des fonds qu'il devait remettre le lendemain aux propriétaires de son écurie de courses, à ces deux industriels du Nord...

LEBOURG. — Les bonshommes de Roubaix ?

HÉLÈNE. — Oui. Les six cent cinquante mille, c'est pour eux. Ils feront toucher demain soir et... et ils n'attendront pas davantage !

LEBOURG. — Voilà donc l'histoire !... Ah ! je le sentais qu'il y avait anguille sous roche ! Je te remercie ! On va le coffrer, tu sais.

HÉLÈNE. — Mais... mais tu le sauveras !

LEBOURG. — Ce filou !

HÉLÈNE. — Quoi !

LEBOURG. — Ce filou sans excuse !

HÉLÈNE. — Non !... Tu m'as arraché mon secret, bribe par bribe, et maintenant... Ah ! quelle trahison, quelle honte !

LEBOURG. — De voler de braves gens ? Oui, c'est une honte !

HÉLÈNE. — Un coup de folie ! Tu pardonnerais un coup de folie à ton fils !

LEBOURG. — Mais fiche-moi la paix ! Chacéroy n'est pas mon fils !

HÉLÈNE. — Il n'est pas ton fils, non, mais il est... ton ami

LEBOURG, *allant à elle.* — Non, non, achève ta phrase !... Achève ta phrase ! (*Lui saisissant le poignet.*) Regarde-moi un peu, toi !

HÉLÈNE, *calme.* — Eh bien, oui, Robert est mon amant.

LEBOURG, *avec un rire de triomphe, de rage.* — Parbleu !... Alors, c'était vrai ? Mais non, je suis bête !... Ce n'est pas vrai !... Hein ? Ce n'est pas vrai ?

HÉLÈNE. — Si. Nous nous aimons depuis trois ans.

LEBOURG. — Non !... Ce n'est pas possible ! Tu as un amant ? Toi ! toi !...

HÉLÈNE, *tranquillement.* — Tu t'en étonnes ? Tu ne me croyais pas éprise de l'individu dont je porte le nom.

LEBOURG. — Ah ! la gredine !...

HÉLÈNE. — Gredine, parce que je subis M. de Bréchebel, un gendre chic ? Gredine,



HÉLÈNE. — Mais... mais tu le sauveras !

parce que je mène à ton profit une existence abominable, une existence de courbettes et de platitudes ?

LEBOURG. — Oui, gredine !

HÉLÈNE, *passionnément*. — J'ai rencontré, dans ce monde que tu aimes, un homme que j'aime, et il aurait fallu te sacrifier encore ma dernière chance de bonheur ! Tu en demandes trop !

LEBOURG, *en fureur*. — Tu es une misérable ! Tu déshonores une famille respectée.

HÉLÈNE, *d'une telle voix que Lebourg est obligé de se taire*. — Pas de phrases, papa ! Allons au plus pressé ! Ecoute-moi. Nous sommes du même sang et, quoique tu ne t'en sois jamais douté, je sais vouloir comme tu sais vouloir. Tu veux être de la rue Royale, je veux sauver mon amant. Si je n'y réussis pas, s'il fait naufrage, je sombre avec lui. S'il part, je pars avec lui. S'il est arrêté, je me tue. Enfin, s'il y a un scandale, j'en serai de ce scandale ! Voilà ! Et je ne bluffe pas. Maintenant, agis au mieux de tes intérêts.

LEBOURG. — Coquine, tu es complète !... Tu veux me faire chanter.

HÉLÈNE, *très posément*. — Je veux sauver mon amant.

LEBOURG. — Ah ! (*Il agite son poing sous le nez d'Hélène. Un silence. Lebourg va à la porte, l'ouvre violemment, et respire l'air du dehors. Puis, d'une voix contenue.*) Va trouver ta mère et envoie-la-moi.

HÉLÈNE. — Je te rappelle que mes minutes sont comptées.

LEBOURG, *du même ton*. — Envoie-moi ta mère et attends mes ordres.

## SCÈNE V

LEBOURG, LA BARONNE, à un moment, LE VALET DE CHAMBRE

Hélène est sortie. Resté seul, Lebourg se promène de long en large. Entre la baronne.

LEBOURG, *farouche*. — Vous voilà, vous !

LA BARONNE, *effarée*. — Oui...

LEBOURG. — Vous avez vu Hélène ?

LA BARONNE. — Oui.

LEBOURG. — Elle vous a parlé ?



LEBOURG. — ENVOIE-MOI TA MÈRE.

LA BARONNE. — Non... Elle était pâle, bouleversée... Que se passe-t-il?

LEBOURG. — Oh! pas grand'chose! Votre fille a un amant.

LA BARONNE. — Ah! je vous en supplie, Charles, ne plaisantez pas avec ces...

LEBOURG. — J'ai l'air de plaisanter? Je vous répète que votre fille a un amant! Elle vient de me l'avouer.

LA BARONNE. — Hélène?

LEBOURG. — Vous n'avez pas d'autre enfant, que je sache!

LA BARONNE. — Hélène!... Ah! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!

Elle s'effondre en sanglotant dans un fauteuil.

LEBOURG. — Bien!... Voilà que tu pleures!... Elle pleure!... Attends au moins pour pleurer!... Attends de connaître le nom. Le devines-tu, le nom de son amant?

LA BARONNE. — Comment veux-tu que je le devine?

LEBOURG. — M. de Chacéroy.

LA BARONNE. — Robert?

LEBOURG. — Robert! Il y a trois ans que cela dure! Et, naturellement, vous ne vous êtes aperçu de rien! (*Une pause.*) Moi non plus, d'ailleurs! Mais moi, j'ai une excuse. Je ne suis pas la mère, moi! Mes affaires et mes obligations mondaines m'absorbent. Je ne vis pas constamment dans la société de ma fille. Je vous félicite, vous l'avez joliment surveillée, Hélène!

LA BARONNE. — Surveille-t-on une grande fille mariée? Et comment soupçonner cette enfant si douce, si tranquille?... Quelle horreur! quelle horreur !...

Les sanglots redoublent.

LEBOURG. — Parfait! Second déluge! Attends encore! Tu ne sais pas le plus beau.

LA BARONNE, *se dressant*. — Ce n'est pas tout?

LEBOURG. — Mais non! Ecoute!... Chacéroy a escroqué six cent cinquante mille francs.

LA BARONNE. — Escroqué?...

LEBOURG. — Escroqué, détourné. Il peut être arrêté d'un moment à l'autre!... Et notre Hélène me donne le choix : ou je désintéresserai les dupes, ou elle se livrera à quelque esclandre. Là! à présent, tu peux pleurer. Ah! tu ne pleures plus?... Eh bien, ma chère, que pensez-vous de la situation?

LA BARONNE. — Il faut payer, Charles, il faut payer!...

LEBOURG. — Je le sais bien qu'il faut payer!... J'ai l'habitude. Payer, payer!... Je passe mon temps, mon existence à payer!... Mais, cette fois, la question ne se présente pas si simplement. Tu ne réfléchis pas, toi, tu n'examines pas! Moi, j'ai tout vu en un clin d'œil... les suites, les conséquences... mon devoir!... Nous avons un gendre. Tu le donnes à tuer, notre gendre?

LA BARONNE. — Charles, tu n'iras pas lui raconter qu'Hélène...

LEBOURG. — Tu me prends pour un imbécile! Je ne lui raconterai rien du tout. Mais je n'irai pas davantage me faire le complice des malpropretés de ces deux... (*Il n'achève pas.*) Non! non!

LA BARONNE. — Alors, tu changes d'avis, tu ne débourses plus les...

LEBOURG. — Si, je casque! Mais j'en veux pour mon argent. Le gaillard ne se moque pas mal d'Hélène, il exploite l'affolement de cette malheureuse. Voilà tout!

LA BARONNE. — Sûrement!

LEBOURG. — Aussi, je connais une liaison qui sera rompue demain!

LA BARONNE. — Tu vois le moyen? vraiment?

LEBOURG. — Ne t'inquiète pas. Il est là, le moyen!... (*Il indique sa poche.*) Je l'ai compris tout de suite!... (*Un silence.*) Je ne sais pas, du reste, pourquoi je t'ai priée de venir. Je voulais éloigner cette petite à tout prix... Je l'aurais tuée!... Cependant, je flairais le pot aux roses depuis une heure!.. N'importe, quand j'ai fini par lui sortir la vérité, j'ai reçu, malgré tout, un coup de massue. Ça ne te secoue pas, toi!... Tu pleures, mais tu n'es pas secouée.



LA BARONNE. — Hélène!.. Ah! mon Dieu!..



LEBOURG. — Quelles amies?

LA BARONNE. — Je suis écrasée.

LEBOURG. — Notre fille!... Notre fille a un amant!... Ta fille à toi, à toi, l'épouse impeccable, à toi, qui n'as jamais regardé un autre homme que ton mari! Et fichtre, il t'a pourtant rendue malheureuse, ton mari!... Il te rudoyait, il s'absentait à tout bout de champ! Enfin, tu souffrais. Parfaitement, tu souffrais!... Je ne laisse rien paraître, mais chaque fois que je te fais de la peine, je m'en aperçois, va! J'ai du cœur!... Eh bien, tu en as enduré plus que ton compte.

LA BARONNE. — Moi, je t'aimais, Charles.

LEBOURG. — Pourquoi n'aime-t-elle pas Armand? Notre fille, tromper son mari!... Tiens, c'est presque ridicule à confesser, mais moi-même... depuis notre mariage... jamais une maîtresse!... pas une maîtresse en vingt-neuf ans!... Tu me crois... n'est-ce pas, Henriette?

LA BARONNE. — Oui, Charles, je te crois.

LEBOURG. — Et elle!... Ah!...

LA BARONNE. — Elle mène une existence si différente de la nôtre! Regarde les amies qu'on lui a données...

LEBOURG, *rude et bref.* — Quelles amies?

LA BARONNE. — Tiens, la jolie baronne Flesch!

LEBOURG. — La baronne Flesch est une grue. Et après?...

LA BARONNE. — Nous la recevons tout le temps! Et Mme de Chalin qui a une liaison Et Mme de Thisieux qui en a deux!

LEBOURG. — Et après ! Ces femmes-là, mais pas notre fille !

LA BARONNE. — Ces femmes... nous appartenons à leur monde !

LEBOURG, *que la colère bouleverse.* — Mais non, nous n'en sommes pas, de leur monde, et tu le sais bien !

LA BARONNE, *scandalisée.* — Oh ! Charles !

LEBOURG, *un silence.* — Alors, tais-toi ! Tu me ferais dire des bêtises, à la fin. (*Un temps. Il va sonner.*) Du reste, tu ne me cites que des coureuses ! La comtesse de Rouche se tient très bien, il me semble. Et Mme de Lourties aussi ! Et la duchesse de Graveline et tant d'autres ! (*Paraît le valet de chambre.*) Qu'est-ce que vous voulez, vous ?

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur le baron n'a pas sonné ?

LEBOURG. — Si ! Priez madame la comtesse de venir me parler immédiatement.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur le baron.

Il sort.

LA BARONNE. — Tu seras calme, mon Charles ?

LEBOURG. — Je t'en réponds !

LA BARONNE. — Ne te mets pas trop en colère !

LEBOURG. — Pas si bête !

## SCÈNE VI

LES MÊMES, HELENE

LEBOURG. — Entre !... (*A sa femme.*) Va-t'en, toi. Allez, allez !... Va-t'en !

La baronne se dirige vers la porte en tenant son mouchoir sur sa bouche.

HÉLÈNE. — Maman.

LA BARONNE. — Ah ! Hélène, Hélène !

HÉLÈNE. — Ma petite maman...

LEBOURG. — Oh ! pas de pleurnicheries ! Et laisse ta mère. Ta mère est une honnête femme, ta conduite lui fait horreur. (*A la baronne.*) Va, va ! Va-t'en donc !

## SCÈNE VII

HELENE, LEBOURG

LEBOURG. — Approche. Je t'épargne les remontrances, la morale. A quoi cela servirait-il ? Terminons en quatre mots. Nous



HÉLÈNE. — PAPA, TU N'Y SONGES PAS !...

sommes en affaires. Le petit chantage a réussi.

HÉLÈNE. — Papa, je t'en conjure, ne...

LEBOURG. — Oh! plus de grimaces! Nous sommes en affaires. Votre manœuvre a donc réussi. Demain, à la première heure, je manderai M. de Chacéroy à mon bureau et je lui indiquerai les conditions auxquelles je consens à rembourser ses victimes et à lui éviter la prison.

HÉLÈNE, *stupéfaite.* — Papa, tu n'y songes jamais rien demandé et moi je ne te demande plus rien!... plus un sou!... Conserve ton argent!... Conserve tout ton argent! Mais tiens ton serment. Tu n'as pas le droit de parler. Je t'interdis de parler à Robert!... Tu te parjurerais!

LEBOURG. — Je ne reçois pas d'ordres! Je défends l'honneur de ma famille. Tu es la maîtresse de cet homme, cet homme a commis un abus de confiance, cet homme a volé...



LEBOURG. — MAIS LACHE-MOI DONC!

pas!... Représente-toi sa fureur. Il te jetterait tes billets à la figure!

LEBOURG. — Je ne crains pas cela.

HÉLÈNE. — Tu t'imagines qu'il t'écouterait, qu'il accepterait...

LEBOURG. — Un monsieur de son espèce? J'imagine, oui!

HÉLÈNE. — Ne l'outrage pas. Encore une fois, ton intervention provoquerait un drame. Cherchons un moyen détourné...

LEBOURG. — Un moyen détourné!... C'est cela!... Ménager la délicatesse de cet individu! Non, ma petite, non! Ma ferme intention est de te ramener à la raison, au devoir et, demain matin...

HÉLÈNE, *l'arrêtant.* — Bien! bien!... Inutile alors de continuer. Chacéroy ne t'a

HÉLÈNE, *qui parle en même temps que Lebourg.* — Papa!... papa!... si tu fais cette chose... si tu répètes un mot de ma confession, l'abus de confiance, c'est toi qui le commettras...

LEBOURG. — Pfff!...

HÉLÈNE. — Oui, c'est toi!... Et, le voleur, ce sera toi!

LEBOURG. — Moi, un voleur!... (*La prenant à la gorge.*) Ose répéter cela!

HÉLÈNE. — Le voleur ce sera toi!... Tu me voles mon secret! Voleur!... Parjure!...

LEBOURG, *qui l'a collée au mur et qui a reculé, pour ne pas l'étrangler.* — Tiens, tu n'es qu'une malade! qu'une aliénée! Tu insultes ton père au lieu d'implorer son pardon! Laisse-moi passer!

HÉLÈNE *qui est revenue sur lui.* — Pas avant que tu m'aies promis. .

LEBOURG. — Laisse-moi passer!

Il la repousse. Elle tombe à genoux.

HÉLÈNE, *accrochée à lui.* — Papa! papa!... aie pitié de moi!... papa!... s'il te plaît!...

LEBOURG. — Mais lâche-moi donc!

Il la jette par terre et sort.





ROBERT. — EH BIEN, BRAGELIN, QUE SIGNIFIE CE PETIT BLEU D'HIER SOIR ?

# ACTE TROISIÈME

*Chez Robert de Chacéroy, à Paris. Un salon. Dix-huitième anglais. Très réussi. Des gravures de chasse anciennes. A droite, porte de la bibliothèque et, au deuxième plan, porte du vestibule; à gauche, porte du cabinet de toilette.*

## SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, puis son VALET DE CHAMBRE

D'abord une scène muette assez longue. Robert est assis à son bureau. Il a déjà écrit une lettre. Il en termine une seconde. Parfois il pose la plume et réfléchit. A un moment, il se lève et, toujours méditant, fait le tour de la pièce. Il revient s'asseoir. Il a mis les deux lettres sous enveloppe, et dans sa poche, lorsque le valet de chambre paraît.

LE VALET DE CHAMBRE. — M. Bragelin désirerait parler à monsieur.

ROBERT, *sans ardeur.* — Bragelin?... Qu'il entre, qu'il entre!

## SCÈNE II

ROBERT, BRAGELIN, puis le VALET DE CHAMBRE

ROBERT. — Eh bien, Bragelin, que signifie ce petit bleu d'hier soir? Vous avez découvert un naïf pour me prêter le gros sac?

BRAGELIN. — Monsieur de Chacéroy, hier, je croyais l'affaire bouclée; aujourd'hui, vous me voyez un peu moins confiant... enfin, moins emballé...

ROBERT. — Parbleu!... Tous les mêmes. Farceur!

BRAGELIN. — Que voulez-vous, monsieur de Chacéroy, mon capitaliste élève, tout à coup, des objections... Oh! il ne refuse pas...

ROBERT. — Farceur! Heureusement que je n'ai pas compté sur vous, une minute.

BRAGELIN. — Mais vous auriez le plus grand tort de ne pas garder un espoir... Le banquier en question est un monsieur très sérieux et je vous le répète, il n'a pas dit son dernier mot.

ROBERT. — Et, si je vous écoutais, il ne le dirait jamais. Vous feriez traîner les pourparlers jusqu'à ma mort ou jusqu'à la vôtre.

BRAGELIN. — Je vous assure, monsieur de Chacéroy, que...

ROBERT. — Mais, Bragelin, je ne suis allé, l'autre jour, vous entretenir de cet emprunt, que par acquit de conscience. Je le savais aussi bien que vous, que je demandais l'impossible, que, seul, un fou voudrait prêter...

BRAGELIN. — Oh! monsieur de Chacéroy.

ROBERT. — Mettons : un amateur. Que seul un amateur prêterait une somme pareille sur une pareille garantie.

BRAGELIN. — Pardon...

ROBERT. — Mais si! Et pourtant, il a fallu que vous me relanciez!

BRAGELIN. — Puisque je trouvais un bailleur de fonds qui...

ROBERT. — Seulement, je ne m'y laisse plus prendre. Je les connais les intermédiaires! Vous ne pouvez pas vous résoudre à abandonner une affaire, si mauvaise soit-elle!

BRAGELIN. — Monsieur de Chacéroy... quand vous m'aurez permis de vous expliquer...

Entre le valet de chambre.

LE VALET DE CHAMBRE. — M. Bernard est au téléphone. Il vient d'arriver à Roubaix à l'instant. Il voudrait dire un mot à monsieur.

ROBERT. — Bon. (*Le valet de chambre sort.*) Cinq minutes, Bragelin!

Il entre dans la bibliothèque.

## SCÈNE III

BRAGELIN, puis HELENE

Resté seul, et après un regard aur bibelots, Bragelin s'est assis. Paraît Hélène. Elle porte le manteau, le chapeau et la toilette de la veille. Toute la scène, à voix basse.

HÉLÈNE. — Ah! je vous rattrape! Il est là?



HÉLÈNE. — AH! JE VOUS RATTRAPE! IL EST LA?

BRAGELIN. — Il est à côté... Il téléphone... (*Pendant qu'Hélène penche la tête pour entendre la voix de Chacéroy.*) Vous n'êtes pas souffrante, madame la comtesse?

HÉLÈNE. — Moi!... Pourquoi?

BRAGELIN. — Vous me paraissez si pâle... Un faux jour, peut-être...

HÉLÈNE. — Je ne me sens pas très bien. Peu importe!... J'ai l'argent.

BRAGELIN. — Non!

HÉLÈNE. — Si! J'arrive de votre magasin. Je vous ai manqué de quelques minutes. J'ai remis le chèque à votre femme...

BRAGELIN. — Sapristi!

HÉLÈNE. — Quoi?

BRAGELIN. — C'est que je viens de parler à M. de Chacéroy.

HÉLÈNE. — Vous l'avez déjà vu?

BRAGELIN. — A l'instant. Et comme j'étais sans nouvelles de vous, depuis ce matin, j'ai jugé prudent de le décourager un peu.

HÉLÈNE. — Oh!

BRAGELIN. — De le calmer... C'était convenu.

HÉLÈNE. — Vous deviez m'attendre!

BRAGELIN. — Jusqu'à cinq heures. Mon rendez-vous avec M. de Chacéroy!... Et puis, excusez-moi, madame la comtesse, mais, ce matin, quand vous êtes passée au magasin, vous m'avez appris que votre père... que M. le baron s'était refusé, hier, à vous avancer les fonds, que vous alliez tenter, cet après-midi, une démarche auprès d'un de vos cousins, M. Amédée Lebourg... et je peux



HÉLÈNE. — MAINTENANT, COMMENT EN SORTIR?

vous l'avouer, à présent, je ne croyais guère à cette heureuse issue.

HÉLÈNE, *avec irritation.* — Vous ne croyiez pas!

BRAGELIN. — D'autant plus que vous vous adressiez à M. Amédée Lebourg sans enthousiasme... Vous hésitiez presque!

HÉLÈNE. — Il m'était désagréable d'importuner mon cousin... Je l'ai fait, malgré tout, puisqu'il le fallait. Maintenant, comment en sortir?

BRAGELIN. — Je vois un moyen très simple.

HÉLÈNE. — Chut! (*Elle va jusqu'à la porte de la bibliothèque et s'assure que Robert continue de téléphoner. Revenant.*) Quel moyen?

BRAGELIN. — Je vais annoncer à M. de Chacéroy que je me rends chez mon banquier, pour livrer un nouvel assaut, et, dans une heure, je reparaîtrai haletant, rayonnant, comme si je venais, à ma grande surprise, d'enlever la chose.

HÉLÈNE. — Oui... (*Un temps.*) Oui!... Soyez de retour le plus tôt possible. Prenez garde!

Ils se séparent. Elle se dirige vers la porte de gauche. Chacéroy paraît sur le seuil de la bibliothèque.

---

## SCÈNE IV

LES MÊMES, ROBERT

ROBERT, *interloqué.* — Vous, madame!

HÉLÈNE, *souriant.* — Oui... j'arrive à l'instant.

ROBERT, *gêné.* — Ah! (*Une pause. Indiquant la porte de la bibliothèque.*) — Bragelin, voulez-vous... Je vous rejoins.

---

## SCÈNE V

HÉLÈNE, ROBERT

ROBERT. — Vous n'avez donc pas sonné?

HÉLÈNE. — Non... je me suis servie de ta clef... je l'ai volée ce matin.

ROBERT. — Et Bragelin vient de te voir!

HÉLÈNE. — Cet homme! Sans doute... Moi, je l'ai vu, en tout cas. C'est Bragelin, ton bijoutier?

ROBERT. — Oui. Si, par hasard, il te connaît...

HÉLÈNE. — T'apporte-t-il une bonne nouvelle?

ROBERT. — Mais non!... Des gasconnades!

HÉLÈNE. — Alors, son coup de téléphone?

ROBERT. — Des gasconnades, des paroles! Mais, Hélène, ma chérie, tu ne devais rentrer que plus tard, bien plus tard! Quelle imprudence de te montrer chez moi.

HÉLÈNE. — Maintenant?

ROBERT. — A quoi bon publier...

HÉLÈNE. — A quoi bon nous cacher? Réfléchis, mon Bob! Le scandale est dans son beau!... Hier, j'ai laissé au château ma pauvre maman en larmes, mon père en fureur. Je suis partie avec l'air d'une folle!... Je ne suis pas rentrée pour le dîner... Et puis, je ne suis pas rentrée du tout... J'ai passé la nuit ici... Je t'ai contraint de me garder toute la nuit auprès de toi... (*Robert fait un pas vers elle. Hélène recule brusquement.*) Tu te représentes l'émotion de tous, la stupeur de mon mari, les têtes des invités, les chuchotements, les potins!...

ROBERT. — Enfin, Hélène, il est inutile...

HÉLÈNE. — Que t'importent les gens, puisque je suis ta femme pour toujours, puisque nous ne nous quitterons plus, puisque, demain, nous partons ensemble!

ROBERT. — Justement, ce départ peut être une fuite. Trouver la somme, je n'en parle même plus...

HÉLÈNE. — Pourquoi?

ROBERT, *haussant les épaules.* — Pfff!... Et si mes créanciers n'acceptent pas ma proposition de les rembourser petit à petit avec l'argent que je gagnerai...

HÉLÈNE. — Ils accepteront.

ROBERT. — Rien n'est moins sûr!

HÉLÈNE, *douloureusement.* — Ils accepteront! Je veux qu'ils acceptent! Je veux que tu t'en ailles avec moi, délivré, jeune, joyeux! Je le veux.

ROBERT, *qui essaye de lui caresser la figure.* — Petite Hélène, lève les yeux!... En voilà, une pauvre figure, toute blanche!

HÉLÈNE, *reculant encore, — lui échappant.* — Rien. Je suis un peu lasse.

ROBERT. — A déjeuner, tu avais une mine si fraîche, si vaillante!

HÉLÈNE. — Elle reviendra, elle reviendra!

ROBERT, *tendrement.* — Mon amour, jamais je ne t'ai vue ainsi!

HÉLÈNE, *qui ne veut pas se laisser approcher.* — Ne t'inquiète pas, je ne suis qu'un peu lasse. Va parler à ce monsieur.

ROBERT. — Oui, je l'expédie.

---

## SCÈNE VI

---

HÉLÈNE, seule.

Restée seule, Hélène va vivement à la glace. Quelques instants elle se regarde, presque étonnée, comme si elle voyait, réfléchie, l'image d'une étrangère. Puis, d'un mouvement violent et en étouffant un cri, elle cache sa figure au creux de son bras. Elle va s'asseoir. Elle a l'air farouche et maté d'une bête battue. Bientôt elle se relève, comme dressée par l'horreur de ses souvenirs. Robert rentre.

---

## SCÈNE VII

---

HÉLÈNE, ROBERT

A un moment le VALET DE CHAMBRE

HÉLÈNE, *se jetant dans les bras de Robert, et blottie, serrée.* — Toi!... toi!... Ah! toi...

ROBERT. — Hélène!...

HÉLÈNE. — Ne dis rien!... Tiens-moi fort!... Garde-moi!... Ne dis rien!... Toi, toi!

ROBERT. — Mon cher petit... tu pleures?

HÉLÈNE. — Non!

ROBERT. — Si! Et tu trembles. Et ces mains glacées!... Tu m'effrayes! Explique-moi...

HÉLÈNE. — Je ne sais pas... (*Sur l'épaule de Robert.*) Je sors d'un cauchemar. Cette promenade, ces courses à travers Paris, sombre, boueux, pluvieux... Je me suis sentie, tout à coup, si loin de toi, si seule!... L'on n'imagine pas une solitude, une détresse comme celle-là!...

ROBERT. — Tu es nerveuse, Lénette!

HÉLÈNE. — Oui... très nerveuse. (*Riant.*) Ma pauvre tête, depuis quarante-huit heu-



HÉLÈNE. — JE NE SAIS PAS



ROBERT. — Tu écoutes ?

res!... Ah! j'apprends l'existence!... N'est-ce pas, de longues années durant, j'ai vécu sans but, et puis je me suis mise à vivre pour toi. Jamais je n'avais eu besoin des gens... je ne m'étais pas encore meurtrie à la méchanceté des gens, à leur brutalité!

ROBERT. — Tu n'aurais pas éprouvé la brutalité de ton père si tu n'avais pas trahi ma confiance. Hélène, tu as osé demander à ton père...

HÉLÈNE. — Chut! ne recommence pas, puisque je suis pardonnée! D'ailleurs, je ne regrette rien. Non rien, ni ta colère, ni notre effroi... ni... cette aventure... ni... rien! Dans ces jours qui me marqueront, il y a notre nuit, notre première nuit à nous. Robert, comme je t'ai aimé, pendant cette nuit!... Je me suis donnée, donnée... je n'existais plus!... Plus une pensée... On ne se donne pas davantage.

ROBERT, *lui prenant la main.* — Mon Hélène adorée.

HÉLÈNE, *se dégageant presque violemment.* — A présent, quoi que je commette, je t'aime, entends-tu! Je glisserais à une abomination... tu l'apprendrais, tu le verrais, que tu ne pourrais pas douter de moi!... Même, si je me perds, même si je me salis, tu dois, à présent, croire à mon amour. (*Elle se jette sur lui.*) Dis, malgré tout, tu croirais à mon amour! Réponds, réponds!...

ROBERT. — Mais que signifient cette exaltation, cette fièvre?... Tais-toi, mon petit! Je ne veux pas. Sois sage.

HÉLÈNE, *riant.* — Tu as raison... Je divague. Ecoute, Robert, j'ai si peur.

ROBERT. — Peur!

HÉLÈNE. — Peur de toi.

ROBERT. — De moi?

HÉLÈNE. — Que trames-tu encore, contre nous-mêmes?

ROBERT. — Franchement, je...

HÉLÈNE. — Si! si! (*Lui touchant le front.*) Tu ne m'as pas livré tout cela. J'en suis sûre, car je souffre obscurément. Je sens des menaces autour de moi, sur moi. Je sens du danger. Tu me fais si peur!

ROBERT, *souriant.* — Pas possible!

HÉLÈNE. — Pourtant, tu ne médites plus de me lâcher. Tu ne peux plus. Je te tiens, mon cher!

ROBERT. — Lénette!

HÉLÈNE. — Je te tiens. Pour toi, j'ai planté là un nom, un rang, ma famille, mon honorabilité, tout ce que tu voulais tant me conserver!... Vrai, tu m'aimais drôlement!... J'en serais morte, mon ami!

ROBERT. — Je t'en supplie...

HÉLÈNE, *tendrement.* — Ah! que j'ai bien fait, hier soir, de rester, de ne pas m'en retourner là-bas!... Misérable! Il en a fallu une lutte, une bataille pour n'être pas chassée!

ROBERT. — Je ne me reconnais plus! Ma faiblesse et ma lâcheté m'indignent.

HÉLÈNE, *câline et tout contre lui.* — Non, mon petit Bob!... C'était gentil de céder. Tu as cédé tout à coup. Au milieu d'une

phrase furibonde, tu t'es interrompu, tu as murmuré : « Et puis flûte! Advienne que pourra! » Et j'ai vu que la passion, comme un grand fleuve, te prenait et t'emportait... C'était gentil.

ROBERT, *après un silence et pensif.* — Oui...

Entre le valet de chambre; en apercevant Hélène, il s'arrête, gêné.

ROBERT. — Qu'y a-t-il?

LE VALET DE CHAMBRE. — C'est ce monsieur que monsieur attend.

ROBERT. — Déjà! Je vais le recevoir. Un instant!... (*Le valet de chambre sort.*) Le représentant de mes commanditaires.

HÉLÈNE. — Tiens! je le croyais à Roubaix pour porter tes propositions...

ROBERT. — Non, il n'est pas parti... Il a préféré demander des instructions par dépêche...

HÉLÈNE. — Alors, c'est peut-être la réponse...

ROBERT. — La réponse?... Peut-être!...

HÉLÈNE. — Je te laisse. Je m'installe dans le cabinet de toilette et j'écoute de toutes mes forces.

ROBERT. — Tu écoutes?...

HÉLÈNE. — A travers la porte!

ROBERT. — Jamais de la vie! Tu me troublerais terriblement.

HÉLÈNE. — Moi!

ROBERT. — Pour une aussi grave conversation, il me faut la plus absolue liberté d'esprit!... Ta présence, ton voisinage...

HÉLÈNE. — Oh!

ROBERT. — Te savoir là!... Impossible! Je vais t'enfermer dans ma chambre, tout au fond de l'appartement.

HÉLÈNE. — M'enfermer! Jamais de la vie!

ROBERT. — Mon amour, l'heure n'est pas aux enfantillages. Je m'étais réservé cet après-midi, tu le sais. Viens!... Je vais t'enfermer dans ma chambre, à clef!... (*Il ouvre la porte de gauche.*) Viens, je t'en prie!

HÉLÈNE. — Bien. (*S'arrêtant.*) Qu'est-ce qu'il y a... mais qu'est-ce qu'il y a derrière ce regard?...

ROBERT, *riant.* — Folle!

Ils sortent. La scène reste vide quelques secondes. Chacéroy revient seul; il sonne. Paraît le valet de chambre qui, sur un signe introduit le visiteur.

---

## SCÈNE VIII

### ROBERT, LEBOURG

Un bref silence.

LEBOURG, *un Lebourg un peu affaissé.* — Bonjour, Chacéroy.

ROBERT. — Bonjour, Lebourg.

Un nouveau silence.

LEBOURG, *hésitant.* — J'ai reçu votre réponse à mon télégramme de ce matin... (*Un temps.*) Je vous avais prié de passer à mon bureau... enfin, à la banque... Ce lieu de rendez-vous me paraissait le plus convenable... (*Un temps.*) Vous avez préféré une rencontre chez vous... Je ne suis pas en situation de discuter vos préférences. (*Un silence. Robert demeure impassible. Lebourg reprend enfin d'une voix un peu plus résolue.*) Voyons, Chacéroy, nous ne sommes, ni l'un ni l'autre, des enfants. Nous connaissons, tous les deux, la vie. Nous l'avons prise à la gorge plus d'une fois! Voulez-vous que nous parlions, sans ménagements et sans réticences comme il convient à des hommes de notre trempe, à des hommes à qui on ne la fait pas?... Dites, voulez-vous? (*Robert, qui a les mains dans les poches, fait des bras un geste vague qui peut passer pour un acquiescement.*) Chacéroy, ma fille est ici, n'est-ce pas?

ROBERT. — Oui.

LEBOURG. — Bon. Je ne vous adresserai aucun reproche... Je ne chercherai pas à vous émouvoir. Je procède autrement. Je ne vous dépeindrai donc ni les heures d'anxiété, de désespoir, que ma chère et malheureuse femme traverse depuis hier, depuis la fuite de son enfant, ni l'accablement dans lequel est tombé ce pauvre diable de Bréchebel, quand il m'a fallu lui révéler ma terrible découverte... Non! Je néglige ces détails. L'important, pour moi, c'est... c'est...

ROBERT, *doucement.* — C'est vous.

LEBOURG, *d'abord interloqué, puis enhardi.* — Mettons! Eh bien, vous êtes informé mieux que personne de mes visées, de mes ambitions... Vous les serviez avec une amabilité que j'apprécie aujourd'hui seulement à sa valeur. Mais, vous le concevez à merveille, ces ambitions, depuis hier, sont dangereusement menacées... Si Hélène abandonne le toit conjugal, si mon gendre et sa famille s'éloignent de notre maison, quelle dégringolade!... Pour que la société me pardonnât un pareil scandale, il faudrait... je ne sais pas moi... vingt ans!... Ou une guerre. Ma parole, je préférerais la ruine!... Aussi, comme j'entends éviter, à tout prix, cette déchéance, cette calamité aux miens et à moi-même, j'ai résolu de... de faire le nécessaire. Vous voyez que je ne ruse pas, que je ne déguise pas. (*Avec un mince sourire.*) Je me mets entre vos mains. Et là-dessus, occupons-nous un peu de vous!... Je vous ai exposé avec franchise ma situation, mais je connais la vôtre. Je sais vos petits ennuis, Chacéroy...

ROBERT. — Je sais que vous savez.

LEBOURG, *sans étonnement.* — Tiens!... Voilà qui simplifie encore les choses. Alors,

concluons en quatre mots! Vous allez vous conduire proprement, user de votre autorité, de votre toute-puissance sur l'esprit d'Hélène, calmer et renvoyer chez elle cette égarée, et en échange, sous certaines petites conditions, moi, je vous tirerai de ce mauvais... de ce vilain pas. Hein? Sur ces bases-là, peut-on s'entendre?

ROBERT. — Minute. N'embrouillons pas les questions!... Vous êtes venu ici pour reprendre votre fille, vous attachez à son retour une importance extrême, car vous craignez, semble-t-il, un esclandre. Mais l'esclandre s'est produit. Cette fugue, cette absence nocturne!... Plus moyen de dissimuler...

LEBOURG, *l'interrompant.* — Ne vous inquiétez pas de ces...

ROBERT. — Pardon! Je m'en inquiète. Et vous vous montrerez sage, en satisfaisant ma curiosité. Faut-il comprendre que vous avez pu étouffer jusqu'ici...

LEBOURG, *un peu agacé.* — Oui... Pour nos connaissances, Hélène, subitement souffrante, a dû rester à Paris, chez son amie, Geneviève Lebourg.

ROBERT. — Parfait. Reste le mari. Vous lui avez tout appris, au mari!

LEBOURG, *qui s'impatiente.* — Que vous importe, puisque...

ROBERT, *toujours très doucement.* — Il m'importe.

LEBOURG. — Sachez-le donc, pour en finir! Armand, qui est un brave homme et qui, malgré tout, aime sa femme, pardonnera.

ROBERT. — Je n'en attendais pas moins de lui. Ainsi, que M$^{me}$ de Bréchebel retourne à Champville ce soir ou demain, ou dans deux jours...

LEBOURG. — Et sa réputation demeurera intacte. Pas un soupçon ne l'effleure.

ROBERT, *un imperceptible soupir de soulagement.* — Ah!... (*Un temps.*) A présent, j'écoute vos propositions.

LEBOURG, *qui a retrouvé tout son aplomb, s'asseyant.* — Mais c'est un plaisir de traiter une affaire avec vous. Mes propositions, elles sont simples... Je m'offre à désintéresser vos deux... créanciers. Je ne les désintéresserai pas d'un coup. Non! J'espacerai mes payements sur une période de quelques années... dix ans, par exemple. Oh! je compte verser à ces messieurs des intérêts!... Ils accepteront ma combinaison. Pendant les dix ans en question, il vaut mieux que vous n'habitiez pas ce pays... ni même l'Europe. Je vous conseille de vous fixer au Transvaal. J'y possède de nombreuses relations... Vous serez chaudement recommandé, et le gaillard que vous êtes se taillerait là-bas une grande place que je ne m'en étonnerais pas du tout. Du reste, vous ne travaillerez que s'il vous plaît. Pendant les dix ans en question, je vous servirai... par-dessus le marché, une pension, une pension très large, une pension digne de vous.

ROBERT, *presque aimable.* — C'est tout?

LEBOURG. — A peu près. Je vous demanderai seulement un bout de récit... le récit de ces événements... un récit écrit et signé. Et si, pendant les dix ans en question, ma fille quittait sa demeure, ou si vous quittiez votre résidence, enfin, si vous vous rejoigniez, je me verrais contraint d'arrêter les frais, et vous vous trouveriez exposé aux mêmes périls qu'actuellement. (*Se levant.*) Rien de plus naturel, vous l'avouerez.

ROBERT. — C'est tout, cette fois?

LEBOURG. — C'est tout.

ROBERT, *allant à lui et lui tapant sur l'épaule.* — Eh bien, mon cher Lebourg, je vais vous arranger ça, à bien meilleur compte!

LEBOURG. — Pourquoi? Je tiens à...

ROBERT, *brutal.* — Assez! Taisez-vous!

LEBOURG, *stupéfait.* — Mais...

ROBERT. — Taisez-vous! (*Regardant sa montre.*) Il est un peu plus de six heures... A sept heures et demie, Hélène se rendra à un petit restaurant sur les quais... 27, quai Notre-Dame... C'est un tout petit restaurant, presque un marchand de vin... Nous avons dîné là souvent, elle et moi, à l'abri des surprises, des rencontres. Ce soir, lorsque Hélène pénétrera dans le salon qu'on nous réserve, au lieu de m'y trouver, elle y trouvera son père et sa mère. M$^{me}$ Lebourg est à Paris, je pense...

LEBOURG. — Oui...

ROBERT. — Prévenez-la donc et attendez votre fille, tous les deux. Ne l'effrayez pas. Pas de brusquerie!... Soyez doux,



ROBERT. — C'EST TOUT?

soyez tendres... soyez compatissants. Entraînez-la, emmenez-la... Pauvre, pauvre Hélène!

LEBOURG. — Mais vous?

ROBERT. — Moi, c'est une autre affaire. D'ici un moment, quand vous serez parti, quand elle sera partie, quand je resterai seul, je passerai dans mon cabinet de toilette, je m'étendrai sur le divan et je me tirerai une balle ici.

LEBOURG. — Chacéroy!...

ROBERT. — C'est comme je vous le dis.

LEBOURG. — Robert...

ROBERT. — C'est comme je vous le dis.

LEBOURG. — Mais non! Impossible!



ROBERT. — À PRÉSENT, J'ÉCOUTE...

ROBERT. — Impossible de me rater! Je prendrai la précaution d'attacher mon revolver contre une règle. Ainsi le coup ne dévie jamais. Rien à craindre!

Un silence.

LEBOURG. — Allons, allons!... Assez de bêtises!... Malgré vos torts, je conserve le souvenir de notre amitié et je ne permettrai pas...

ROBERT, *dédaigneux*. — Lebourg!...

LEBOURG. — Vous avez commis une faute, certes. Une faute grave! Le Code dirait : un crime. Mais, expier ce crime par la mort, ce serait...

ROBERT. — Ta ra ta ta! Quel charabia parlez-vous? Faute! expiation!... Vous plaisantez!... Je ne suis honteux que de ma bêtise, et je disparais tout uniment parce qu'il est temps que je m'en aille.

LEBOURG. — Je ne vous comprends pas!

ROBERT. — J'ai toujours considéré le suicide comme l'aboutissement inéluctable de ma carrière. Très jeune et très pauvre, grâce aux prodigalités de mon papa, je me suis choisi la carrière de riche. J'y ai réussi. Mes revenus, le jeu me les fournissait et jusqu'à la fin j'aurai mené, au jour le jour, une existence somptueuse. Mais quelle lutte! quelle lutte sans trêve!... On s'use à lutter pareillement. Une heure devait sonner où ma clairvoyance, mon sang-froid, ma force de caractère, ma conduite, comme disent les joueurs, tout ce qui constituait ma supériorité ficherait le camp d'un coup. Je m'étais bien promis, que, cette heure venue, je saurais filer à l'anglaise. Eh bien, dans la nuit de jeudi à vendredi, j'ai donné le signal du départ. Voilà.

LEBOURG. — Ainsi par bravade, sur des paradoxes...

ROBERT, *sans l'écouter*. — Je n'en ai pas moins, en ces jours derniers, tenté des démarches, poursuivi le salut, mais un vague instinct, seul, me guidait! Tout au fond de mon entendement, depuis vendredi, je me prépare à mourir. Seulement, jugez de ma décadence!... Au lieu de m'expédier tranquillement, sans crier gare, je cours affoler et épouvanter la seule créature qui existe pour moi!... Une lâcheté se paye. J'ai dû jurer sur elle de la revoir... Je suis superstitieux, bien entendu. Je ne pouvais pas finir en manquant à ce serment-là. Hier, elle est arrivée ici secouée de sanglots, brûlée de fièvre. Elle s'est cramponnée à moi, comme une noyée, avec des cris qui me faisaient du mal... Je l'adore! Nous nous aimons.... Elle ne voulait pas repartir. Elle n'est pas repartie. (*Un temps.*) Le plus bête, c'est qu'auprès de mon amie, je me suis pris à craindre la mort!... (*Se ressaisissant.*) Heureusement, votre télégramme, votre bon télégramme m'a remis d'aplomb! Puisque vous relanciez Hélène, c'est qu'Hélène valait toujours sa valeur... Tant mieux, tant mieux!... Elle oubliera... Elle est jeune, les années vont passer sur tout cela... Elle est si jeune! Elle se redressera, elle oubliera! Je crois qu'il ne faut pas s'inquiéter... (*Allant à lui.*) N'est-ce pas, elle m'oubliera?

LEBOURG. — Parbleu! Et vous l'oublierez aussi!... Et avant six mois, car vous ne vous tuerez pas! Vous, commettre cette sottise. Jamais!... Je ne vous prêche pas le courage, je n'invoque pas la religion, mais, Chacéroy, vous n'êtes pas un imbécile, vous savez qu'il vaut mieux tenir que courir, que la mort, c'est l'inconnu, c'est le risque, c'est l'aléa! Sacristi, l'existence vaut bien la peine qu'on en attende la fin!... Lutter, foncer, trembler, frémir, triompher, prendre conscience de soi, des êtres, de sa puissance, faire suer aux choses leurs bienfaits, profiter de leur éclat et de leur parfum, tout de même, on n'a rien inventé de mieux! Impossible que vous ne compreniez pas l'amuse-



LEBOURG. — AINSI, PAR BRAVADE..

ment de ça, la splendeur de ça, la... la poésie de ça!... Vous n'avez pas le droit de démolir ça, de toucher à ça, d'attenter à ça!... Ce serait une action ridicule, une action misérable et méprisable. Un homme jeune, un homme fort, un homme que rien ne menace plus!... Mais la prison, le bagne, le cabanon, la maladie, la décrépitude, tout, tout vaut mieux que de ne pas être! La vie, la vie, vivre! c'est si beau!... Il existe donc des hommes qui ne tiennent pas à la vie?

ROBERT. — Oui. Voyez-vous, mon cher Lebourg, sans vouloir vous offenser, nous ne sommes pas de la même espèce. Laissez-moi vous le dire pour la première et pour la dernière fois, Lebourg, vous êtes un parvenu. Je prends le mot dans sa meilleure acception! J'admire votre ténacité. Mais elle ne corrige pas la naissance! Vous demeurerez le fils et le petit-fils et l'arrière-petit-fils, de Dieu sait qui! de gens qui ont trimé pour amasser, qui ont vécu avec des soucis vulgaires, parmi la laideur des choses... Vous venez de découvrir l'élégance, le plaisir, l'oisiveté... Aussi, les nobles relations, les jolies manières, la pureté des lignes, le charme des entretiens, la... la facilité et la beauté de la vie, tout vous étonne, tout vous retient, tout vous éblouit. Mais moi, qui suis un cadet de grande famille, moi qui descends d'une lignée d'hommes puissants et privilégiés, d'hommes de proie, d'hommes d'amour, d'hommes de gloire, je ne partage pas votre joie de vivre. En venant au monde, j'étais un peu blasé déjà et m'en aller ne représentera pas un si dur sacrifice. (*Mouvement de Lebourg.*) Oh! je ne m'en fais pas une fête, mais je m'exécuterai en beau perdant. Je suis tranquille. (*Voyant que Lebourg hausse les épaules.*) C'est évident, c'est évident, vous ne pouvez pas vous rendre compte. Je vous le répète, Lebourg, nous ne sommes pas de la même espèce. (*Durement.*) Par exemple, vous comprendrez ceci. Ma solution est plus pratique que la vôtre. Inepte votre idée de m'exiler! Au bout de quelques semaines, Hélène s'évadait ou je reparaissais et vous me sauviez la mise tout de même. On ne fait pas coffrer l'amant de sa fille. Je pouvais abuser de la situation.. Ne discutez plus et remerciez-moi.

LEBOURG. — Je maintiens ma proposition et je vous supplie...

ROBERT. — Inutile. Terminons! (*Un silence. De coin, Lebourg guette Robert, un peu comme il guetterait une proie.*) Dans ce calme inconnu qui déjà descend et m'enveloppe, une seule angoisse ne s'apaise pas... Hélène... Ah! c'est une femme étrangement entêtée et passionnée!... Prenez garde! Pendant des jours et des mois, il faudra ne la quitter ni d'un pas ni d'une minute!... Je la confie à ses parents. Promettez-moi que longtemps, longtemps, elle sera surveillée, épiée, espionnée... J'ai votre parole? (*Geste d'assentiment de Lebourg.*) Ah, ah! vous commencez à entrer dans mes vues! Voici que vous recueillez pieusement mes dernières volontés.

LEBOURG. — Pardon, je continue à vous offrir...

ROBERT. — Vous ne me l'offrez plus de la même voix.

LEBOURG. — Mais...

ROBERT. — Non, plus un mot! Rappelez-vous : 27, quai Notre-Dame... et que Mme Lebourg vous accompagne!... Vous entendez? Je désire que sa mère soit là.

LEBOURG. — Voyons, Chacéroy!



ROBERT. — INUTILE. TERMINONS!

ROBERT. — Chut!... chut! A quoi bon? Séparons-nous en gentilshommes. Du chic, Lebourg. (*Sérieusement.*) Du chic!... (*Il lui tend son chapeau.*) Adieu!

Lebourg a fini par prendre le chapeau. Robert a forcé doucement Lebourg à tourner sur place et en lui disant: « Adieu », il lui a flanqué, dans le dos, une claque qui pousse le baron vers la porte du vestibule. Lebourg gagne lentement cette porte. Il caresse sa barbe avec quelque nervosité. Arrivé sur le seuil il hésite, fait un pas vers Chacéroy, se ravise, et, enfin, quitte la pièce bien gentiment, bien discrètement, en refermant la porte sans bruit. Le soir vient.

## SCÈNE IX

### ROBERT, HÉLÈNE

Robert se retourne. Il voit que Lebourg a disparu. Petit sourire du coin des lèvres. Robert sort par la porte du cabinet de toilette, pour reparaître presque aussitôt précédé d'Hélène.

ROBERT, *achevant une phrase commencée en coulisse.* — ... oui... une sorte d'exposé... J'indiquerai les engagements que je peux prendre, j'énumérerai mes garanties... Je vais rédiger ce petit rapport immédiatement. Dès qu'ils arriveront, je leur en donnerai lecture.

HÉLÈNE. — Ainsi, ces messieurs viennent chez toi?

ROBERT. — Oui, avec un avocat... Nous ne les savions pas à Paris!

HÉLÈNE. — Et as-tu de l'espoir?

ROBERT. — Heu...

HÉLÈNE. — Cet homme?... leur représentant?

ROBERT. — Pas plus fixé!... Enfin, ils seront là dans une demi-heure... Le temps d'écrire la lettre qu'ils me demandent... Alors, toi?... tu sors?...

HÉLÈNE, *qui voudrait rester.* — Oui... Je m'en vais... Ici, je te gênerais, sans doute?...

ROBERT. — Mon mignon... j'ai ce travail et puis je préfère... à cause de ces gens... D'ailleurs, tu devais rendre une visite... tu désirais embrasser ta cousine Geneviève...

HÉLÈNE. — Geneviève... Ah! c'est vrai... Où se retrouve-t-on?

ROBERT. — Quai Notre-Dame... dans le caboulot!

HÉLÈNE. — Bien, mon Bob... à huit heures?

ROBERT. — A sept heures et demie, veux-tu?

HÉLÈNE. — Je préfère. A sept heures et demie, exactement. Au revoir, mon chéri.

ROBERT. — Au revoir, Hélène.

Un long baiser bouche à bouche. L'obscurité est presque complète.

HÉLÈNE, *dans les bras de Robert.* — Bob, Bob! quand nous vivrons au loin tous les deux!... Bob, nous éveiller chaque matin comme ce matin!... Bob, ce réveil dans tes bras, chez toi... Mais, tu pleures? (*Lui touchant la figure.*) Si, si, tu pleures! Jamais tu ne pleures!

ROBERT. — On a bien le droit d'être ému avant de partir pour un aussi long, long voyage!

HÉLÈNE. — Ce sera un beau voyage, n'est-ce pas, mon amour?

ROBERT. — Je le souhaite.

HÉLÈNE. — Travaille! A tout à l'heure!

Elle l'embrasse et sort.

## SCÈNE X

### ROBERT, LE VALET DE CHAMBRE

Resté seul, Robert allume une cigarette, puis va sonner. Entre le valet de chambre. Il apporte un chapeau, des gants et une canne qu'il pose sur un meuble.

ROBERT. — François, sautez dans un fiacre, faites-vous conduire quai Notre-Dame, au restaurant... Qu'on me garde le petit salon pour dîner.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

ROBERT. — Ne traînez pas! Allez-y immédiatement.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

ROBERT. — Ah!... lorsque vous reviendrez, vous trouverez sur cette table deux lettres, vous les porterez aussitôt, sans vous occuper de moi.

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur sort?

ROBERT. — Sans vous occuper de moi.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

ROBERT. — Et filez tout de suite, hein?

LE VALET DE CHAMBRE. — A l'instant, monsieur!

Le valet de chambre se retire. Robert place sur la table les lettres qu'il terminait au début de l'acte et dépose sa cigarette dans un cendrier, après l'avoir éteinte soigneusement. Il se dirige ensuite vers la porte de gauche. Il s'arrête l'espace d'une seconde. Il pénètre dans le cabinet de toilette dont on entend qu'il ferme la porte à clef. La scène est vide et la nuit complète. Du côté de l'antichambre, on entend un premier coup de sonnette, puis un second prolongé et, après un moment, un troisième et un quatrième pressés. Enfin la porte qui donne sur le vestibule s'ouvre et Hélène paraît.



ROBERT. — FRANÇOIS, SAUTEZ DANS UN FIACRE...

## SCÈNE XI

---

HÉLÈNE, BRAGELIN

HÉLÈNE, *assez haut.* — Entrez donc, monsieur! (*Elle tourne le commutateur. Le salon s'éclaire.*) Il est sorti? Ah! non! voilà sa canne et son chapeau! (*Bas, à Bragelin.*) C'est bien compris, n'est-ce pas?

BRAGELIN. — Oui, oui, madame la comtesse.

HÉLÈNE. — Je vous ai croisé dans l'avenue Marceau, je vous ai reconnu, puisque je vous avais vu tout à l'heure, ici, je vous ai suivi pour savoir la nouvelle, et comme vous sonniez en vain, j'ai ouvert avec ma clef.

BRAGELIN. — Parfaitement.

HÉLÈNE, *souriant.* — Restez là. (*Elle entre dans la bibliothèque.*) Robert!... Robert!... (*Elle reparaît et traverse la scène pour aller au cabinet de toilette.*) Il est par là... (*Elle est arrivée à deux pas de la porte lorsqu'une détonation retentit. Hélène demeure clouée sur place. Elle tourne vers Bragelin, aussi pâle qu'elle, une figure d'atroce terreur. Puis elle se rue sur la porte, essaie de l'ouvrir, n'y parvient pas, frappe le bois de ses poings et s'abat en criant.*) Robert! Robert!... mon petit Robert!...



*A LUCIEN GUITRY.*

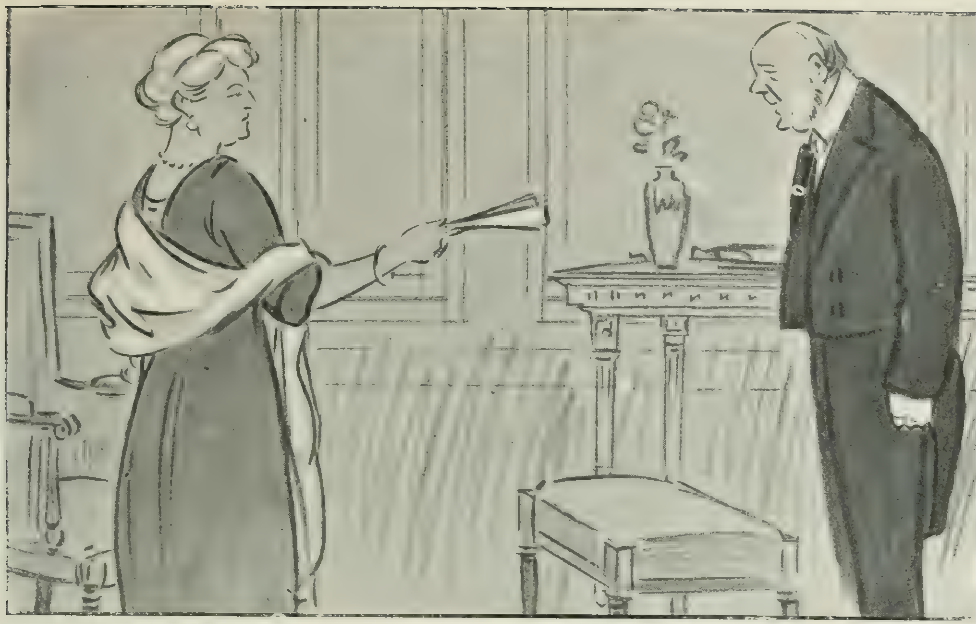
# SAMSON

PIÈCE EN QUATRE ACTES

*Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Renaissance,*
*le 6 novembre 1907.*

# PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| | MM. |
| JACQUES BRACHART.................................<br>43 ans. | LUCIEN GUITRY. |
| JEROME LE GOVAIN.................................<br>30 ans grand, mince, élégant joli. — puant. | HENRI ROUSSELLE. |
| LE MARQUIS HONORE D'ANDELINE............<br>Des traits fins. De la race. D'exquises façons. Un soupçon de gâtisme. | ANDRÉ DUBOSC. |
| MAXIMILIEN D'ANDELINE.........................<br>26 ans. — mais déjà faisandé. | VICTOR BOUCHER. |
| FLACH.......................................................<br>Un homme de Bourse Correct. Presque chic | ARQUILLIÈRE |
| GLORIEUX..................................................<br>Peintre affreux et mondain. Bel homme. Légion d'honneur | VALENTIN. |
| ZAMBO........................................................<br>Le nègre du Ritz. | FARÈS MOHAMED. |
| PILON.........................................................<br>Un vieux maître d'hôtel | BERTHAULT. |
| JEAN...........................................................<br>Valet de chambre Il est vêtu avec la plus élégante sobriété. | DELANGLE. |
| | Mmes |
| ANNE-MARIE BRACHART..........................<br>25 ans | SIMONE. |
| LA MARQUISE D'ANDELINE.......................<br>51 ans. Si jolie autrefois. Une figure charmante encore. Vieille enfant gâtée, adorée. Un peu d'esprit. Une terrible et inutile autorité | JULIETTE DARCOURT. |
| GRACE RITHERFORD...............................<br>40 ans. Très belle | HENRIETTE ROGGERS. |
| CLOTILDE....................................................<br>Femme de chambre | MARTHE RYTER. |



FRANÇOISE. — AH!... JE NE GARDERAI PAS LE NOUVEAU VALET DE PIED.

# ACTE PREMIER

*Chez les d'Andeline. Un salon. Il est dix heures du soir et il y a réception; on aperçoit dans un autre salon des tables de jeu et des joueurs de bridge. Deux portes ouvertes à deux battants donnent sur la galerie. A cet acte, les femmes sont en toilette de soirée et les hommes en habit, à l'exception de Brachart, qui porte un costume de voyage.*

## SCÈNE PREMIÈRE

### FRANÇOISE D'ANDELINE, LE MAITRE D'HOTEL

FRANÇOISE. — Détestables, vos petits gâteaux... Affreux!... J'ai craché le mien dans ma serviette! Surtout ne les servez pas tout à l'heure avec l'orangeade. Le savarin, le saint-germain, mais pas les petits gâteaux!... Quelle dégoûtation!... Où les avez-vous achetés?...

LE MAITRE D'HOTEL. — Chez le petit confiseur de la rue de Verneuil, madame la marquise...

FRANÇOISE. — Eh bien, il faudra changer de maison et payer le même prix, surtout! Et qu'on donne ces horreurs-là à l'office!... Ah!... je ne garderai pas le nouveau valet de pied.

LE MAITRE D'HOTEL. — Il ne fera pas l'affaire de madame la marquise?

FRANÇOISE. — Non... il se tient mal sur le siège... Et il a des bottines qui crient... Mais je vous rappellerai...

LE MAITRE D'HOTEL. — Bien, madame la marquise.

## SCÈNE II

### FRANÇOISE, MAX, puis HONORE

MAX, *qui arrive.* — Soir, maman.

FRANÇOISE, *froidement.* — Bonsoir, mon fils.

MAX, *lui baisant la main.* — En forme?

FRANÇOISE. — Qu'est-ce que vous dites?

MAX. — Je demande si vous êtes en forme.

FRANÇOISE. — Je ne comprends pas.

MAX. — Je m'enquiers de votre santé.

FRANÇOISE, *sèche.* — Je vous remercie. Ma santé est bonne... (*Arrêtant Max qui se dirige vers le salon où l'on joue.*) Restez, je vous prie! J'ai attendu dans ce salon afin de vous parler.

MAX. — Gentil!

FRANÇOISE. — Mon cher Maximilien, votre place à table est demeurée vide, ce soir...

(*Une pause.*) Vos parents vous demandent, en tout et pour tout, de dîner à la maison deux fois la semaine et il paraît que ce mince témoignage d'affection est encore au-dessus de vos forces. (*Une pause.*) Depuis dix jours, nous ne vous avons même pas aperçu... (*Une pause.*) Qu'avez-vous à répondre?

MAX. — Rien. Tout ce que vous avancez est rigoureusement exact.

FRANÇOISE. — Oui... (*Un temps.*) Mon cher garçon, je serai brève...

MAX. — Aie! Ça va être long, alors.

FRANÇOISE. — Maximilien, je te préviens qu'à la première impertinence j'appelle ton père.

MAX. — Oh! non, maman, non! Tout, mais pas ça! Ne dérangez pas ce malheureux homme qui a bien gagné un peu de repos!

FRANÇOISE. — Maximilien, si tu continues...

MAX. — Mais, maman, j'ai envie de jouer au bridge, moi!

Paraît Honoré.

HONORÉ. — Très chère, on vous réclame.

FRANÇOISE. — Laissez-moi tranquille!

HONORÉ. — Mais Jean veut absolument faire un poker.

FRANÇOISE. — Laissez-moi tranquille!

HONORÉ. — Bien, bien.

FRANÇOISE. — Et venez ici!

HONORÉ. — Très chère, je vous préviens qu'ils m'attendent...

FRANÇOISE, *impérieuse.* — Asseyez-vous!

HONORÉ. — Mais, Françoise...

FRANÇOISE. — Asseyez-vous!

Honoré se résigne et s'installe.

MAX. — *Evening*, p'pa!

HONORÉ. — Bonsoir, mon petit, comment vas-tu?

FRANÇOISE. — Vous oubliez sans doute l'absence de Maximilien, son impolitesse?

HONORÉ. — Mais je n'oublie pas!... Je n'oublie pas du tout. (*A Maximilien.*) Hum... pourquoi n'es-tu pas venu dîner?



HONORÉ. — Très chère, on vous réclame

MAX, *vague.* — Trop long!... Toute une histoire...

FRANÇOISE. — Bien! n'insistons pas! Il est entendu que tu manques de tout respect filial, il est entendu que tu mènes une vie stupide, dégradante, lamentable... (*A Honoré.*) N'est-ce pas?

HONORÉ, *rêveur.* — Oui...

FRANÇOISE. — A quoi pensez-vous donc, vous?

HONORÉ. — Mais, très chère, je vous écoute.

FRANÇOISE. — Vous n'en avez pas l'air! Qu'est-ce que je disais?

HONORÉ. — Vous disiez... lamentable! (*A Max, et avec une subite véhémence.*) Lamentable!...

FRANÇOISE. — Tu le vois, mon enfant, ton père est de mon avis.

MAX. — Le contraire m'aurait étonné.

FRANÇOISE. — Il est entendu aussi que tu gâches des dons admirables.

HONORÉ. — Admirables!

Max ricane.

FRANÇOISE. — Pour l'amour de Dieu, Honoré, taisez-vous une seconde, rien qu'une seconde!

HONORÉ. — Bien, bien.

FRANÇOISE. — J'ajoute que... que... Là, vous m'avez interrompue... Ah! oui!... Tu ruines ta santé. Tu te lèves à cinq heures de l'après-midi! Tu passes tes soirées et tes nuits dans des cafés!

MAX. — Oh! des cafés!

j'appelais papa Honoré, au lieu de dire Nono comme tout le monde!

HONORÉ, *très frappé.* — Tu m'appelles Nono?

MAX. — Pas quand je vous parle, bien sûr!... Non, quand il est question de vous dans la conversation...

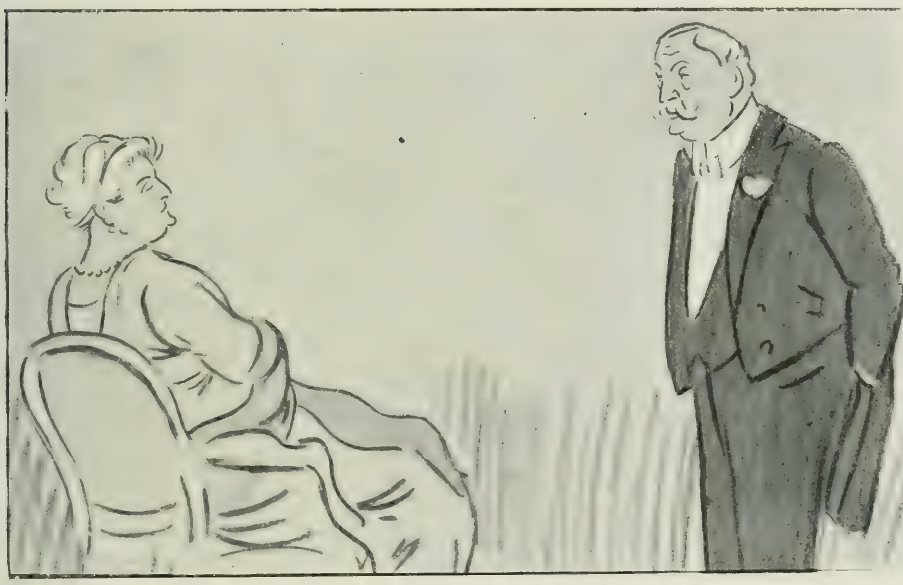
HONORÉ. — Mais je te l'interdis! Je te l'interdis formellement.

MAX. — Voyons!

HONORÉ. — Tu me surprends beaucoup Max. Je te regardais comme un garçon sérieux...

FRANÇOISE. — Sérieux!

HONORÉ. — Sérieux... sérieux... enfin as-



FRANÇOISE. — SÉRIEUX!

FRANÇOISE. — Enfin, dans des restaurants... dans des bars!... à jouer aux dés, à boire du whisky, en pantalonnant pour la joie d'une bande de polissons!... Bel usage de tes facultés!... Dépenser l'intelligence, la verve, l'esprit que Dieu a mis en toi, à faire rire des abrutis comme le petit Saint-Gérard ou Pierre de Rochepont! Ma parole, dans ces conditions, j'aurais préféré un fils idiot!... (*A Honoré.*) Et vous?

HONORÉ. — Mais cent fois! mille fois!... Vous permettez?... (*A Max.*) J'ai appris dernièrement qu'on te surnommait le La Rochefoucauld de chez Maxim... Franchement...

MAX. — C'est moi qui l'ai fait!

FRANÇOISE. — Je te félicite, mon cher Maximilien.

MAX. — Maman, non!... Appelez-moi Max!... Maximilien, c'est aussi risible que si

sez sérieux pour ne pas bafouer son père, pour ne pas...

FRANÇOISE. — Pourquoi voulez-vous qu'il vous épargne, quand il débite sur le compte de tous les siens les plus détestables facéties!

MAX. — Allons, bon!

FRANÇOISE. — Mon fils, j'ai guetté ton arrivée tout exprès pour t'annoncer ceci : je suis résolue à ne pas supporter un jour de plus ton attitude révoltante!

MAX. — Pas un seul jour?

FRANÇOISE. — Tu n'ignores rien des difficultés parmi lesquelles nous nous débattons depuis un an...

MAX. — Depuis un an?

FRANÇOISE. — Oui... depuis le mariage de ta sœur.

MAX. — Quelles difficultés?

FRANÇOISE. — Ne fais pas la bête!

MAX. — Je ne vois pas les difficultés... En

une année, vous avez payé toutes vos dettes, vous avez gagné plus d'un million à la Bourse, vous...

FRANÇOISE. — Il n'est pas question d'argent... L'argent passe après!

MAX. — Après quoi?

FRANÇOISE. — Mon ami, tu ne parviendras pas à me mettre en colère!

MAX. — Est-ce que j'essaye? Je n'ai qu'une envie : ratisser une petite somme à vos invités.

FRANÇOISE. — Tu sais très bien à quels désagréments, à quelles tristesses je fais allusion...

MAX. — Je sais?... Je sais que votre gen-



FRANÇOISE. — DE THÉLÈME, OUI!

dre s'appelle M. Brachart... Et qu'en plus il est pacha... Un pacha!... Vous devriez danser de joie! Ça ne court pas les rues.

FRANÇOISE. — Très drôle, très noble!

MAX. — Si on ne peut plus rire...

FRANÇOISE. — Il est des cas où rire est une mauvaise action.

MAX. — Simplement?

FRANÇOISE. — Simplement. Nous portons un des plus grands noms de France, notre famille est une des plus anciennes...

HONORÉ. — Une des quatre plus anciennes!

FRANÇOISE. — Et de douloureuses circonstances nous ont contraints de donner notre fille à... Oh! Jacques Brachart est un charmant homme... Je l'aime tendrement... Mais enfin, sa naissance, son... son existence, sa... sa profession, ne lui permettaient certes pas de prétendre à une alliance comme la nôtre... Le monde nous a, bien entendu, jugés sans indulgence... Cette union nous vaut l'hostilité générale.

MAX. — Vous avez le délire de la persécution!

FRANÇOISE. — Pas du tout! Et je trouve un peu violent que notre propre fils se joigne à nos ennemis, et...

MAX. — Oooh! Se joigne!... Je me tords! Tout ce raffut, à cause de mes petites blagues! Mais personne n'y prête attention... ça n'existe pas!...

FRANÇOISE. — Cela existe. Avant-hier encore, dans une gargote où tu passes tes nuits... l'Abbaye... de je ne sais quoi...

MAX. — Thélème.

FRANÇOISE. — De Thélème, oui! tu t'es livré à une bouffonnerie d'un goût!... Tu as exposé publiquement ton budget de recettes...

MAX. — Pas possible!... On vous a déjà raconté?

HONORÉ. — L'histoire fait le tour de Paris!

FRANÇOISE. — Tu étais sans doute ivre, tu as dit : « Bon an, mal an, le bridge me rapporte tant... »

MAX. — C'est la vérité. Je me défends comme un dieu.

HONORÉ. — Tu as dit aussi : « Mes parents me donnent par mois... »

MAX. — N'en parlons pas!

FRANÇOISE. — Et tu as conclu : « Mais tout cela c'est le casuel. Heureusement je possède un beau-frère qui possède lui-même une trentaine de millions et, grâce à ce parent, je me transformerai bientôt en un confortable petit rentier! » Ce sont tes propres termes.

MAX. — Pardon, ils étaient bien plus rigolo mes termes! J'ai eu un succès bœuf!

HONORÉ. — Bœuf ou non...

FRANÇOISE. — Enfin, tu as tenu ce langage. Tu l'avoues!

MAX. — Et après! Je ne dis jamais que ce que je veux dire. Ces boniments-là, c'est mon petit jeu, à moi. Parfois, ça vous taquine d'avoir Jacques Brachart pour gendre?... Eh bien, il y a des jours où il ne m'amuse pas comme beau-frère. Alors, je m'en tire à ma façon... je m'en tire en mettant les rieurs de mon côté, en...

FRANÇOISE. — Maximilien, assez! Vos propos me répugnent. Je ne m'étais jamais doutée de cet impudent trafic, mais...

MAX. — Trafic!

FRANÇOISE. — Avec Jacques...

MAX. — Mes petits comptes?... Ah! minute!... vous déplacez la question!... Je ne marche plus! Les autres jouent à la Bourse sur les conseils de Brachart et avec sa galette, moi je lui demande de temps en temps un service... oui... et au lieu de risquer l'argent, je le place. C'est mon affaire.

FRANÇOISE. — C'est la mienne aussi! Je te jure que tu n'exploiteras pas davantage la

bonté, la faiblesse de Jacques et que, dès ce soir...

MAX. — Oh! mais, oh! mais, la barbe! (*Se croisant les bras et élevant le ton.*) A la fin, que signifie votre acharnement?

FRANÇOISE, *avec un inquiet regard vers les salons.* — Chut! veux-tu...

MAX, *même jeu.* — Alors, vous vous imaginiez que, dans ce truc-là, tout le monde allait faire son beurre, et que moi seul je serais chocolat!

FRANÇOISE, *à demi-voix.* — Veux-tu te taire!

MAX. — Vous ne m'avez pas regardé!

FRANÇOISE. — Max, ne crie pas ainsi!

MAX, *plus bas.* — Je suis prêt à susurrer. Je ne cherche pas un esclandre!

FRANÇOISE. — Tu es un être effrayant, abominable! Nous n'avons songé, ton père et moi, qu'au bonheur de notre fille.

MAX. — Mais oui!

FRANÇOISE. — Quant à tes injures, je les méprise! Du reste, je ne les comprends pas...

HONORÉ. — Moi non plus: Chocolat... beurre...

MAX. — Et moi je ne comprends rien à la querelle que vous me cherchez!... C'est risible! Malgré mon genre un peu débraillé, un peu... un peu...

FRANÇOISE. — Un peu voyou!

MAX. — Merci, le mot ne me venait pas!... Malgré mon genre, vous m'adorez...

FRANÇOISE. — Misérable enfant, je te maudis!

MAX. — Mais non, mais non! ça n'existe pas!

FRANÇOISE. — Et ton père te maudit aussi!

HONORÉ, *placide.* — Oui.

MAX. — Jamais de la vie! Regardez-le! Est-ce qu'il a l'air de ça?... Ah! maman, ne pleurez pas!... Je vous en supplie! Ma petite maman... Vrai! depuis que nous comptons un millionnaire dans la famille, ce que vous vivez sur les nerfs!

FRANÇOISE. — Non sans raison, je suppose!

MAX. — Sans l'ombre d'une. Ma parole, maman, vous me causez une déception! Je vous considérais comme une femme épatante...

FRANÇOISE. — De grâce, dispense-moi de tes...

MAX. — Un peu d'estomac, voyons!... Enfin, vous aviez le choix. Ou bien la dèche, avec un nom immaculé, ou bien la mésalliance et le sac. Vous avez marché pour le sac, moi, je vous approuve; mais, à présent, tenez le coup!...

FRANÇOISE. — Quelles expressions!

MAX. — Vous vous préoccupez uniquement du sourire du vieux La Baume ou du qu'en dira-t-on chez Alice de Hautemart... Vous!

FRANÇOISE. — Evidemment! A moins de rompre avec notre monde, avec les gens comme il faut...

MAX. — Il ne s'agit pas de rompre. A vous entendre, on s'imaginerait que vous êtes en quarantaine! Les amis du bridge vous ont-ils lâchés? (*Avec un geste vers le salon.*) Je les vois d'ici. Il n'en manque pas un.

FRANÇOISE. — Ceux-là, parbleu!

HONORÉ. — Ils spéculent sur les Cuivres égyptiens.

FRANÇOISE. — Ils ont tous besoin de Brachart!

MAX. — Les autres spéculent aussi. Et qu'ils spéculent ou non, c'est le même prix... Maman, un conseil!... Reprenez illico vos airs d'autrefois, votre abatage... Redevenez l'ailurale marquise d'Andeline, comme dit cette tourte de Glorieux, et puis ne vous fatiguez plus à pousser votre petit beau-fils dans la société... D'abord vous ne savez pas y faire! Confiez hardiment cette besogne à un gaillard qui la connaît dans les coins, qui aime tendrement Brachart et qui ne le trahira jamais, j'en réponds!

FRANÇOISE. — Toi?

MAX. — Non! Jacques Brachart lui-même! Ah çà! vous le comptez donc pour zéro cet homme-là? Je vous jure, moi, qu'il peut sortir tout seul!... Il veut les gens du monde? Il les aura.

FRANÇOISE, *incrédule.* — Oui... oui...

MAX. — Vingt-cinq louis qu'il les aura! Il est imbattable. Il a toujours pratiqué la course d'attente... Regardez sa vie!... C'est né à Marseille, c'est fils de Dieu sait quoi, à vingt ans, ça meurt de faim! Il paraît que mon Jacques a fait le portefaix sur le quai de la Joliette!

HONORÉ. — Une légende.

FRANÇOISE. — Une infâme calomnie! Jacques était le secrétaire de...

MAX. — Entendu! N'approfondissez pas. La réalité serait peut-être moins reluisante encore. Quinze ans plus tard, notre monsieur habite l'Egypte, il s'intitule Brachart pacha, il dirige un grand journal, il administre deux grandes compagnies, enfin il est dans les huiles. Joli travail, déjà, vous l'admettez!... Un beau matin, Jacques s'installe à Paris. Il vient pour lancer ses fameux Cuivres égyptiens et aussi pour s'offrir une petite existence à la hauteur... Il connaît tout juste trois ou quatre personnes bien, qu'il a embobinées pendant des saisons au Caire. Ah! elles ont fait des petits, ses relations! En un rien de temps, notre bonhomme s'envoie une tapée de connaissances chic. Le voilà en plein gratin. Dans l'intervalle, la fortune de cet innocent a, bien entendu, doublé, triplé... Les Cuivres égyptiens, introduits à cent francs, valent cinq cents, six cents, sept cents... Et tout le monde joue, tout le monde gagne, tout le monde rit, tout le monde chante! L'âge d'or, quoi!... Et vous craignez qu'avec une santé pareille votre gendre ne s'arrête en chemin!... Laissez-moi sourire.

FRANÇOISE. — Tu oublies, seulement, qu'à l'annonce du mariage, personne...

MAX. — Bien sûr! Le jour où monsieur

Jacques a tiqué sur Anne-Marie d'Andeline, ma petite sœur, où il l'a demandée, où il l'a obtenue, nos amis ont un peu grogné... Il les ahurit, le bougre! Il va vite, terriblement vite... On grogne déjà moins... Un an encore de patience, de bons tuyaux, un an de Hautemart, qui a trente berges, qui est deux fois grande comme moi et qui me ficherait des piles... Merci!

FRANÇOISE. — Enfin, Max...

MAX. — Ma petite maman, en tout cas, pas ce soir!... Ce soir, il faut que je gagne



MAX. — MA PETITE MAMAN, EN TOUS CAS, PAS CE SOIR!...

hausse, ah! oui, par exemple, de hausse!... et nous les tenons.

FRANÇOISE, *gagnée à demi.* — Crois-tu?

MAX. — Je paye dix!... A part le vieux faubourg, les vieilles barbes!... Mais, ces gens-là, je m'en moque, ça n'existe pas!... Mes chers parents, empochez tranquillement vos différences de Bourse à la fin de chaque mois, ne vous tourmentez plus, et surtout ne me grondez plus! Vous me faites tant de mal quand vous me grondez... Vous ne savez pas... le mal que vous me faites. Vous ne pouvez pas le savoir!...

FRANÇOISE. — Stupide garçon!

MAX. — Embrassez-le!

FRANÇOISE, *tendrement.* — Toi, si tu changeais d'existence... si tu t'amendais, si seulement tu consentais à te marier...

MAX, *dramatique.* — Ciel! Vous avez découvert une sœur à Brachart?

FRANÇOISE. — Tu es sot! Tu pourrais faire un mariage magnifique, un mariage qui rachèterait, qui effacerait..

MAX. — Oh! je vous vois venir. La petite ma matérielle. Au revoir, ma petite maman! Au revoir, mon petit papa!... Je vous reverrai, j'espère?... je vous reverrai tout à l'heure?... Au revoir!

Il sort en envoyant des baisers.

---

## SCÈNE III

---

FRANÇOISE et HONORÉ, puis ANNE-MARIE

FRANÇOISE. — Quel singe!... En a-t-il du charme, cet enfant, quand il lui plaît! Et il est d'une intelligence, d'une pénétration!... N'est-ce pas?

HONORÉ. — Oui... Tâchez qu'il ne m'appelle plus Nono .. C'est un scandale!

FRANÇOISE. — Mon cher Honoré, j'ai d'autres soucis, je vous l'affirme!

HONORÉ. — Lesquels, Françoise? Je me sens, quant à moi, très réconforté...

FRANÇOISE. — Je déplore qu'Annette ne s'attache pas davantage à son mari. Je ne m'en étonne pas, mais je le déplore.

HONORÉ. — Ce Jacques est pourtant un aimable compagnon. Et il est très amoureux...

FRANÇOISE. — Très!

HONORÉ. — Son habileté... sa ténacité devraient le servir!...



HONORÉ — TACHEZ QU'IL NE M'APPELLE PLUS NONO...

FRANÇOISE. — Elles le servent lorsqu'il s'agit de ses affaires ou du monde... Mais pour une femme, il manque d'élan, de fougue... il manque de... de furia!

HONORÉ, *rêveur.* — La furia... oui...

FRANÇOISE, *avec un écrasant regard de côté.* — Mais de quoi je vous parle, mon pauvre ami!... Retournons auprès de ces gens!

Paraît Anne-Marie qui vient du salon.

ANNE-MARIE. — Eh bien? Vos invités?... oubliés?

HONORÉ. — On pourrait le croire. J'en suis honteux.

FRANÇOISE. — Calmez-vous. Ils ne se seront même pas aperçus de notre absence... Quand ils tiennent leurs cartes!...

HONORÉ. — Jean doit écumer. Il réclame un poker depuis une heure!... Très chère, j'organise une table, voulez-vous?

FRANÇOISE. — Organisez, mais je n'en suis pas.

---

## SCÈNE IV

ANNE-MARIE, FRANÇOISE, puis JÉROME LE GOVAIN

FRANÇOISE. — Tu ne t'en vas pas encore, ma petite fille?

ANNE-MARIE. — Non, j'attends... J'attends son retour... Mais leur fumée me donne mal à la tête.

FRANÇOISE. — Te voilà bientôt veuve!

ANNE-MARIE. — Veuve?... Ah! oui, oui... Il part tout à l'heure.

FRANÇOISE. — Il revient après-demain?

ANNE-MARIE. — Je ne sais pas.

FRANÇOISE. — Comment, tu ne sais pas! Mais je te le dis! Après-demain, après-demain soir. C'est la première fois, depuis votre mariage, que Jacques te quitte, n'est-ce pas?

ANNE-MARIE. — Je crois... oui...

FRANÇOISE. — Et cette idée-là ne te... enfin, tu n'éprouves pas un peu de... je voudrais savoir si... si...

ANNE-MARIE, *stupéfaite.* — Si je souffre?

FRANÇOISE. — Mais non, mais non!... seulement, je crains que cette nuit, toute seule, dans votre grande maison...

ANNE-MARIE. — C'est quand il est là, maman, que je me sens seule.

FRANÇOISE. — Annette, ne pourrais-tu regarder ton mari avec plus d'indulgence?... tenter un effort... Jacques est si épris... Il me touche...

ANNE-MARIE. — Maman, vous n'allez pas, maintenant, me demander de l'aimer!

FRANÇOISE. — Mon Annette, je ne poursuis qu'un seul but, un seul... tu le sais... Tiens! Jessie... *(Le Govain est entré.)* Vous ne jouez plus?

LE GOVAIN. — Je ne suis pas dans un soir de bridge.

FRANÇOISE. — Jessie, une jolie, jolie dame, m'a parlé de vous, cet après-midi!

LE GOVAIN. — Bah!

FRANÇOISE. — C'est une provinciale... une lointaine petite cousine à moi... Je ne l'avais pas vue depuis des éternités... Elle s'est écriée : « Le Govain! Jérôme Le Govain! Mais je le connais!... Quel homme terrible!... Un jour de courses, à Blois, en plein pesage, il a tiré le nez de mon mari. »

LE GOVAIN. — Tiré le nez... Quelle est cette histoire?

FRANÇOISE. — Vous aviez monté un cheval qui appartenait à ce pauvre homme, vous n'aviez pas gagné, il vous a adressé une critique... le propriétaire, pas le cheval... Alors, vous avez tiré le nez du malheureux Heurtebelle.

LE GOVAIN. — Heurtebelle!... Ah! Je me souviens, je me souviens... A Blois, un mili-



ANNE-MARIE. — Si je souffre?

tary... ça ne date pas d'hier! C'était l'époque où je montais en course.

FRANÇOISE. — Il y a une dizaine d'années, j'imagine.

LE GOVAIN. — Parfaitement!... Je me souviens très bien! Ce grand imbécile... Nous nous sommes battus, d'ailleurs... Je lui ai flanqué un bon petit coup d'épée là... Deux centimètres de plus...

FRANÇOISE. — Jérôme, vous vous êtes battu avec l'univers entier.

LE GOVAIN. — J'ai eu quelques affaires.

FRANÇOISE. — Et ce n'est pas fini.

LE GOVAIN — On me trouve toujours... Seulement on ne me cherche plus beaucoup.

FRANÇOISE. — Quel malheur! (*Un pas vers le salon*) Vous restez, Jessie?

LE GOVAIN. — Madame, il faut que je passe au cercle. Je bavarde cinq minutes avec Anne-Marie et je file ..

ANNE-MARIE. — C'est cela. Tenez-moi compagnie un peu!

FRANÇOISE. — A samedi?

LE GOVAIN. — With pleasure!

FRANÇOISE. — Venez dîner.

LE GOVAIN. — Impossible, hélas!... Après le dîner...

FRANÇOISE. — Enfin, si par hasard vous vous rendiez libre... Au revoir, Jessie.

LE GOVAIN, *familièrement*. — Au revoir, madame.

Il lui baise la main.

---

## SCÈNE V

### ANNE-MARIE, LE GOVAIN

Aussitôt que Françoise est sortie, Le Govain prend la main d'Anne-Marie.

LE GOVAIN, *murmurant*. — Bonsoir, mon mignon... Bonsoir, mon mignon que j'aime.

ANNE-MARIE. — Bonsoir, mon chéri.

LE GOVAIN. — Oh! ce « mon chéri »! Quelle voix glacée!

ANNE-MARIE. — Glacée?

LE GOVAIN. — Enfin, distraite.... Veux-tu bien me dire un bonsoir un peu propre!

ANNE-MARIE. — Bonsoir, mon Jessie.

LE GOVAIN. — C'est mieux!... Ce n'est pas la perfection, mais c'est mieux. Annette, ton Brachart ne revient pas souvent!

ANNE-MARIE. — Il nous quitte!

LE GOVAIN. — Enfin, il y va, à Londres, ce coup-ci?

ANNE-MARIE. — Tu l'as entendu.

LE GOVAIN. — C'est que, par deux fois, il a lâché son voyage à la dernière minute...

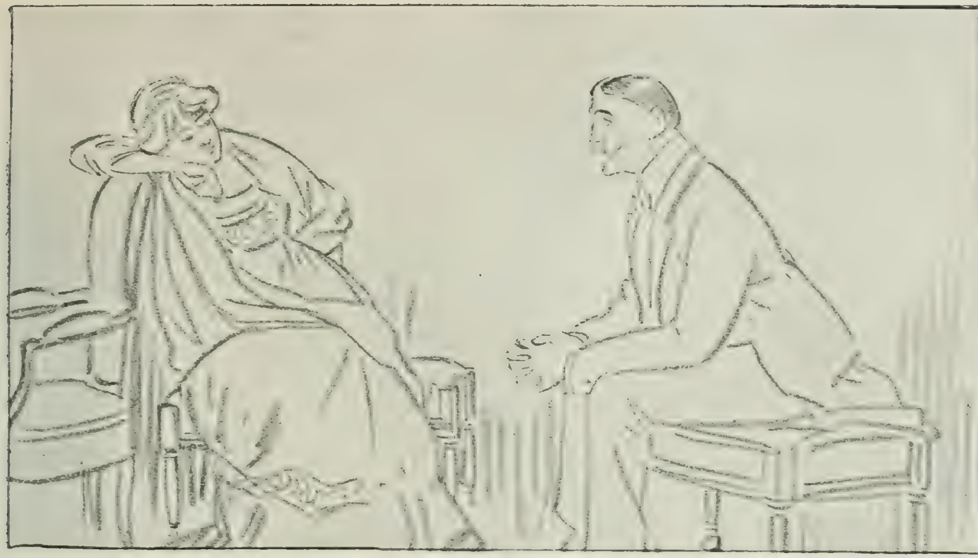
ANNE-MARIE. — Oh! il ne peut plus remettre, il est obligé de partir. D'ailleurs, il est rentré à la maison pour se rhabiller.

LE GOVAIN. — Minuit vingt-sept, son train?

ANNE-MARIE. — Minuit et demi. C'est cela...

LE GOVAIN. — Bon... et à la même heure un ravissant jeune homme stoppera devant le 88 de l'avenue Malakoff...

ANNE-MARIE. — Je te guetterai.



LE GOVAIN. — MAIS, ANNINETTE, TES GENS BAVARDERONT.

LE GOVAIN. — Oui, mon cher tout petit, descends aussitôt. Et ta femme de chambre, les domestiques?... Comment t'arranges-tu?

ANNE-MARIE. — Je ne m'arrange pas.

LE GOVAIN. — Mais, Anninette, tes gens bavarderont.

ANNE-MARIE, *ironique.* — Pas possible!

LE GOVAIN. — Et on saura que tu n'as pas couché sous le toit conjugal.

ANNE-MARIE. — Quelle affaire!

LE GOVAIN. — Sans plaisanterie, admets que ton mari l'apprenne.

ANNE-MARIE. — Je l'admets.

LE GOVAIN. — Et qu'il t'interroge?

ANNE-MARIE. — Brrr!... Tu vois ce drame!

LE GOVAIN. — Sois sérieuse une minute!... Evidemment, tu t'en tirerais en prétextant une frayeur, en racontant que tu as passé la nuit chez Rosette, ou...

ANNE-MARIE. — Jessie, tu te moques, n'est-ce pas?

LE GOVAIN. — Tout de même, que répondrais-tu?

ANNE-MARIE. — Pas un mot. Je hausserais les épaules. Je ne rends pas de comptes à ce monsieur.

LE GOVAIN. — Ce monsieur... Elle est étonnante!... Ah! tu as de la classe! Tu es brave. Anninette, tu es comme moi... On se ressemble... Tu m'aimes?

ANNE-MARIE. — J'aurais pu t'aimer, si fort... terriblement...

LE GOVAIN. — Mais ça y est, je pense!... Tu m'aimes terriblement?

ANNE-MARIE. — Je ne sais pas... je ne crois pas...

LE GOVAIN. — Tu ne m'aimes pas? Tu n'aimes pas ton homme?...

ANNE-MARIE. — Tu n'es pas mon homme.

LE GOVAIN. — Elle devient folle! Je te dégoûte, alors?

ANNE-MARIE. — Non... Tu me plais... Toujours tu m'as plu... Oh! tu me plais moins qu'autrefois... qu'avant...

LE GOVAIN. — Celle-là est raide, par exemple! Et pourquoi?

ANNE-MARIE. — On n'explique pas ces choses... Tu m'apparaissais insouciant, chic...

LE GOVAIN. — Eh bien?

ANNE-MARIE. — Tu n'es pas insouciant... tu n'es pas très, très chic...

LE GOVAIN. — Je te remercie! Marche! Marche!... Je m'amuse, moi! Veux-tu la vérité, Annette? Tu m'adores!... Je ne ris pas... Tu me fais une scène, en ce moment... une bonne et simple scène!...

ANNE-MARIE. — Peut-être!

LE GOVAIN. — Voyons, si tu ne tenais pas à moi davantage, tu m'espacerais... tu me verrais de loin en loin... La liaison convenable... Et tu me recherches, tu me cherches, tu m'appelles!

ANNE-MARIE. — Mais, mon Jessie, je désire te garder! Je n'ai jamais prétendu le contraire. Vous êtes mon amant, le premier, et je compte que je n'en aurai pas des tas d'amants... J'essaye avec passion de retrouver mon cœur haletant du début... Et, quand tes bras me prennent, je le retrouve... Tu me plais, Jessie.

LE GOVAIN. — Petite dinde, tu m'adores! Tu entends, tu m'adores!... Une preuve irréfutable : ton mari s'absente pendant quarante-

huit heures et il ne sera pas plus tôt installé dans son sleeping que tu te précipiteras chez ce Jérôme Le Govain que tu dédaignes, que tu débines. Vous ne regagnerez votre hôtel qu'au petit jour... Il n'y a pas, tu découches, madame Brachart... C'est risqué, ça, mon trésor, c'est ardent, c'est l'élan d'une femme amoureuse... ou je n'y connais plus rien!... Oh! tu ne l'admettras jamais...

ANNE-MARIE. — Tu es drôle! Ai-je l'air de me défendre? Jessie, la pensée que tu viendras tout à l'heure, que tu m'attendras, que tu m'emporteras, cette pensée me cause une joie, une impatience!... Songe, mon chéri, je m'évade une nuit durant de ma maison, de ma prison... je veux que notre fuite dans le

LE GOVAIN. — Laisse!... Ne me questionne pas. Une idée de génie.

ANNE-MARIE. — Oh! tu m'inquiètes un peu...

LE GOVAIN. — Allons donc! rien ne t'inquiète, toi, rien ne t'effraye!... Anninette, tu me demandais un souvenir? Je t'en promets un beau, un complet... Je te promets que notre soirée aura de la branche.

ANNE-MARIE. — De la branche, à présent!... Je n'ai jamais parlé de branche, moi!

LE GOVAIN. — Ah! tu me trouves raplapla! Ah! tu me reproches tes illusions perdues...

ANNE-MARIE. — Mon Jessie, vous êtes un serin! Je ne souhaite que votre chambre, pour nous enfermer, pour nous aimer...



ANNE-MARIE. — Je ne crois pas...

noir me grise... Oui, je voudrais être un peu ivre, un peu folle auprès de toi... Je vois l'avenir si désespérément laid... Cette nuit de liberté, c'est mon aventure, ce sera un souvenir secret, un refuge... Mais tu ne peux pas me comprendre...

LE GOVAIN. — Pardon, je comprends à merveille! Tu me considères vraiment comme une brute! Les aventures... Mais j'ai vécu pour les aventures, pour le toupet, pour les coups d'audace... Je t'assure que nous nous ressemblons!... Et, tiens, une idée m'était venue, un projet pour ce soir... D'abord, je l'avais écarté, mais à la réflexion... Oui, oui, oui, il faut que nous nous payions cette fantaisie-là! Elle est digne de nous deux.

ANNE-MARIE. — Quelle fantaisie?

LE GOVAIN. — Voici : à minuit, au lieu de filer tout droit avenue Montaigne, nous commencerons par... Flûte!... Je préfère te réserver la surprise. Veux-tu te fier à moi?

ANNE-MARIE. — Enfin de quoi s'agit-il?

LE GOVAIN. — Petit chéri, nous y arriverons à la chambre... mais un peu plus tard...

ANNE-MARIE. — Jérôme, je t'en prie, dis-moi au moins ce que...

LE GOVAIN. — Mon Anouschka, je t'en prie aussi, je t'en supplie!... Ne m'oblige pas à raconter... Je médite une petite escapade que ta compagnie rendra si originale... unique... Aie confiance.

ANNE-MARIE. — Et cette... cette chose te fait un tel plaisir?

LE GOVAIN. — Elle me dit... oui... elle me séduit... Maintenant, j'y renoncerais à contre-cœur. Passe-moi ce caprice!

ANNE-MARIE, *consentant*. — Bien...

LE GOVAIN. — Comme vous êtes gentille, mon tout petit!... Par exemple, il faut que je me sauve.

ANNE-MARIE. — Sauve-toi! Je reste encore une demi-heure, puis je rentre et je ne quitte plus ma fenêtre.

LE GOVAIN. — A minuit vingt, au plus, tu

entendras l'automobile. Au revoir, Annette-Anouschka!

ANNE-MARIE. — Au revoir, Jessie.

LE GOVAIN, *la retenant.* — Je suis ton homme?

ANNE-MARIE. — Quelquefois... Au revoir!

*Frôlement de mains. Ils se séparent. Anne-Marie a gagné la porte du salon.*

LE GOVAIN. — Annette! Anne-Marie!... Vous gardez cette robe, n'est-ce pas?

ANNE-MARIE. — Bien sûr, sous un grand manteau...

LE GOVAIN. — Bravo! Perfect! Elle est ravissante cette robe. A tout de suite.

*Il suit des yeux Anne-Marie qui a pénétré dans le salon. En se retournant, il se trouve face à face avec Grace Ritherford, qui vient d'arriver.*

---

## SCÈNE VI

### JEROME LE GOVAIN, GRACE RITHERFORD

GRACE. — Je vous dérange?

LE GOVAIN. — Vous êtes une des personnes que je désirais le plus vivement rencontrer, j'allais me ruer à votre recherche.

GRACE. — Et vous êtes exactement la personne vers qui j'accours.

LE GOVAIN. — A cette heure de nuit! Très joli, très joli!... Grace, le souper tient toujours, m'a dit Glorieux...

GRACE. — Il tient. Et les Ruches avec qui j'ai dîné vous adjurent d'y assister.

LE GOVAIN. — Entendu. J'en suis.

GRACE, *sans marquer un trop vif étonnement.* — Bah!... Alors le mystérieux empêchement?

LE GOVAIN. — Je l'amène.

GRACE. — Tiens! tiens! vous nous la présenterez? Car c'est une femme, je suppose?

LE GOVAIN. — C'est une surprise.

GRACE. — Une véritable surprise?

LE GOVAIN. — Une stupeur!

GRACE. — Oh!

LE GOVAIN. — N'insistez pas, surtout!

GRACE. — Dieu m'en garde!

LE GOVAIN. — Préparez seulement nos gens et qu'ils ne se montrent pas trop tumultueux, tout d'abord!

GRACE. — Comptez sur moi.

LE GOVAIN. — J'arriverai un peu après vous autres. A propos, qui verrons-nous au juste à ce festin?

GRACE. — Mais Ruches, Riquette, Jeanne, Glorieux, *et cætera*, toute la petite bande, enfin!

LE GOVAIN. — Les impurs...

GRACE. — Les damnés.

LE GOVAIN. — Et nos amies du grand monde? Elle ne nous posent pas de lapin, j'aime à croire?

GRACE. — Les deux dames peu recommandables? Mon cher, elles ont donné leur parole! Glorieux doit les cueillir à domicile... Ah! on soupe au Café de Paris.

LE GOVAIN. — Au Café de Paris! En quel honneur, ce changement?

GRACE. — Une lubie de Ruches. Il trouve l'endroit plus gai... il faut même que j'avertisse Glorieux... Il est ici Glorieux?

LE GOVAIN. — Oui... il joue... Je n'approuve pas beaucoup votre nouveau choix.

GRACE. — Le Café de Paris vous gêne?

LE GOVAIN. — Rien ne me gêne. Mais, cette fois, tout le monde jasera.

GRACE. — Vous me surprenez. J'espère que tout le monde n'entrera pas dans notre salon et comme nous débarquerons séparément...

LE GOVAIN. — Et le couloir? Et les maîtres d'hôtel? Et la sortie? Et, pour peu que nous nous livrions au même chambart qu'à notre dernière fête, les voisins? Hein?

GRACE. — Mon ami, quelle prudence, quelle pruderie!... Vous tournez à la vertu.

LE GOVAIN. — Ne bêtifiez pas, Grace!... Nous nous amusons à notre manière qui n'est pas la manière habituelle, admise, et il me paraît fort inutile de provoquer un scandale, de... D'ailleurs, je m'en bats l'œil.

GRACE. — Je ne vous reconnais plus! Redouteriez-vous de compromettre votre invitée-surprise?

LE GOVAIN. — Je me moque de tout et vous le savez bien. Excusez-moi, ma chère Grace, d'avoir un instant songé à votre réputation. Vous étiez parvenue à la conserver intacte jusqu'ici et...

GRACE. — Quelle mauvaise figure vous prenez, Le Govain, quand vous ne vous surveillez pas!

LE GOVAIN. — Aïe donc!... Encore un compliment! C'est mon jour.

GRACE, *violente, tout à coup, douloureuse.* — Pourquoi es-tu si méchant, Jérôme, si cruel?

LE GOVAIN. — Hé là, hé là! Qu'est-ce qui m'arrive? Qu'est-ce qui me tombe?

GRACE. — Tu agis envers moi d'une façon infâme!

LE GOVAIN. — Infâme... Parce que j'ai risqué cette malheureuse plaisanterie?

GRACE. — Tu ne réponds même plus à mes lettres!

LE GOVAIN. — Vos lettres... Mais la dernière date au moins de deux mois...

GRACE. — T'en ai-je écrit sans recevoir un mot!

LE GOVAIN, *continuant.* — Et depuis lors nous nous sommes rencontrés en je ne sais combien d'occasions!

GRACE. — Tu te dérobes chaque fois à un entretien !

LE GOVAIN. — Avouez que j'ai du flair.

GRACE. — Impossible de te joindre, ni de te parler !... Ton valet de chambre a une consigne... quand je téléphone...



GRACE. — C'est ignoble, Jessie...

LE GOVAIN, *légèrement impatienté.* — Enfin, Grace, que signifie ?...

GRACE. — C'est ignoble, Jessie, c'est ignoble !

Des larmes.

LE GOVAIN. — Mais à quoi rime cette algarade ? Ma petite Grace, vous choisissez drôlement l'heure et le lieu...

GRACE. — Tout m'est égal !

LE GOVAIN. — Où vous croyez-vous ? Nous ne nous promenons pas au bois de Boulogne ! Nous sommes chez les d'Andeline...

GRACE. — Peu m'importe !

LE GOVAIN. — Vous n'avez pas seulement dit bonjour à votre cousine...

GRACE. — Je ne me fiche pas mal de Françoise !

LE GOVAIN. — Je ne m'en fiche pas, moi ! (*A la réflexion.*) Si ! je m'en fiche... mais je trouve invraisemblable que... que...

GRACE. — Que j'ose me plaindre, n'est-ce pas ?

LE GOVAIN. — Je rêve ! Je rêve !... Voilà un an... voilà un an et demi que notre histoire a pris fin... nous ne sommes plus que de bons amis et, sans aucun motif, vous...

GRACE. — Tu m'as si mal quittée... si lâchement !

LE GOVAIN. — Pas du tout ! Il fallait bien qu'un jour...

GRACE. — Epargne-moi ces phrases-là. Nous devions nous marier. Ainsi !

LE GOVAIN. — Folie !

GRACE. — Folie aujourd'hui, mais sagesse, grande sagesse à cette époque-là !... Et, si tu n'avais pas fait, chez moi, la connaissance de M. Brachart...

LE GOVAIN. — Brachart ! Que vient faire Brachart ?

GRACE. — Il t'a donné le moyen de spéculer, il t'a mis sur les Cuivres égyptiens et, dès lors, mes quatre millions ne t'intéressaient plus.

LE GOVAIN. — Mon petit, tu commences à me porter sur les nerfs ! Je ne te dois rien, il me semble ?

GRACE. — Plus rien.

LE GOVAIN. — Je ne comprends pas.

GRACE. — C'est pratique !

LE GOVAIN. — Mais j'en ai assez... par-dessus la tête ! Vous souperez sans moi !... Salut !

GRACE, *barrant la sortie.* — Jérôme, ne t'en va pas !... ne t'en va pas ainsi !... Pardonne-moi, Jérôme... Je souffre...

LE GOVAIN. — Tu souffres, tu souffres... je le regrette... mais ne prends pas maintenant le genre de me faire des scènes dans les salons !

GRACE. — Jérôme...

LE GOVAIN. — Sinon, je me défendrai, je te le jure !... Et renonce, une fois pour toutes, à tes allusions insultantes. Lorsque tu me pousseras à bout et que je te servirai crûment les raisons qui m'ont interdit d'épouser Grace Ritherford...

GRACE. — Quelles raisons ? J'ai eu des amants ?... Tu ne le savais pas ?

LE GOVAIN. — Je ne savais pas tout Parole d'honneur, ma chère, tu es totalement inconsciente ! Quand je pense que, dans une de tes récentes lettres, tu oses me parler encore de ce mariage !

GRACE. — Je suis une malheureuse... je t'aime toujours, je t'aime autant... je serais ton esclave.

LE GOVAIN. — Tu divagues... Mais, ma pauvre enfant, songe une minute à l'existence que tu mènes depuis notre séparation !

GRACE. — Depuis que tu es parti, je n'ai plus d'âme.

LE GOVAIN. — Tu n'as plus d'âme, mais tu as un corps ! Et sapristi...

---

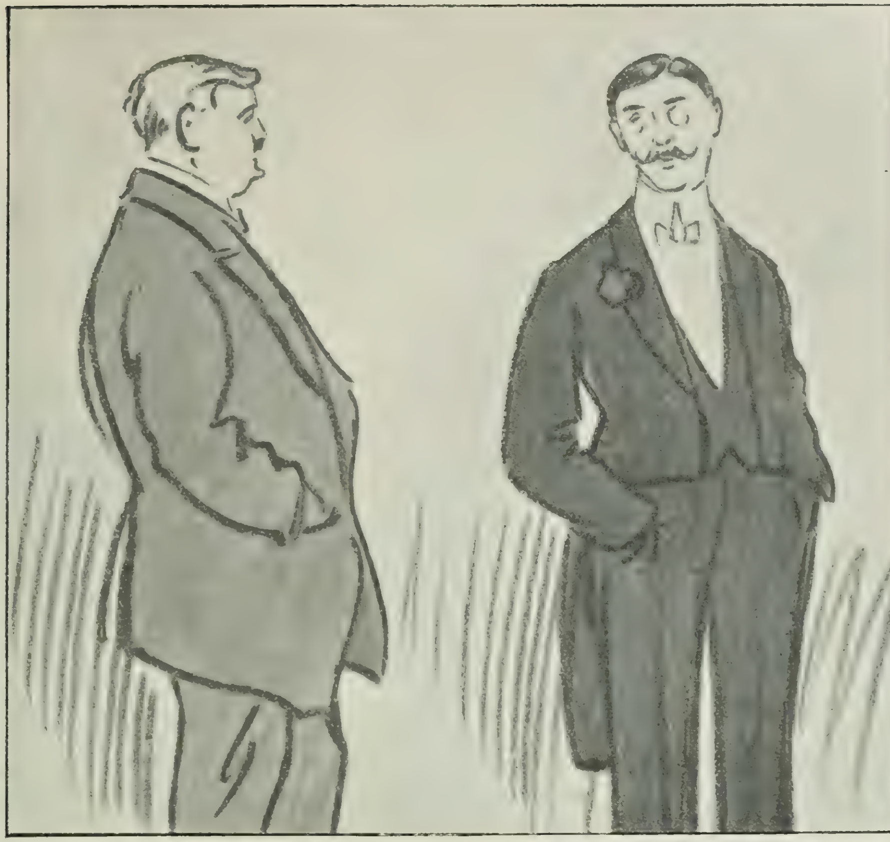
## SCÈNE VII

---

LES MÊMES, JACQUES BRACHART

Jacques Brachard vient du vestibule et il est en costume de voyage.

JACQUES, *en homme plus que pressé.* — Oh ! bonsoir, madame ! Ravi de vous voir !... Vous êtes plus belle que jamais... (*Baisemain.*) Rebonsoir, mon vieux Jessie ! Comment ça va ?



LE GOVAIN. — PAS MAL, MERCI...

LE GOVAIN, *lui accordant une main molle.*— Pas mal, merci... depuis tout à l'heure.

JACQUES. — Vous m'excusez?... Je suis attendu par là... Pardon... pardon...

Il a valsé autour du couple. Il est sorti.

---

## SCÈNE VIII

---

### GRACE, LE GOVAIN

LE GOVAIN. — Il est rigolo, décidément...

GRACE. — Très curieux!

LE GOVAIN. — Trop vulgaire, par exemple.

GRACE. — Pas si vulgaire!

LE GOVAIN. — Qu'est-ce qu'il vous faut?

GRACE. — Je ne déteste pas son allure. Il a l'air d'un homme de lutte...

LE GOVAIN. — Il a l'air de ce qu'il a été... d'un homme de peine, oui!... d'un débardeur..

Un temps.

GRACE, *tranquillement.* — Tu couches avec sa femme, n'est-ce pas?

LE GOVAIN, *sursautant.* — Hein?

GRACE. — Je dis : tu couches avec sa femme, avec la femme de Brachart?

LE GOVAIN. — Ah çà, tu perds la raison, toi!...

GRACE. — Tu vois bien que non.

LE GOVAIN. — Soignez-vous, ma petite Grace! Le sanatorium, l'isolement, vite!

GRACE. — Mon vieux Jérôme, tu es l'amant d'Anne-Marie.

LE GOVAIN. — Enchanté de l'apprendre! Excellente nouvelle!

GRACE. — Jessie, à ce petit jeu-là, tu ne me rouleras pas... les choses de l'amour, c'est ma partie, vois-tu.

LE GOVAIN. — En ce cas...

GRACE. — Inutile de t'effarer!

LE GOVAIN. — Je m'effare?

GRACE. — Je suis sans doute la seule à me douter... Je t'aime encore un peu... Alors j'observe... Quand je suis entrée, tu envoyais un petit signe tendre à ton Annette... Et, bien d'autres fois, j'ai remarqué...

LE GOVAIN. — Ainsi, tu t'imagines sérieusement...

GRACE. — Je ne peux pas me tromper.

LE GOVAIN. — Annette que j'ai connue haute comme ça!

GRACE. — Parfaitement! Et ses parents te traitent un peu comme un fils... Et le mari te rend des services que tu reçois avec impatience, avec un certain dégoût... L'entreprise était cynique, vicieuse, dangereuse, mais, au grand jamais, Anne-Marie ne consentirait, ne souffrirait...

LE GOVAIN. — Ainsi, qu'un de ces soirs je décide cette enfant à se distraire un brin, à s'amuser avec nous, tu colporterais aussitôt que je suis son amant! Tu en as de joyeuses!

GRACE, *stupéfaite*. — Alors, c'est elle qui vient au souper?

LE GOVAIN. — Tu es bête!

GRACE. — Je l'ai été, mais ça passe, ça s'en



GRACE. — Tu couches avec sa femme, n'est-ce pas?

en plus... Il n'en a pas fallu davantage pour te tenter.

LE GOVAIN. — Fortement déduit!

GRACE. — Je connais ton cœur, ma belle!... ça m'a instruite, d'en souffrir!

LE GOVAIN. — Le cœur d'Anne-Marie, tu le devines par-dessus le marché!

GRACE. — Anne-Marie... Elle doit faire une petite maîtresse assez passionnée... Je le crains... Elle a de qui tenir... Françoise d'Andeline était une des femmes les plus amoureuses, les plus ardentes... Et le pauvre Nono...

LE GOVAIN. — Infortunée Grace... Tout ce qui passe dans cette tête-là!

GRACE. — C'est Annette que tu comptes produire au Café de Paris?

LE GOVAIN, *qui essaye de donner le change*. — Juste!

GRACE. — Non... tout de même tu n'irais pas jusque-là!... Profiter du sommeil de Brachart... (*Riant.*) Méfie-toi! Il est fou de sa femme, il doit rôder dans l'hôtel... (*Elle réfléchit.*) Non! Non!... Impossible!... Jamais... Sincèrement!... Quel bonheur!... mon Jessie, si la petite te plaît...

LE GOVAIN. — Chut!

---

## SCÈNE IX

Les Mêmes, MAX

MAX. — Allô, Grace!... (*Un geste vers le salon.*) Tu es signalée, tu sais.

GRACE. — Ah! oui?... Les Ruches m'ont déposée à la porte... Depuis dimanche je n'ai pas vu ta mère... J'avais envie de l'embrasser...

MAX. — Elle s'en aperçoit à peine.

GRACE. — On y va! on y va! (*Avant de sortir, elle se retourne et dit :*) Ne m'abimez pas trop!

MAX. — Pour qui nous prends-tu?



GRACE. — NON ! NON !...
IMPOSSIBLE !...

## SCÈNE X

### LE GOVAIN, MAX

MAX, *la suivant des yeux.* — Nos amours!

LE GOVAIN. — Elle me rase!

MAX. — Tu es ingrat. Moi je la retrouve toujours avec plaisir.

LE GOVAIN, *très surpris.* — Qu'est-ce que tu me racontes?

MAX. — La vérité. Cette aventure m'a laissé un bon souvenir.

LE GOVAIN. — Tu te payes ma tête?

MAX. — Pas du tout.

LE GOVAIN. — Comment! tu as marché?

MAX. — Tu ne le savais pas?

LE GOVAIN, *au comble de l'étonnement.* — Tu as marché avec Grace?

MAX. — Bien sûr! tu me croyais donc vierge?

LE GOVAIN. — Max, sans boniments, est-ce que...

MAX. — Non, je n'ai pas marché. Mais cela tient à ceci, que je suis un garçon exceptionnel!

LE GOVAIN. — De fait, en ces derniers temps surtout, la jeune personne...

MAX. — La jeune personne cabriole un peu beaucoup.

LE GOVAIN. — Entre nous, je m'étonne que ta mère continue à la recevoir.

MAX. — C'est notre cousine.



MAX. — Nos amours!

LE GOVAIN. — Votre tante Armoran ne s'est pas gênée pour la planter là!

MAX. — Tu comprends, mon petit, les Armoran font salle comble tous les soirs... Ils refusent du monde. Tandis que nous, depuis que nous avons engagé dans la troupe Brachart pacha, les affaires ne marchent pas très bien... Il y a des places vides... Patience, mon bon Jessie! Dès que le public reprendra le chemin de la maison, nous saquerons cette brave Grace... Je m'y engage! Tu ne seras plus martyrisé, pauvre gosse!

Il embrasse Le Govain sur le front.

LE GOVAIN, *sursautant.* — Idiot!

MAX. — On te voit à l'Abbaye ce soir?

LE GOVAIN. — Non.

MAX. — Chez Maxim?

LE GOVAIN. — Non.

MAX. — Tu ne vas pas à la rue Royale?

LE GOVAIN. — Non.

MAX. — Il paraît que Potsokoff taille à banque ouverte depuis cinq heures de l'après-midi... Tu te pieutes?

LE GOVAIN. — Non.

MAX, *irréfutable.* — Alors tu soupes avec des poules.

LE GOVAIN. — Possible.

MAX. — Un conseil, beau Jessie. Ta mine est de papier mâché...

LE GOVAIN, *inquiet.* — Vraiment?

MAX. — Vraiment. Tu te fripes, mon garçon. A cette vitesse-là, d'abord, tu te gâteras la main, tu tireras comme une mazette, et surtout...

---

## SCÈNE XI

### LES MÊMES, FRANÇOISE, puis JACQUES et GLORIEUX

FRANÇOISE. — Bah! Jessie!... Toujours là?

LE GOVAIN. — Je me suis attardé... Max proférait de telles bêtises...

FRANÇOISE. — Ce n'est pas un reproche.

Entrent bras dessus bras dessous Jacques et Glorieux.

JACQUES. — Maintenant, mon bon Glorieux, reste le moyen classique... Vendez le ferme et achetez des primes!

LE GOVAIN. — Oui! des primes dont dix...

GLORIEUX. — Merci!... avec soixante francs d'écart...

FRANÇOISE. — Mais vous limitez les risques.

GLORIEUX. — Ma foi, j'aime autant rester sur ma position!

JACQUES. — Je vous approuve. Pourquoi voulez-vous que la liquidation nous fasse baisser?

FRANÇOISE. — On a fait huit cent quarante, dernier cours?

LE GOVAIN. — Huit cent quarante-quatre...

Nous piétinons depuis une semaine. Hé! Brachart, nous n'allons pas nous en tenir là, j'espère?

JACQUES. — Sauf accroc, d'ici deux mois,

chart, vous m'inquiétez un peu... C'est que je suis moi-même très chargé. Moi, un pauvre artiste, un pauvre peintre!...

JACQUES. — Mon cher, ne vous alarmez pas,



LE GOVAIN. — POURQUOI? IL EST EXTRAORDINAIRE, CE BONHOMME! ..

le Cuivre égyptien devrait coter mille francs.

LE GOVAIN. — Et quinze cents balles, avant la fin de l'année, nom d'un chien!

GLORIEUX. — Dieu vous entende!

JACQUES. — C'est une autre question...

LE GOVAIN. — Enfin, pour l'instant, je tape à tour de bras. J'achète tant que je peux, je m'en fourre jusque-là!

JACQUES. — Mauvaise tactique.

LE GOVAIN. — Pourquoi? Il est extraordinaire, ce bonhomme!... A la minute, vous déclariez que, dans les deux mois...

JACQUES. — Entendu, mon cher vieux, je prévois la hausse. Mais bien jouer à la Bourse, c'est acheter une valeur bon marché, c'est vendre une valeur surcotée, c'est laisser tranquilles les actions dont le cours semble normal... Notre cours normal, nous l'atteindrons bientôt... Depuis deux ans nous grimpons sans arrêt... Vous avez, Jessie, empoché toute la hausse... Ne vous montrez pas trop gourmand!... Nous pourrions à présent essuyer quelques fluctuations, subir un petit recul.

FRANÇOISE. — Jessie, il faut écouter Jacques!

MAX. — Hou! le vilain Jessie!

GLORIEUX. — Bigre! bigre! mon petit Bra-

surtout!... Je vous le répète, nous devons monter encore, nous monterons infailliblement. Mais je tente de modérer un peu notre bouillant Jérôme.

FRANÇOISE. — Et votre train, mon ami?

JACQUES. — J'ai tout le temps! Il me reste une grande demi-heure.

GLORIEUX. — Vous vous absentez jusqu'à...?

JACQUES. — Après-demain, à six heures, je serai de retour.

GLORIEUX. — Voyage d'affaires?

JACQUES. — D'affaires aussi. Mais je me rends surtout en Angleterre pour assister à la vente Harlington...

GLORIEUX. — Ah! vous verrez de beaux Reynolds...

JACQUES. — Précisément, cher ami, je guigne un des Reynolds... un portrait de jeune fille...

GLORIEUX. — Je le connais. Il est délicieux.

JACQUES. — Une merveille!

LE GOVAIN. — Vraiment? Eh bien, n'oubliez pas mes allumettes!

JACQUES, *riant trop*. — Soyez sans crainte!

LE GOVAIN. — Je file. Et pour de vrai cette fois! (*A Jacques.*) Bon voyage, Reynolds.

JACQUES. — Merci, vieil ami, à bientôt!

GLORIEUX. — Jessie, il paraît que nous avons la même soirée.

LE GOVAIN. — Mais oui!

Ils rient.

GLORIEUX. — Je vous emmène.

LE GOVAIN. — Très bien!

GLORIEUX, *qui baise la main de Françoise.* — Bonsoir, madame-amie.

FRANÇOISE. — A samedi, Glorieux!

MAX. — Dites donc, les deux complices, vous me prenez en lapin?

LE GOVAIN, *qui serre des mains.* — Non.

MAX. — Charmant!

GLORIEUX, *également aux adieux.* — Nous n'allons pas du même côté que toi, jeune apache!

---

## SCÈNE XII

Les Mêmes, moins LE GOVAIN et GLORIEUX; un peu plus tard, HONORE

JACQUES, *à Max.* — Vers quel mauvais lieu vous dirigez-vous, beau jeune homme?

MAX, *candide.* — Oh!... chez Maxim.

JACQUES. — Chez Maxim? Il est à peine onze heures et demie!

MAX. — Il faut que je prenne mon courrier.

JACQUES. — Ah! vous recevez vos lettres chez... Mes compliments!... Vous êtes un garçon d'ordre.

MAX. — On fait son possible!... Bonsoir, maman!

FRANÇOISE, *qui embrasse Max.* — Couche-toi de bonne heure, mon chéri!

MAX. — Je vous le jure, maman!... aux tout premiers rayons du jour... Dieu vous garde, beau-frère! Et mes amitiés là-bas, hein?

JACQUES. — Je n'y manquerai pas.

Honoré est entré.

MAX. — Papa, une seconde plus tôt, et vous assistiez à une noble lutte. Votre fils s'est battu comme un lion pour économiser trente sous de fiacre... Oserez-vous maintenir son conseil judiciaire?

HONORÉ. — Je t'engage à parler.

MAX. — Soit! laissez-le-moi, mon conseil. D'abord, j'y tiens!... Belle institution! Et des fois, c'est rudement commode! Mais ne me reprochez plus les soixante mille francs que j'ai mangés il y a cinq ans avec M^lle Loulou Blanchard!

HONORÉ. — Soixante mille? Cent mille, oui!

MAX. — Et après? Vous auriez voulu le contraire, peut-être? Que cette dame m'entretienne?... Fallait me faire une tête d'amant de cœur!

---

## SCÈNE XIII

JACQUES, FRANÇOISE, HONORE, puis ANNE-MARIE

HONORÉ. — Ne souriez pas, Françoise!... Max est effrayant!

FRANÇOISE. — Il n'y met aucune méchanceté... N'est-ce pas, Jacques?

JACQUES. — Aucune. Sa jeunesse, sa gaieté l'emportent... J'avoue qu'il m'amuse follement.

FRANÇOISE. — Je crains pour vous une traversée dure. J'ai lu que la mer était houleuse... Heureusement, vous vous en moquez.

JACQUES. — Je préfère.

HONORÉ. — Vous vous calfeutrez, bien entendu, dans une cabine?

JACQUES. — Jamais!... Je me promène sur le pont.

HONORÉ. — Méfiez-vous!

FRANÇOISE. — Ce mois de février est glacial!

JACQUES. — Je me couvrirai en conséquence.

HONORÉ. — Mon cher, voulez-vous me permettre de vous indiquer un moyen de défense contre le froid?

JACQUES. — Je vous en prie!

HONORÉ. — Il a le désavantage, mon moyen, de ne pas coûter les yeux de la tête, et le désavantage plus grand encore d'être un vieil usage français... Toutefois, il m'a réussi en tant d'occasions que je vous le signale... C'est assez simple d'ailleurs... sur votre poitrine... là...

JACQUES. — Oui.

HONORÉ. — Et sous votre chemise... Enfin, entre votre chemise et votre tricot...

JACQUES. — Oui...

HONORÉ. — Vous placez un journal plié en quatre...

JACQUES. — Oui?

HONORÉ. — Voilà.

JACQUES. — Ah!... Un journal?... Vraiment, ce moyen...

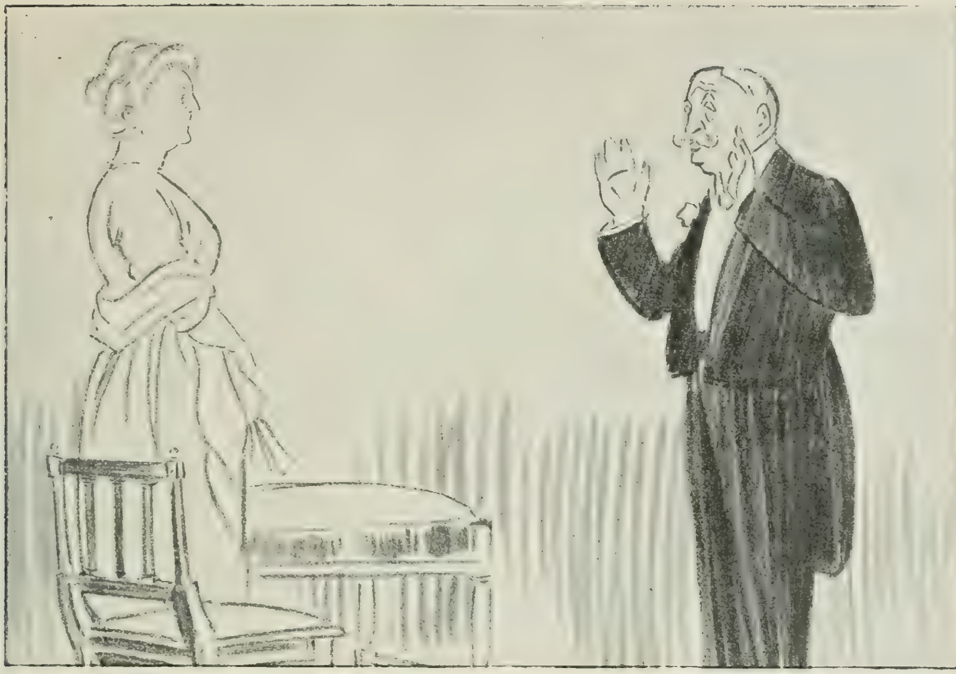
HONORÉ. — Souverain!... Essayez-le.

FRANÇOISE. — Honoré, laissez donc Jacques en paix!... Il a sa pelisse, des châles...

HONORÉ. — Très chère, il me semble que je peux recommander à mon gendre...

FRANÇOISE. — Pourquoi ne lui imposez-vous pas le journal de votre choix? Vous devenez tyrannique, mon ami...

Paraît Anne-Marie.



HONORÉ — Ne souriez pas, Françoise!... Max est effrayant!

ANNE-MARIE. — Là! Je rentre...

FRANÇOISE. — Eh bien, mes enfants, nous vous laissons à vos adieux. Jacques, ne manquez pas de nous télégraphier dès votre arrivée. Sinon, je serais inquiète.

JACQUES. — Je le ferai, certainement, madame.

Baisemain.

HONORÉ. — Mon brave ami, heureux trajet et prompt retour!

JACQUES. — Je vous remercie. Au revoir... A jeudi! (*Evoluant parmi des meubles pour laisser le passage à ses beaux-parents.*) Pardon!... pardon... Je vous demande pardon...

## SCÈNE XIV

### ANNE-MARIE, JACQUES

Un temps. Presque une gêne.

ANNE-MARIE. — Je ne veux pas vous mettre en retard... J'espère que votre voyage...

JACQUES. — Si je vous reconduisais à la maison, Anne-Marie?

ANNE-MARIE. — A quoi bon? Vous manqueriez votre train.

JACQUES. — Certainement pas! Il n'est que onze heures et demie... les rues sont désertes, nous filerions...

ANNE-MARIE. — Non, ne vous donnez pas cette peine! J'ai commandé l'électrique... Je prendrai un peu l'air... j'ai si mal à la tête...

JACQUES, *compatissant.* — Si mal?... Pauvre!... Asseyez-vous, tout de même, quelques minutes.

ANNE-MARIE. — Je ne demande pas mieux... quelques minutes...

Elle s'assied. Un silence.

JACQUES. — Quel dommage, Annette, qu'une promenade à Londres ne vous ait pas tentée! Je ne me console pas de partir seul.

ANNE-MARIE. — Je redoute le bateau... Puis les voyages me fatiguent tellement!

JACQUES. — Sans doute est-il plus sage que vous demeuriez... Je crois que la vente de lord Harlington vous eût amusée pourtant... Vous adorez l'école anglaise... Pour ma part je me fais une véritable fête de vous rapporter le Reynolds...

ANNE-MARIE. — J'ai vu dans le *New-York Herald* que vous vous rendiez à Londres pour y rencontrer le Roi des chemins de fer.

JACQUES. — En effet Stanton Forbes est à la veille de retourner en Amérique. Il faut que nous conférions avant son départ.

ANNE-MARIE. — Ce milliardaire n'est-il pas



ANNE-MARIE — Quelle erreur !

l'homme avec qui vous deviez lancer ce... cette affaire... enfin bâtir en Egypte une... une sorte de...

JACQUES. — Une véritable ville aux confins du Sahara... Parfaitement... une ville de santé, de repos, de plaisir aussi... Une Nice égyptienne... Cette ville comporterait un sanatorium immense, d'immenses hôtels, un théâtre, un casino, des aqueducs... Et nous créerions aussi, pour ravitailler notre colonie, une voie ferrée... C'est là un projet colossal et très séduisant. J'espère que demain, Stanton Forbes et moi, nous pourrons former le groupe qui... Mais, je vous ennuie, Annette...

ANNE-MARIE. — Quelle erreur !

JACQUES. — Vous professez un tel mépris pour ce qui touche aux entreprises, aux affaires...

ANNE-MARIE. — Aucun mépris !... Vous venez de m'intéresser très fort... seulement, dans une minute, vous parlerez émissions, papier, et dès qu'il s'agit d'argent, je... je ne comprends plus... Non... L'argent me semble un peu ridicule, à moi... une sorte de divinité grotesque...

JACQUES. — Vous le calomniez, Annette. L'argent est parfois magnifique. Et je m'étonne... Vous portez en vous l'amour des grandes actions, des grandes choses... Eh bien, l'argent...

ANNE-MARIE. — Mais pas des grandes choses en vue... en vue de gagner, de... J'aime les grandes choses que l'on fait... même pas pour la gloire... même pas pour le plaisir... Pour rien... vraiment... pour rien !...

JACQUES. — Anne-Marie, voulez-vous qu'à tout jamais, je renonce aux affaires ? Que je ne m'occupe plus ni de la Bourse, ni des Cuivres, ni de mes entreprises ?

ANNE-MARIE. — Mon Dieu ! Cette idée !

JACQUES. — J'y suis prêt.

ANNE-MARIE. — Quelle folie !

JACQUES. — Je jure, Annette, que, pour vous plaire, j'y suis prêt.

ANNE-MARIE. — Mais je ne l'entends pas ainsi !... Faites des affaires... C'est votre métier... Ce fut toujours votre métier .. Du reste, vous plaisantez, je suppose... Et le temps passe, et ma migraine ne passe pas !... Il faut absolument que...

Elle veut se lever. Jacques la retient.

JACQUES. — Annette... ma chère Annette, je sens, à l'heure de vous quitter, une émotion... j'ai du chagrin, Annette... un tel chagrin !

ANNE-MARIE. — Quoi, pour cette séparation de deux jours ?

JACQUES. — C'est que je ne m'en vais pas le cœur en paix... Vous le devinez bien ! Loin

de vous, ma chérie, je serai déchiré... plus déchiré encore...

ANNE-MARIE. — Jacques, il me semblait que nous ne devions plus...

JACQUES. — Tant pis!... Je vous aime, mon Annette... je vous aime... les mots ne disent pas... je vous aime... comme cela, Annette, comme cela!...

Il s'est agenouillé devant elle.

ANNE-MARIE. — Jacques, je vous en supplie... C'est absurde! Et d'un romanesque!...

## SCÈNE XV

LES MÊMES, GRACE

Grace, qui avait pris congé, qui venait rapidement du salon, s'arrête, surprise.

GRACE. — Tableau!... Très édifiant!

ANNE-MARIE. — Là!... vous voilà puni... Ne bougez pas, surtout!... Bonne traversée! Bon séjour... A jeudi... Au revoir .. Au revoir, Grace!... Non, non, restez là...

Et elle s'enfuit.

## SCÈNE XVI

GRACE, JACQUES

GRACE. — Le sous-préfet, la sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie!* (*Jacques s'est relevé.*) Tiens, vous ne riez pas, vous!

JACQUES, *qui tente de plaisanter.* — Il n'y a pas de quoi rire.

GRACE, *sérieuse.* — Mon pauvre ami!

JACQUES. — Vous me plaignez?

GRACE. — Un peu. Je ne suis pas heureuse non plus... Et nous sommes des copains, Jacques... de vieux copains, n'est-ce pas?

JACQUES, *qui la regarde de coin.* — Certes!

GRACE. — Tout cela m'agace pour vous... m'attriste...

JACQUES. — Tout cela?

GRACE. — Décidément la vie n'est pas une aventure très propre... Enfin!... Bonsoir, Jacques...

JACQUES, *qui caresse la main de Grace.* — Grace...

GRACE. — Mon cher?

JACQUES. — Soyez chic... Est-ce qu'elle me trompe?

GRACE, *candide.* — Anne-Marie?

JACQUES. — Bien sûr, Anne-Marie... Elle me trompe, hein?

GRACE. — Mais non!... A quel propos me...

JACQUES. — Sans propos! Ces machines-là traversent leur homme, comme un courant... Longtemps on contient de vagues choses empoisonnées, on souffre obscurément... on ne s'explique pas avec soi-même... Et soudain, la vérité vous suffoque... Il a suffi d'une impression, d'un regard... Tenez, votre regard, à la seconde! Votre voix!... (*Protestation de Grace.*) Anne-Marie me trompe! Je parie qu'elle me trompe. J'en réponds. Grace, soyez gentille... Ne me tourmentez pas!...

GRACE. — Mais vous me faites mal!... Je ne sais rien.

JACQUES. — Si! si! vous savez!... vous savez à merveille.

GRACE. — Je ne sais rien! lâchez-moi... Je vous affirme que je ne sais rien!... Vous me faites très mal... (*Un temps. Jacques s'est éloigné d'elle.*) Mon ami, votre état me navre. Vous êtes pris terriblement...

JACQUES. — Oui. Rien d'autre n'existe. Je veux l'amour de cette petite-là. Et je ne le veux pas qu'un peu... Je le veux comme j'ai voulu tout le reste... comme j'ai voulu ne pas croupir dans la pauvreté... comme j'ai voulu mon argent, ma place au soleil... le monde... Je le veux plus... incroyablement plus!...

GRACE. — Jacques, Jacques, prenez garde!... Il ne s'agit plus de combiner des plans, de tomber des gens de finance, d'emporter une fortune... Vous vous heurtez au petit cœur d'une femme... C'est joliment dur un cœur qui ne vous aime pas. Les plus victorieux se brisent.

JACQUES. — J'attendrai... Je sais attendre...

GRACE. — Vous attendrez quoi?

JACQUES. — Mon heure. Oh! ça signifie quelque chose. Elle est toujours venue, mon heure... Il faudra bien qu'elle vienne cette fois comme les autres. Et alors...

GRACE. — Je vous souhaite de guérir... Adieu, mon cher Jacques.

JACQUES, *très calme, tout à coup et avec un petit ricanement.* — Ho! ho! ho!... Non.

Il la retient doucement.

GRACE. — Comment?

JACQUES. — Non, ne me traitez pas en gaga... Pas encore!

GRACE. — Mais...

JACQUES. — Je me suis livré... vidé... Vous avez recueilli mes secrets, mes cris, presque mes larmes... Et maintenant, vous me planteriez là? Impossible! « Chacun son tour! » A vous, Grace!

GRACE. — Enfin, mon ami, que...

JACQUES. — Votre ami vous a posé une question... Et il ne l'oublie pas... Répondez!

GRACE. — Jacques, laissez-moi tranquille!... Je vous répète...

JACQUES. — Grace, mon enfant, ne jouez pas des petits jeux avec Brachart!... Vous me connaissez un peu, vous! Il ne fait pas bon être mon ennemi.

GRACE. — Des menaces?

JACQUES. — Pourquoi pas? Et puis des actes... Et puis tout!

GRACE. — Délicieux! Vous êtes délicieux!

JACQUES. — A quoi sert cette comédie?... Tu brûles de me confier ton histoire!... Tu en brûles! Raconte! Vas-y!

GRACE. — Ainsi, vous me prenez pour une femme méchante?... pour une dénonciatrice?

JACQUES. — Non! Un intérêt te guide, que j'ignore. Vas-y!... vas-y donc!

GRACE. — Ecoutez, Jacques...

JACQUES. — A la bonne heure!

GRACE. — Je ne suis guidée par aucun intérêt.

JACQUES. — Soit.

GRACE. — Seulement je garde pour vous un sentiment très sincère...

JACQUES. — Et partagé...

GRACE. — Je me souviens de notre hiver, là-bas... il y a cinq ans... Je me souviens des nuits du Khedivial Palace... Et, depuis, tu t'es montré un ami... un homme discret, honnête...

JACQUES. — C'est le moins!

GRACE. — Je t'en demeure reconnaissante... Aujourd'hui, tu es dans la peine... Alors, voici : je viens d'apprendre que tu partais pour Londres...

JACQUES. — Exact! (*Regardant sa montre.*) Dans huit minutes il faut que...

GRACE. — Ce voyage est important?...

JACQUES. — Très.

GRACE. — En ce cas...

JACQUES. — Marchez toujours!

GRACE. — J'allais vous donner le conseil de ne pas prendre le train, de faire semblant de le prendre et de rester à Paris.

JACQUES. — Parce que?

GRACE. — Je ne suis sûre de rien... vous m'entendez, de rien. Mais, si vous rentrez chez vous vers une heure du matin, si vous frappez à la porte de votre femme...

JACQUES, *farouche.* — Eh bien?

GRACE. — Ne m'en demandez pas davantage.

JACQUES, *se dominant.* — Bon.

Un silence.

GRACE. — Alors? (*Un temps.*) Abandonnez-vous l'Angleterre?

JACQUES, *après une pause.* — Hum...

GRACE. — Vous partez?

JACQUES, *après une pause.* — Hum...

Un silence.

GRACE. — Enfin, que décidez-vous? (*Geste évasif de Jacques.*) — Ah! vous voici muet... Vous êtes rentré dans votre coquille... Bien! bien... Je n'insiste pas. Je ne suis pas curieuse. A un de ces jours, Jacques! (*Elle a gagné la porte du vestibule. Se retournant.*) Oui, mon bonhomme, lève tes lourdes épaules, baisse tes lourdes paupières, cache-toi... Mais ne néglige pas le conseil d'une femme. Reste.

Elle sort.





HONORÉ. — OUI, RACONTEZ! RACONTEZ-NOUS TOUT!

# ACTE DEUXIÈME

*Un petit salon dans l'hôtel de Jacques Brachart. Il fait nuit. Seules les trois lampes d'une applique éclairent à demi la scène. Les rideaux d'une des fenêtres sont soigneusement clos. L'autre fenêtre est à moitié ouverte... On aperçoit à la lueur des reverbères l'immeuble qui fait face à l'hôtel.*

## SCÈNE PREMIÈRE

### CLOTILDE, puis FRANÇOISE et HONORE

Au lever du rideau, Clotilde est seule en scène. Elle est vêtue d'une façon sommaire. Au saut du lit, elle s'est glissée dans une jupe et a jeté un châle sur ses épaules. Elle est penchée à la fenêtre, elle inspecte l'avenue. Le bruit d'une voiture qui roule. Clotilde quitte le balcon et va ouvrir la porte. La pièce voisine s'éclaire. Au bout d'un moment, Françoise et Honoré font une entrée pittoresque. Toilettes nocturnes... Chemises de nuit et pyjama sous de hâtifs manteaux. Françoise a moins de cheveux que dans le jour.

HONORÉ. — C'est nous, Clotilde!

FRANÇOISE. — Eh bien, Clotilde?

CLOTILDE. — Madame la marquise... madame la marquise!...

Elle s'essuie les yeux.

FRANÇOISE. — Mon enfant, ne perdons pas de temps!... Parlez!

HONORÉ. — Oui, racontez! Racontez-nous tout!

CLOTILDE. — Oh! madame la marquise saura depuis le commencement... Madame est rentrée à minuit.

HONORÉ. — Vous dites, minuit?

CLOTILDE. — Oui, monsieur le marquis.

HONORÉ. — Exactement?

CLOTILDE. — A quelques minutes près...

HONORÉ, *à sa femme.* — C'est bien simple, elle venait tout droit de chez nous!

FRANÇOISE. — Mon ami, je vous en prie, n'interrompez pas!

HONORÉ. — Bien, bien!

FRANÇOISE. — Alors, ma petite?

CLOTILDE. — J'attendais madame pour la déshabiller, mais elle a pris un livre et elle m'a dit : « Tout à l'heure, je vous appellerai. » En effet, un peu plus tard, madame me sonne et me commande : « Clotide, un autre manteau... le manteau de zibeline. Je sors. — Mais madame n'a pas gardé la voi-

ture! Le mécanicien est parti! — Ne vous inquiétez pas de cela! » J'étais tellement surprise, que je n'ai pas pu m'empêcher de demander : « Madame va se promener toute seule à cette heure-ci? » Et madame a répondu un peu sévèrement : « Apportez-moi ce manteau et vous pourrez vous coucher ensuite. » J'ai obéi pour le manteau. Seulement, madame la marquise me comprendra, j'ai ouvert une fenêtre et j'ai suivi madame des yeux. J'étais inquiète... Alors... N'est-ce pas, je ne cache rien à madame la marquise?...

FRANÇOISE. — Rien!

HONORÉ. — Absolument rien!

CLOTILDE. — J'aperçois une automobile qui stationnait devant la maison voisine : devant le 88. Quelqu'un a, de l'intérieur, ouvert la portière. Madame est montée et en route!

HONORÉ. — Une automobile!... De quelle couleur cette automobile?

CLOTILDE. — Monsieur le marquis, je n'ai pas distingué.

FRANÇOISE. — Que vous importe la couleur?

HONORÉ. — Très chère, dans les affaires de ce genre, il ne faut négliger aucun détail.

FRANÇOISE, *à Clotilde*. — Après?

CLOTILDE. — Ce départ dans la nuit me semblait drôle. Je demeure un instant à la fenêtre... Je réfléchissais... Tout à coup, du côté opposé, arrive à pied un homme... enfin, un monsieur... Je le regarde qui approche et je pense : « S'il n'avait pas pris le train ce soir même, on jurerait M. Brachart! » Au premier réverbère, plus d'erreur, c'était monsieur! Madame la marquise se représente ma frayeur... Une idée me passe!... J'ai peut-être eu tort... Je ferme à clef les portes de madame, je prends les clefs et vite, vite, je monte. J'étais à peine couchée qu'un bruit terrible me fait sauter du lit... Je cours, je me penche sur la rampe... Monsieur avait enfoncé la porte du cabinet de toilette!... Je ne sais pas si madame la marquise s'en souvient de cette porte, mais il a fallu un de ces coups d'épaule!... Philippe n'en revenait pas!... J'ai entrevu monsieur qui redescendait... Il avait trouvé la chambre vide, naturellement... Il faisait une figure... Une figure que je ne lui connaissais pas!... La porte cochère a claqué de nouveau... Monsieur avait quitté l'hôtel à son tour... Les deux maîtres étaient partis, il ne restait que les domestiques. Dans ces conditions, j'ai cru faire pour le bien en envoyant aussitôt le valet de pied porter la lettre à madame la marquise.

Un temps.

HONORÉ. — Cette aventure est fantastique!... En vérité, elle me déconcerte. De toute évidence, il se trouvait un homme dans l'automobile, mais la question...

FRANÇOISE. — Honoré!

HONORÉ. — Très chère?

FRANÇOISE, *des yeux terribles*. — De grâce!... C'est tout, Clotilde?

CLOTILDE. — C'est tout, madame la marquise.

FRANÇOISE. — Fort bien... Parfait... Je vous remercie, Clotilde.

CLOTILDE. — Madame la marquise est trop bonne. Madame la marquise sait qu'elle peut compter sur mon dévouement et sur ma discrétion.

FRANÇOIS. — Voilà, ma fille... Je n'ai plus besoin de vous.

CLOTILDE. — Madame la marquise reste ici.

FRANÇOISE. — Nous allons rester un peu, oui.

CLOTILDE. — Madame la marquise veut-elle que j'allume?

FRANÇOISE. — Allumez.

Pleine lumière.

CLOTILDE. — Madame la marquise prendrait peut-être quelque chose... Du thé?

FRANÇOISE. — Rien du tout.

CLOTILDE. — Comme je plains madame la marquise... et monsieur le marquis aussi.

FRANÇOISE. — Bien! bien! Vous pouvez vous retirer, ma fille...

CLOTILDE, *qui s'en va, mais à regret*. — Bonsoir, madame la marquise! Bonsoir, monsieur le marquis!

FRANÇOISE. — Bonsoir.

---

## SCÈNE II

### FRANÇOISE, HONORÉ

Un silence.

FRANÇOISE. — À présent, vous vous taisez!

HONORÉ. — Mais, très chère...

FRANÇOISE, *sans douceur*. — Plus de femme de chambre, plus d'occasion de manquer de tact, alors, vous vous taisez!

HONORÉ. — Très chère, je suis consterné, abattu, je...

FRANÇOISE. — Oui, oui. (*Un silence.*) Enfin, que concluez-vous de ce récit?

HONORÉ. — De ce récit?

FRANÇOISE. — Oui.

HONORÉ. — Ce que j'en conclus?

FRANÇOISE. — Oui.

HONORÉ. — Et vous, Françoise?

FRANÇOISE. — Notre fille a une intrigue.

HONORÉ. — C'est mon opinion.

FRANÇOISE. — Exquis! exquis! Il est écrit que nous ne connaîtrons pas le repos! Pour échapper à la gêne, aux dettes, à nos affreux tracas, quelles rebuffades n'avons-

nous pas subies!... Enfin, l'horizon semblait s'éclaircir... Et patatras!... Exquis!

HONORÉ. — J'avoue que je ne prévoyais pas ce danger-là!

FRANÇOISE. — Je l'avais prévu, moi!

HONORÉ. — Je tenais Annette pour une petite personne, calme... froide...

FRANÇOISE. — Et après?... Mon Dieu que les hommes sont bêtes! Ainsi vous vous figurez qu'une femme prend un amant par... enfin que les sens jouent un rôle dans la première aventure? Vous vous figurez cela?

HONORÉ. — Non!... non!... je ne sais pas, moi!

Un silence.

FRANÇOISE. — Où diable est-il allé?

HONORÉ. — Notre gendre?

FRANÇOISE, *rageuse.* — Oui, notre gendre!

HONORÉ. — A la recherche d'Anne-Marie, peut-être.

FRANÇOISE, *haussant les épaules.* — A la recherche!... (*Un temps.*) Evidemment, il est renseigné... sans doute faisait-il surveiller sa femme, depuis longtemps... Et il lui a tendu ce piège...

HONORÉ. — Ce piège!... Vous soupçonnez Jacques d'être resté exprès à Paris pour...

FRANÇOISE. — C'est sûr!

HONORÉ. — En effet, tout s'expliquerait.

FRANÇOISE. — Pourtant son voyage était nécessaire.

HONORÉ. — Certes!... Jacques a reçu des télégrammes importants de Londres... je me rappelle aussi des conversations...

FRANÇOISE. — Il y a là un mystère. (*Un silence.*) Honoré, Honoré, j'ai peur!

HONORÉ. — Vous avez peur?

FRANÇOISE. — A me trouver mal!... Si Brachart provoque un esclandre... s'il déshonore notre fille...

HONORÉ. — Mais il n'y songe pas!

FRANÇOISE. — Qu'en savez-vous? S'il demandait le divorce?

HONORÉ. — Quelle horreur!... Ne prononcez même pas ce mot-là!

FRANÇOISE. — Il en aurait le droit! Concevez-vous notre situation?

HONORÉ. — Elle ne serait pas brillante, mais...

FRANÇOISE. — Elle serait effroyable! Notre fille lâchée par ce mari de troisième classe, nous deviendrions la risée du monde!

HONORÉ. — Très chère, ne vous exaltez pas! Jacques est un garçon raisonnable, bien élevé...

FRANÇOISE. — Raisonnable! Bien élevé!... Et la porte?

HONORÉ. — La porte?

FRANÇOISE. — La porte du cabinet de toilette.

HONORÉ. — Tiens! Je l'avais oubliée.

FRANÇOISE. — Est-ce qu'un homme bien élevé démolit une porte? Le feriez-vous? L'auriez-vous fait?...

HONORÉ. — Jamais!

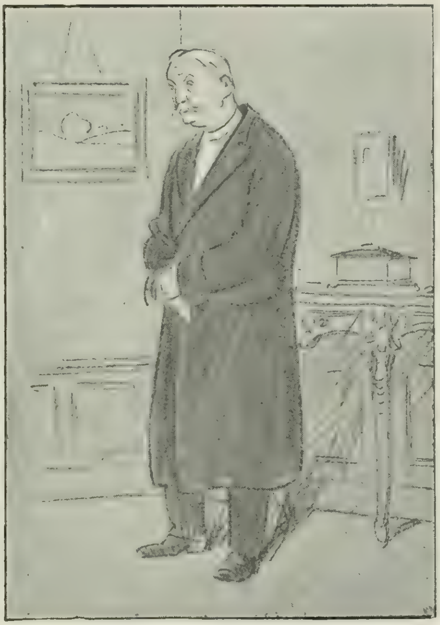
FRANÇOISE. — Vous voyez bien! C'est le geste d'un... d'un ruffian... L'homme du port de Marseille qui reparaît... L'homme qui a chargé des sacs, qui a...

HONORÉ. — Très chère, vous n'allez pas maintenant croire les...

FRANÇOISE. — Je crois... je crois tout!... Et vous aussi.

HONORÉ. — Pourtant, il montre de bonnes manières...

FRANÇOISE. — De trop bonnes! Et puis ses manières ne prouvent rien... Il possède un don d'imiter, de singer...



HONORÉ. — VOUS AVEZ PEUR?

HONORÉ. — En tout cas. Jacques est très épris de sa femme; il est plus épris encore de sa situation, de notre nom, du monde...

FRANÇOISE. — D'accord! d'accord! Seulement, il y a la porte. Sinon je m'inquiéterais à peine... Mais ce gaillard qui toujours s'empresse, se confond, courbe l'échine et qui, brusquement, défonce une porte... je vous le répète, il me fait peur.

Un silence.

HONORÉ. — Maudite porte!...

Un silence.

FRANÇOISE, *qui a jeté un coup d'œil dans l'avenue.* — La malheureuse enfant ne revient pas! Oh! je l'attendrai! Je l'attendrai jusqu'à demain!... Qui, mais qui a pu enjôler cette petite? Qui?... Dire que tout Paris

chuchote probablement le nom du monsieur et que nous sommes les seuls à... C'est toujours ainsi.

HONORÉ. — Très chère, voulez-vous que je vous cite les noms de tous nos amis, les uns après les autres, et que nous examinions ensemble...

FRANÇOISE. — Merci! Quel passe-temps! (*Une idée de génie.*) Le livre des téléphones? Là! là! prenez-le. Cherchez le numéro de l'Abbaye!

HONORÉ. — De l'Abbaye?

FRANÇOISE. — Oui! de l'Abbaye de Thélème... le restaurant.

HONORÉ, *feuilletant l'annuaire.* — Je ne comprends pas. Vous supposez que Brachart, pour s'étourdir, passerait la nuit à cette Abbaye?

FRANÇOISE. — Mais non! mais non!... Ce numéro?

HONORÉ. — Voilà... Heu... 139-37.

FRANÇOISE. — Eh bien, sonnez! Demandez-le.

HONORÉ, *qui obéit.* — Je ne comprends pas du tout!

FRANÇOISE. — Je veux voir notre fils. Ce n'est pas sorcier.

HONORÉ. — Max?

FRANÇOISE. — Nous n'en avons pas d'autre que je sache. Sonnez donc!

HONORÉ. — Je sonne, très chère, je sonne tant que je peux.

FRANÇOISE. — Je parie que Max nous mettra au courant... enfin sur la voie... Il doit savoir, lui!

HONORÉ. — Il nous aurait avertis!

FRANÇOISE. — Pas sûr!... C'est un petit bonhomme prudent... très prudent... Ah çà! ils ne répondront jamais. Passez-moi l'appareil! Tenez, on sonne.

HONORÉ. — Allô! allô! Donnez-moi le... le... ha!... le combien déjà?... le 139-37... trente-sept... sept... sept... quatre... et trois... sept!... Oui... Vous serez bien aimable!

FRANÇOISE. — Il est deux heures et demie du matin, nous avons les plus grandes chances de trouver Max.

HONORÉ. — L'absolue certitude. Ce jeune homme a une existence trop réglée pour que le plus petit doute...

FRANÇOISE. — Ne l'accablons pas!... Notre Max ne mène pas une vie très sérieuse, mais à son âge... Et il possède de grandes qualités... Il nous donnera tout au moins un excellent conseil. Eh bien, cette communication!...

HONORÉ. — Je n'entends plus rien.

FRANÇOISE. — Resonnez, alors!... Que vous êtes énervant, mon pauvre ami!

HONORÉ. — Allô!... Allô!... Allô!... Le 139-37!... L'Abbaye de Thélème?... C'est le chasseur?... Ah!... Allô!... Allô!... Thélème!... Hein?... Mais pas du tout!... Mais je ne suis pas Mme Manon... Mais non! Je vous dis que je ne suis pas cette dame!... Ni sa femme de chambre!... Je suis un monsieur... je désire parler au comte d'Andeline... (*Scandant les syllabes.*) A M. le comte d'Andeline... Vous le connaissez, j'aime à croire... oui! M. Max!... Priez-le de venir à l'appareil... Quoi?... Ah! (*Hésitation.*) Une seconde! (*Il raccroche le récepteur et pudiquement:*) De la part de qui?

FRANÇOISE. — De la vôtre!

HONORÉ. — Il faut que je dise au chasseur que...

FRANÇOISE. — Bien entendu!

HONORÉ. — Très chère, il me paraît à peine convenable de...

FRANÇOISE, *crispée.* — Voulez-vous, immédiatement...

HONORÉ. — Bien, bien. (*A l'appareil.*) — Hum! Il s'agit de... enfin, vous expliquerez à M. le comte que...

FRANÇOISE, *plus crispée encore.* — Ooh!

HONORÉ. — C'est son père qui le demande... Son père!... Le marquis d'Andeline... Bon! dépêchez-vous! (*A Françoise.*) Quand Max sera là, que dois-je...

FRANÇOISE. — Je lui parlerai.

HONORÉ. — Allô! ne coupez pas! Pourvu que ce chasseur ait le bon goût de lui faire la commission à l'oreille!... Sinon, tous les galopins de l'établissement... Allô! c'est toi? Comment? Comment?... Quelle farce? Qu'est-ce que tu dis... On te marie... Quoi! On te charrie?... (*Furieux.*) Ah! Maximilien, je te défends!... parfaitement, c'est moi!...

FRANÇOISE. — Que se passe-t-il encore?

HONORÉ. — Tu es un mauvais fils! Ta mère te parle!

FRANÇOISE, *qui a pris l'appareil.* — Allô, Max?... Oui... Ecoute bien, mon enfant... Non, non, personne de malade... Nous sommes chez ta sœur... Tu m'entends?... Oui, avenue Malakoff. Je te prie de nous rejoindre tout de suite... Impossible, par le téléphone!... Impossible!... Si! Assez grave... très grave!... C'est cela... viens mon chéri... Le plus vite que tu pourras! (*Elle raccroche le récepteur.*) Il saute dans l'auto d'un camarade... Il est gentil ce garçon... Il a du cœur.

HONORÉ, *de très mauvaise humeur.* — Je ne trouve pas. Il ne cesse de m'appeler Nono!

FRANÇOISE. — Encore votre Nono!... Mon ami, songez qu'à cette minute même, notre gendre, flanqué d'un commissaire de police, force peut-être la porte de quelque appartement...

HONORÉ. — Mais, Françoise, où prenez-vous ces idées? Jacques ne force rien du tout! Jacques fermera les yeux. C'est mathématique. Il s'est un peu fâché?... Mettons-nous à sa place... La découverte vous secoue effroyablement!... On est estomaqué... Littéralement estomaqué... On se dit : « Tout le monde le savait, je suis un grotesque... Je n'oserai plus me montrer à mes relations... » On rumine des vengeances, ou un suicide, ou une fuite... On devient fou...



Honoré. — Allo !... Allo !...

Mais la raison reprend vite ses droits... On se sent tenu par tant de liens, par tant de considérations... Un *modus vivendi* ne tarde pas à s'établir... Bien sûr, les premiers



FRANÇOISE. — C'est très intéressant !

temps, une gêne plane sur le ménage... Puis, petit à petit, on oublie. Vraiment on oublie... Et la seconde fois... la seconde fois, on s'étonne rien qu'au souvenir de... de... de...

Ses yeux ont rencontré ceux de Françoise. Il bafouille, puis prend le parti de se taire.

FRANÇOISE. — Continuez.

HONORÉ. — Très chère, je tenais simplement à vous apaiser, à...

FRANÇOISE. — C'est très intéressant!

HONORÉ. — Au moins, vous m'avez compris, Françoise?

FRANÇOISE. — Je l'espère.

HONORÉ. — Je ne faisais que des généralités...

FRANÇOISE. — Il va sans dire.

HONORÉ. — Si, par mégarde, une tournure de phrase malheureuse m'a échappé, je... je... J'ai cru entendre une automobile! (*Il se précipite vers la fenêtre.*) Oui!... C'est le cher, le brave petit Max! Eh bien, je suis content... je suis joliment content... je suis content qu'il arrive... qu'il arrive enfin... pour vous remettre tout à fait... Entre, mon garçon ; entre, mon petit Max.

---

## SCÈNE III

LES MÊMES, MAX

MAX, *très gai.* — Je n'ai pas traîné, hein! Je me suis amené sur une 35 Renault. Ça s'en va!

FRANÇOISE. — Mon fils, ouvre tes oreilles. En deux mots, voici le drame. Ton beau-frère est allé à la gare, mais il n'a pas pris le train.

MAX, *très calme.* — Bah!

FRANÇOISE. — Ta sœur, qui croyait son mari parti, n'était pas, elle, à la maison.

MAX. — Tiens!

FRANÇOISE. — Jacques est rentré et il n'a pas retrouvé sa femme.

MAX. — Oui.

FRANÇOISE. — Là-dessus il est ressorti également, mais en tapant les portes et même en en brisant une.

MAX. — Bon!

HONORÉ. — Tu te rends compte?

MAX. — Etonnamment. Et puis?

FRANÇOISE. — Ces événements ne te suffisent pas?

MAX, *indigné.* — C'est pour ça que vous m'avez dérangé?

FRANÇOISE. — Petit imbécile, tu n'as donc pas saisi le...

MAX. — Je vous répète que je saisis à merveille.

FRANÇOISE. — Une simple question.

MAX. — Mais c'est moi qui la pose. Qu'est-ce que vous faites ici?

FRANÇOISE. — Comment?

MAX. — Oui!... Qui vous a invités?

FRANÇOISE. — Tu es ridicule...

MAX. — C'est le propriétaire? C'est M. Brachart?

FRANÇOISE. — Je te dis qu'il est parti comme un fou!...

MAX. — Alors, c'est Annette?

FRANÇOISE. — Nous ne savons pas davantage où elle est allée!

MAX. — Encore une fois, qu'est-ce que vous faites ici?

FRANÇOISE. — Tu divagues! Nous avons reçu un mot affolé de la femme de chambre, et...

MAX. — Ah! très bien!... Vous êtes au service de la femme de chambre... On le dit! Très bien!

FRANÇOISE. — Max, tu commences à m'agacer!

HONORÉ. — Ce ton est souverainement déplaisant... D'ailleurs, tu sens le vin à trois pas!

MAX. — J'en ai bu! J'en ai bu pas mal. Mais j'y vois clair encore... Preuve : en débarquant, je viens de distinguer, dans une encoignure de porte cochère, la silhouette robuste de ce bon Jacques. Il est en bas, Jacques.

FRANÇOISE, *terrifiée.* — Quoi, ton beau-frère est embusqué?...

MAX. — Embusqué, oui, maman!... Blotti, tapi, embusqué...

FRANÇOISE. — Tu ris? Il guette simplement le retour de ta sœur pour bondir sur elle!

MAX. — Pensez-vous! Il ne tient pas à se montrer, le pauvre diable! Tout au plus, collerait-il, en échange de quelques tuyaux, dix louis au cocher qui ramènera Annette... c'est plus nature.

FRANÇOISE. — Moi, je prétends...

MAX. — Non, maman, non! Assez d'enfantillages! Des histoires de cet acabit, il s'en passe à la pelle. Et ça s'arrange à tous les coups! Ça n'existe pas. On n'a jamais convoqué les parents et connaissances pour de pareilles balivernes, ni fait lever un innocent jeune homme au milieu de son souper... Notre présence dans cette maison, savez-vous comment je la juge? C'est un manque de dignité. Et je m'y connais!... Allons, le camp! le camp! Je vous en conjure, trottons-nous!... Vous me jetterez chez Maxim... (*Paraît Jacques Brachart.*) Zut!

---

## SCÈNE IV

---

LES MÊMES, JACQUES BRACHART, puis ANNE-MARIE

FRANÇOISE. — Ah! Jacques... (*Un temps.*) Vous ne vous attendiez pas à nous rencontrer?

JACQUES. — Si!... des voitures stationnent devant l'hôtel... j'avais pensé... enfin, je m'attendais... je savais...

FRANÇOISE. — Notre inquiétude... notre inquiétude, que vous partagez...

HONORÉ. — Nous sommes très inquiets, nous aussi...

JACQUES. — Excusez-moi! Et surtout ne prenez pas en mauvaise part... les... J'hésite depuis un bon moment à remonter... Vous me gênez, vous me gênez beaucoup.

MAX, *à demi-voix.* — Là!

JACQUES. — Vous voyez combien la situation est embarrassante pour tous... Et puis il vaut mieux qu'Anne-Marie, quand elle reviendra... enfin, je préfère rester seul avec elle... Vous m'excusez, n'est-ce pas?

MAX, *même jeu.* — Eh bien?

FRANÇOISE. — Mais, mon cher Jacques, rien de plus naturel!...

HONORÉ. — Voyons, mon cher ami...

FRANÇOISE. — Je vous approuve pleinement... Si nous nous sommes crus autorisés...

HONORÉ. — Dans une certaine mesure! dans une certaine mesure!...

FRANÇOISE. — C'est que votre absence à tous deux... Nous nous sauvons.

MAX, *même jeu.* — Pas trop tôt!

FRANÇOISE, *le ton des grandes circonstances.* — Mon cher, mon bon Jacques... (*Paraît Anne-Marie. Elle est livide. Sa toilette est déchirée. Autour de sa main droite un mouchoir. Françoise change de façons, et d'une voix très claire :*) Et voici notre fille!... Vous êtes réunis... Eh bien, nous partons complètement rassurés. Mon Annette, tu as commis une imprudence... une simple imprudence... mais à l'avenir...

MAX, *bas à ses parents qu'il s'efforce d'entraîner.* — Venez donc!... c'est fini, c'est enterré! Ça n'existe plus. Venez!

FRANÇOISE. — Oui... au revoir, Jacques! Au revoir, Annette.

HONORÉ. — Bonne nuit, mes enfants, bonne nuit.

MAX, *qui ferme la marche.* — Bonne nuit! Ouf!

---

## SCÈNE V

---

JACQUES, ANNE-MARIE

JACQUES, *souriant.* — Bonsoir, Anne-Marie.

ANNE-MARIE. — Tiens! vous êtes resté?

JACQUES. — Oui... et vous êtes sortie?

ANNE-MARIE. — Oui... (*Un silence.*) Bonsoir!

Elle lui tend négligemment la main et fait un pas vers la chambre.

JACQUES, *la retenant et gentiment.* — S'il vous plaît, Annette... D'où venez-vous?

ANNE-MARIE. — Trop curieux!

JACQUES. — Mais votre robe est déchirée...

ANNE-MARIE. — Ce n'est rien!

JACQUES. — Et votre main... vous saignez... vous êtes blessée?... Est-ce que...?

ANNE-MARIE, *se dégageant, très nerveuse, presque violente.* — Oh! laissez-moi!... De grâce, laissez-moi!

JACQUES. — Alors, dites... d'où venez-vous?

ANNE-MARIE. — Cela ne vous regarde pas!

JACQUES. — Ah! si.

ANNE-MARIE. — Vous oubliez déjà nos conventions?

JACQUES. — Il n'existe pas de conventions entre nous.

ANNE-MARIE. — Evidemment, nous n'avons rien signé.

JACQUES, *doucement.* — Annette, ne soyez pas si méchante!... A quoi faites-vous allusion? Oui, quelques mois après notre mariage, j'ai reconnu que... mon approche vous déplaisait... vous crispait... Je l'ai reconnu avec douleur, car je vous aime, Annette,

je vous aime d'un amour acharné, irrévocable, et j'espère qu'un jour vous m'aimerez aussi.

ANNE-MARIE. — Ho!

JACQUES. — Vous ne pouvez pas m'empêcher de l'espérer. Bref, je vous ai offert une sorte de séparation... une séparation de corps...

ANNE-MARIE. — Eh bien?

JACQUES, *qui ne se départ pas d'un ton d'extrême douceur.* — Mais je n'ai jamais entendu briser notre foyer, rompre notre union. Nos devoirs réciproques subsistent, et même...

ANNE-MARIE. — Oh! mon ami, quel fatras! Quelles expressions!

JACQUES. — Celles d'un mari qui...

ANNE-MARIE. — Mais soyez donc sincère! Essayez!

JACQUES. — Enfin, Annette...

ANNE-MARIE. — Vous ne prétendrez pas que notre union ressemble aux autres! Est-ce que nous possédons un foyer, dites? Est-ce que nous formons un ménage? Et quant à mes devoirs... eh bien, je les remplis, mes devoirs! Vous le savez. Ils consistent à habiter sous votre toit, à me montrer à vos côtés, à servir par ma présence, par mon alliance, votre avancement mondain... Je ne me suis engagée à rien de plus, le jour, le jour précis, où je me suis vendue à vous! Là!

JACQUES. — Annette, vous me surprenez, vous m'inquiétez... c'est la première fois que...

ANNE-MARIE. — Tant pis! J'aurai désormais l'audace de notre marché, puisque vous feignez, vous, d'oublier qu'il existe! Le jour dont je parle, j'ai, avant de consentir, réclamé une conversation avec vous. Votre finesse a vite deviné qu'elle était sérieuse, la conversation,et que je ne bluffais pas.Honnêtement, durement, je vous ai dit : « Monsieur Brachart, je ne vous aime pas, je ne peux pas vous aimer, je ne vous aimerai jamais. » C'était difficile à répéter... Plusieurs fois, je m'y suis contrainte, comme un petit châtiment envers moi-même. Cette phrase fut le leit-motiv de nos accordailles. Vous vous êtes montré ce que vous êtes : cordial, impersonnel, imprécis... très fort, je le crois, sous votre air vague...Vous avez su cacher vos prétentions, je rompais sur l'heure. Vous avez exagéré votre goût du monde, outré, appuyé votre rôle de snob. Mais, dès le mariage conclu, éclatait une passion entêtée, extravagante. Tout d'abord, vous comptiez éveiller, en moi, une femme qui démentirait la jeune fille, et aucune tentative ne me fut épargnée, aucune des marques de votre amour! Quelles marques! Quels souvenirs!... Mais non!... Je n'admets pas qu'on récrimine. Et puis, vous aviez le droit! Vous aviez le droit, puisque j'étais assez bête pour subir... Enfin, vous comprenez mon martyre et vous me faites grâce. Depuis lors, c'est une cour en règle que j'endure, une cour incessante, excédante... Je n'en peux plus! Excusez ma rudesse, mes nerfs, mais la contrainte d'un amour qui n'est point partagé, le voilà le supplice d'une femme! Je n'en peux plus!... Vraiment, mon ami. Faites-moi l'existence séparée, libre, qu'ont les femmes dans les couples de notre sorte... Vous y gagnerez mon amabilité. Et sinon, bonsoir!... Et pour l'instant, bonsoir.

JACQUES, *la voix caressante.* — Annette, je vous en supplie, dites-moi d'où vous venez?

ANNE-MARIE. — Non, ne me le demandez plus!

JACQUES. — Annette! (*Presque puéril.*) Enfin, j'ai le droit de vous poser cette question?... (*Un silence.*) Annette! répondez! (*Un silence. Avec une soudaine brutalité :*) Eh bien, ma petite, je vous y contraindrai, moi, à répondre! Oui, vous répondrez de force! Je suis le maître, après tout. Prenez-y garde!

ANNE-MARIE. — Quoi! Quoi!

JACQUES. — Prenez-y bien garde!

ANNE-MARIE, *suffoquée.* — Quoi! Vous osez... Quel est ce changement à vue? Le millionnaire passe à la menace!... Comment me contraindrez-vous? Pourquoi êtes-vous le maître? Parce que vous tenez l'argent? Mais la petite chambre de mon couvent! demain!... à la minute même!... Je m'en fiche de votre argent!... Vous entendez? Je m'en fiche! Je m'en fiche! je m'en fiche!

JACQUES. — Tout de même, vous m'avez épousé!

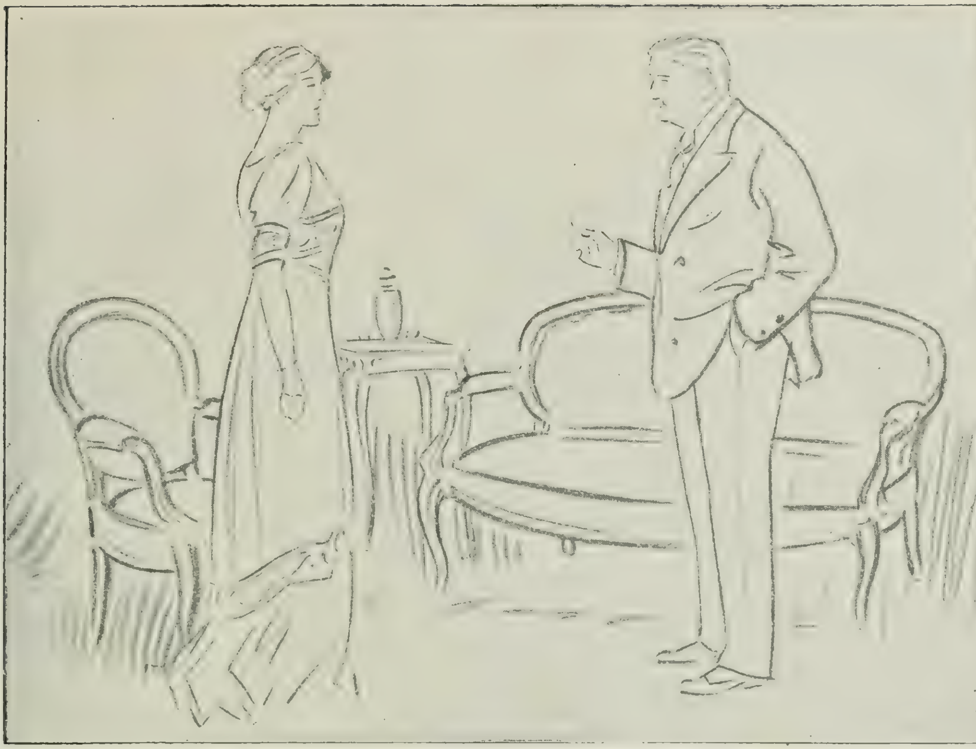
ANNE-MARIE, *hors d'elle.* — Je vous ai épousé... (*Elle s'arrête, elle se domine.*) C'est vrai, je vous ai épousé.

JACQUES. — Bien heureux que vous ne le niiez pas! Oui, vous m'avez épousé. Oui, je suis votre mari. Et il est trois heures du matin! Et vous venez de rentrer. Et il faut me raconter d'où vous venez. Allons, allons, il le faut!

ANNE-MARIE, *qu'une crise de nerfs menace.* — Mais taisez-vous, taisez-vous! Je vous interdis de me parler sur ce ton! Taisez-vous!... Vous ne sentez donc pas mon exaspération? Vous ne voyez pas dans quel état je suis revenue ici?

JACQUES. — Si! je vois.

ANNE-MARIE. — Je vous ai épousé... j'ai accepté de vous épouser parce que ma mère me l'a demandé à genoux. Et je n'emploie pas une image... J'avais d'abord refusé avec horreur... J'ai vu cette femme, en robe de soirée, se traîner par terre, à mes pieds... Elle implorait comme une petite enfant... avec l'égoïsme, le désespoir d'une enfant... Et elle pleurait, elle pleurait à s'en abîmer la figure... J'aime bien maman... J'aime le souvenir que j'ai conservé d'elle. Elle était magnifique... Elle a été aimée à l'adoration, à la folie... Elle a aimé aussi, elle a souffert... Elle a eu de la chance, elle!... De belles



JACQUES. — ANNETTE, JE VOUS EN SUPPLIE, DITES-MOI D'OU VOUS VENEZ?

aventures ont secoué sa vie... Alors, le spectacle de cette folle amoureuse qui ne pense plus à l'amour, qui ne pense plus qu'à ça (*ce geste trivial qui signifie : l'argent*) et qui se prosternait devant sa fille... qui se prosternait pour des gros sous... c'était déchirant, c'était trop! J'ai eu honte... J'ai dit oui tout de suite... Etes-vous content? Comprenez-vous?

JACQUES. — Oui, mais moi, je veux savoir d'où vous venez?

ANNE-MARIE. — Encore!... J'ai sommeil à présent... Je vais me coucher.

JACQUES, *s'interposant.* — Vous vous êtes cachée pour sortir! Une femme si fière!...

ANNE-MARIE. — Cachée!... J'ai défilé devant des domestiques à vos gages... Il vous a suffi d'en interroger un...

JACQUES. — Vous n'en avez pas moins choisi mon premier soir d'absence!

ANNE-MARIE. — C'est exact! Je tenais à ma liberté... Il est facile d'empêcher une femme de passer une porte... Je m'en aperçois.

Elle s'assied.

JACQUES, *pressant.* — Anne-Marie, vous avez un amant.

ANNE-MARIE. — Bah!

JACQUES. — Je sais que vous avez un amant.

ANNE-MARIE. — Si vous le savez...

JACQUES, *rude.* — Enfin, est-ce oui? Est-ce non?

ANNE-MARIE. — Ni oui, ni non.

JACQUES. — Pourquoi me bravez-vous? Ce n'est pas très épatant!

ANNE-MARIE. — Vous m'ennuyez!

JACQUES. — Vous me bravez, mais vous n'êtes pas brave.

ANNE-MARIE. — Oh! comme vous m'ennuyez!

JACQUES. — Non, vous n'êtes pas brave! Les insultes ne prouvent rien. Je vous défie de vous lever et de me déclarer en face...

ANNE-MARIE. — En face! Vous ne regardez jamais en face!...

JACQUES. — Mais oui! mais oui! Des outrages tant qu'on veut!... Et du mépris aussi... du mépris facile! Et la trahison installée chez moi... N'empêche que vous me craignez!

ANNE-MARIE. — C'est cela, je vous crains.

JACQUES. — Parfaitement!... Vous ne craignez ni ma colère ni ma peine... Vous craignez que... que M^me^ votre mère ne perde le gendre qu'elle a tant cherché. Voilà ce que vous craignez, ma belle enfant!



ANNE MARIE. — EN FACE! VOUS NE REGARDEZ JAMAIS EN FACE!...

ANNE-MARIE, *d'une voix contenue, tremblante.* — J'en ai assez! j'en ai assez! j'en ai assez! Si je parle, me débarrasserez-vous de votre vue, m'accorderez-vous la solitude?

JACQUES. — Je vous le jure.

ANNE-MARIE. — C'est que vos serments...

JACQUES. — Ils valent bien les vôtres. Voulez-vous que je m'engage par écrit?

ANNE-MARIE. — Vous m'épargnerez les fureurs, les larmes, les questions?

JACQUES. — C'est promis.

ANNE-MARIE. — Alors, tout, pour ne plus entendre cette voix de valet insolent!... Oui, j'ai un amant.

JACQUES. — Pardi!...

ANNE-MARIE. — Plutôt, j'avais un amant... Je m'étais jetée vers lui de toutes les forces de mon espoir... Je demandais à renaître... à revivre... à vivre... car, auprès de vous, je me sens devenue une chose, la chose d'un acquéreur! Seulement, le malheur est sur moi... On m'avait vendue à un faiseur... et je me suis donnée à un mauvais drôle. Vite, j'ai compris ma bêtise... Et cette nuit, il m'a menée, par surprise, à un souper... un souper dans un salon de restaurant... une ignominie!... Je ne me doutais pas. Je ne me doutais de rien... j'ignore ces saletés!... Il m'a poussée... je me suis trouvée tout à coup parmi des hommes et des femmes que nous connaissons... des amis!... Et il y avait aussi deux autres femmes... deux femmes infectes...

JACQUES, *les dents serrées.* — Mais quels sont...

ANNE-MARIE. — Ah! non, ne m'interrogez pas, surtout!... J'en arrive de cette réjouissance!... je me suis évadée, arrachée... Je rentre frémissante, écœurée, hallucinée, folle, et pour clore dignement la fête, M. Brachart, que je croyais à Londres, m'apparaît... Ah! mes nerfs sont invincibles puisqu'ils ont supporté le surcroît de ce tête-à-tête. Mon ami, il ne me reste plus qu'une pensée : ne plus penser! oublier, dormir, mourir... Je crois vraiment que je souhaite de mourir. Maintenant, entrevoyez-vous la bouffonnerie de vos insinuations et de vos menaces?... Vous êtes très riche, colossalement riche, vous êtes des maîtres du monde, mais que pouvez-vous sur une femme sans révolte, sans âme, et qui accepte la mort?

JACQUES. — Votre amant s'appelle?

ANNE-MARIE. — Ah! non! Pas cela... Nous ne faisons pas cela.

JACQUES. — Je le connais, d'ailleurs. C'est Hugues de Wardens.

ANNE-MARIE. — Il se peut.

JACQUES. — Ce n'est pas Hugues de Wardens. Je suis bête!... La Beaume!... Jacques de La Beaume, qui vous fait la cour depuis longtemps.

ANNE-MARIE. — Jacques de La Beaume.

JACQUES. — Non!

Un temps.

ANNE-MARIE. — Je croyais qu'aucune question...

JACQUES. — Je n'en pose plus. Plus une

seule! Je le tiens!... Inutile que vous le nommiez. Je le tiens, je le tiens! J'aurais dû deviner plutôt! C'est bon. A la première heure, ce monsieur aura la visite de deux de mes amis. Et, demain, je le tue comme un lapin!

ANNE-MARIE, *éclatant de rire.* — Ah! ah! Ça, c'est drôle!

JACQUES. — Drôle? Je vous répète que demain...

ANNE-MARIE. — Ah! ah! ah! Vous serez parvenu à me faire rire!

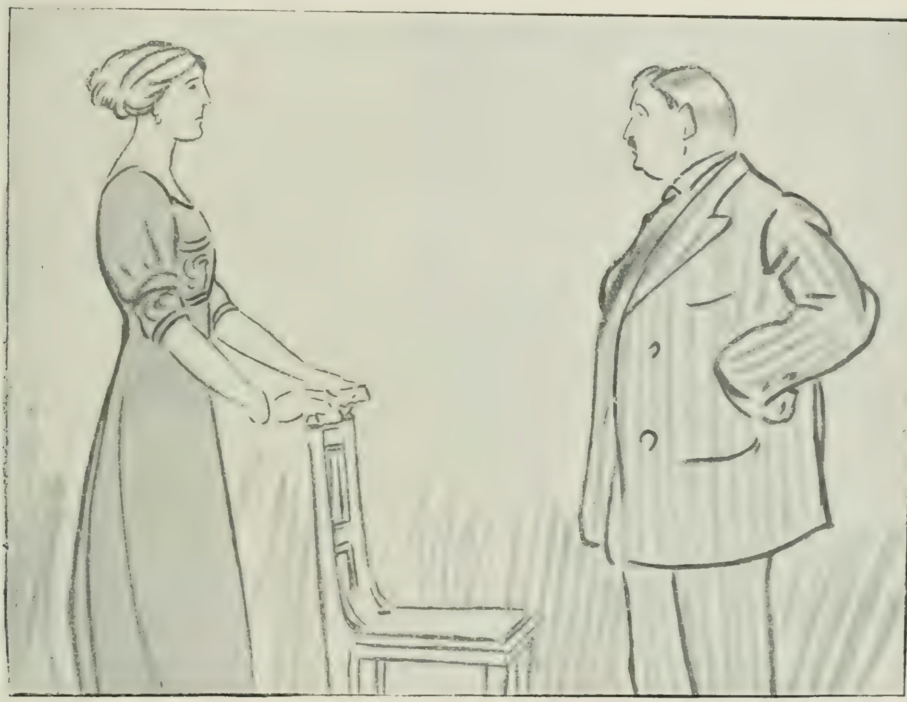
JACQUES. — Eh bien, ris, mon ange, ris! Je le guettais ce rire-là!... Maintenant, je ne s'y frotteront plus. On ne m'a pas, moi, on me trompe, mais on ne m'a pas! C'est moi qui ai les autres. Tu viens de me voir à la besogne... Ça n'a pas traîné.

ANNE-MARIE. — Maquignon!

JACQUES. — Maquignon, soit!... et un maquignon salement touché!... C'est mauvais! On ne sait pas comme c'est mauvais. Patience!... Mais à mon tour, je réclame un peu de calme. Alors, je ne vous retiens plus...

ANNE-MARIE. — Grand merci!...

Elle se dirige vers la porte de sa chambre. Elle est arrivée au seuil lorsque:



ANNE-MARIE — MAIS C'EST FAUX!

le tiens! Maintenant que tu as ri! Si nous nous battions, ton amant et moi, c'est lui qui me tuerait. Ah! tu ne ris plus? Tu deviens sérieuse. Hein! La gaffe... Me l'auras-tu tu servi gentiment, ton spadassin, ton fort aux armes, ton Jessie, ton Jérôme Le Govain!

ANNE-MARIE. — Mais c'est faux!

JACQUES. — Pas possible! Voilà que tu prends la peine de nier!... Tu le dénonces deux fois.

ANNE-MARIE, *un mince sourire.* — Si vous le désirez absolument...

JACQUES. — Comment! elle insiste... Non, mais tu voudrais m'avoir!... Pauvre innocente!... De plus forts que toi ont essayé, qui

JACQUES. — Halte-là!... Demi-tour... Pas dans votre chambre. Dans la mienne.

ANNE-MARIE. — Quoi!

JACQUES. — Vous vous reposerez dans ma chambre. Soyez tranquille, je ne vous y rejoindrai pas.

ANNE-MARIE. — Vous devenez fou?

JACQUES. — Excusez-moi. J'ai tout mon bon sens. Seulement, tout à l'heure, j'étais agacé, j'ai jeté bas la porte de votre cabinet de toilette... Je redoute pour vous le courant d'air.

ANNE-MARIE. — En vérité, monsieur, que signifie cette...

JACQUES. — Je ne le sais pas. Vrai!... Je ne le sais pas moi-même. Je sais que j'ai

besoin de quelques heures pour me remettre d'aplomb... pour y voir... je n'y vois plus!.. Et comme je me suis mis dans la tête que d'ici là, vous... vous ne communiqueriez pas...

ANNE-MARIE. — Rassurez-vous!

JACQUES. — Je vais me rassurer... avec la clef.

ANNE-MARIE, *indignée* — Oh!

JACQUES. — Encore une fois, excusez-moi. Il s'agit de quelques heures .. Et il me faut cette sécurité. Il me la faut.

ANNE-MARIE, *exaspérée.* — Mais, mon pauvre monsieur, savez-vous que vous devenez grotesque! Vous jouez un drame, et vous le jouez tout seul. Je n'en serai pas, moi!... Au moins, choisissez entre les dénouements classiques! Quand un homme aime une femme, et que cette femme ne veut pas de lui, et que cette femme le trompe, ou il la tue... vous ne tuez pas, vous!... ou il la chasse... Voulez-vous me rendre le grand service de me laisser partir? Non, n'est-ce pas?... Une heure après, vous et les miens galoperiez à ma poursuite!... C'est arrivé une fois déjà... Alors, on pardonne, on se résigne. Monsieur, laissez-moi tranquille. Conduisez-vous en homme bien élevé et laissez-moi tranquille! (*Un silence. Jacques est devant elle, lourdement campé, immobile, têtu.*) A la fin des fins, que voulez-vous?

JACQUES. — Que vous entriez là.

ANNE-MARIE. — Et si je refuse de me laisser enfermer?

JACQUES. — Si vous refusez... Ça me sera égal que vous refusiez.

ANNE-MARIE. — J'ai compris. Vous n'imaginez pas ce que je ferai pour éviter que vous me touchiez. (*La voix cinglante.*) Ouvrez cette porte.

Jacques obéit. Il ouvre la porte, s'efface. Anne-Marie passe devant lui, sans un mot, et disparaît dans la chambre. D'un vif mouvement, Jacques tire la porte à lui, la ferme à clef et fourre la clef dans sa poche. Un grondement lui échappe. Il est seul dans le salon. Aucune diversion, maintenant, à sa souffrance. Il souffre visiblement. Il lutte contre sa douleur, et ne veut que considérer les événements Il parvient à penser. En lui, les plans, les projets se précipitent... Tout à coup, son regard change. L'idée a germé. Un moment de profond, de farouche examen. Il se lève, regarde autour de lui, s'approche du téléphone, s'en éloigne, prend son manteau, revient au téléphone et s'encapuchonnant du manteau pour étouffer le bruit de la voix, il prononce, très bas, après avoir sonné :

JACQUES — Allô!... Allô!... Donnez-moi le 517-19.. Allô! Sonnez!... Oui, oui, insistez, je vous prie, insistez!... Allô!... C'est vous, Flach?... Ne prononcez aucun nom... C'est moi... moi... Moi! votre patron... mais oui aucun nom!... Oui!... Non, je ne suis pas parti. Je ne pars pas .. je vous téléphone pour que vous ne vous absentiez pas non plus... J'ai besoin de vous ce matin. Urgent... très urgent!... Mais tout le monde doit ignorer ma présence à Paris . tout le monde!... Venez à onze heures à l'hôtel Ritz, place Vendôme, j'y serai... Non, non!... pas avant!.. C'est inutile... Vous demanderez mon appartement... A onze heures et demie, et pas un mot surtout!.. Je suis parti. A tout à l'heure!...

Puis il raccroche le récepteur, rejette le manteau, reprend la clef, rouvre la porte. Il a un visage détendu, la voix conciliante.

JACQUES — Annette! . Anne-Marie!... Je vous demande pardon de vous déranger.. venez ..

ANNE-MARIE, *paraissant* — A vos ordres.

JACQUES. — J'avais du chagrin... Je me suis laissé emporter...

ANNE-MARIE, *un sourire méprisant* — Je me disais aussi..

JACQUES. — Cette séquestration est ridicule .. Ridicule et inutile!... Anne-Marie, malgré vos torts envers moi, malgré votre faute, malgré cette dissimulation .. il me semble plus digne... enfin, je ne peux pas me tromper à ce point sur la qualité d'un être, et je me fierai à... tenez, je n'exige même pas votre parole .

ANNE-MARIE — Habile homme!

JACQUES. — Donnez-moi une petite assurance... dites-moi... dites-moi simplement que jusqu'à mon retour, vous ne verrez personne... dites-le.

ANNE-MARIE. — J'ai résolu de ne plus jamais parler à Jérôme Le Govain

JACQUES — Il suffit.

ANNE-MARIE — Cette fois. bonjour.

De nouveau elle se dirige vers sa propre chambre.

JACQUES — Anne-Marie.. il vaut mieux que cette histoire ne s'ébruite pas. C'est votre avis?... Je devais partir à onze heures et demie pour Londres...

Un geste.

ANNE-MARIE, *glaciale.* — Eh bien, vous êtes parti

JACQUES — Justement! Je suis parti. Les domestiques, je m'en charge.. Vos parents... Ils n'ont pas intérêt à parler... Je veux dire que leurs sentiments leur commandent... Ils se tairont, n'est-ce pas?

ANNE-MARIE, *même jeu* — Je crois qu'ils se tairont.

JACQUES — Reste votre frère... C'est le garçon le plus discret...

Un temps. Il la regarde.

ANNE-MARIE, *même jeu* — Le plus discret de la terre.

JACQUES. — D'ailleurs, les uns et les autres vous téléphoneront sans doute...

ANNE-MARIE, *même jeu.* — Sans doute, me téléphoneront-ils.

JACQUES. — Et au besoin, vous leur...

ANNE-MARIE, *même jeu.* — Et au besoin, je leur. *(Un silence.)* C'est fini?

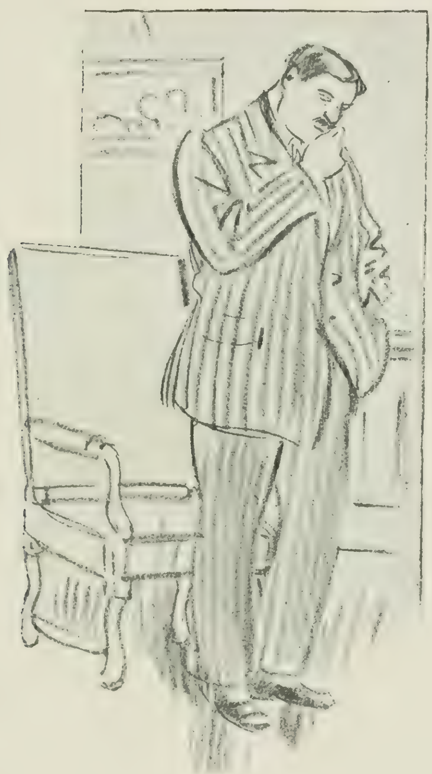
JACQUES. — Il est quatre heures... J'ai un autre train à sept heures. Je le prendrai. Je verrai mes gens le soir... Voilà tout...

ANNE-MARIE, *écrasante.* — Voilà tout!

JACQUES. — Au revoir, Anne-Marie!

ANNE-MARIE. — Au revoir.

Elle sort. L'homme réfléchit.





JACQUES. — Je suis a l'hotel Ritz...

# ACTE TROISIÈME

*Un grand salon particulier à l'hôtel Ritz. A gauche, deux grandes fenêtres ouvrent sur un balcon qui domine la place Vendôme. Au fond, porte sur un vestibule. A droite, une autre porte donne sur la chambre voisine qui dépend de l'appartement. Ces deux portes sont doubles : porte en bois et porte capitonnée.*

## SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES BRACHART, puis GRACE RITHERFORD, parfois le VALET DE CHAMBRE de Brachart.

Au lever du rideau, Jacques est seul. Il arpente le salon. Enfin, le valet de chambre ouvre la porte du fond et introduit Grace.

GRACE, *enjouée.* — Bonjour, Brachart!

JACQUES, *souriant, très aimable.* — Bonjour, chère madame... entrez!...

Le valet de chambre disparaît, la physionomie de Grace change aussitôt.

GRACE, *sérieuse à présent.* — Eh bien?... je dormais... votre coup de téléphone m'a éveillée... je me suis levée dare-dare, habillée, et me voici. Que se passe-t-il?... Et d'abord que faites-vous au Ritz, mon Dieu?

Jacques ne répond pas tout de suite. En silence il se dirige vers la porte qui donne sur le vestibule, l'ouvre et constate que le valet de chambre a refermé aussi la seconde porte capitonnée. Lorsqu'il est sûr de n'être entendu que de Grace, il dit de la même voix gaie :

JACQUES. — Je suis à l'hôtel Ritz, parce qu'il faut bien que je sois quelque part. Cet appartement se trouvait libre par bonheur... Je l'ai pris. C'est celui des souverains, ma chère... Je vous dois d'habiter, tout un jour, la demeure des grands.



Jacques. — Allez !... Le restaurant d'abord ?...

GRACE. — Je ne saisis pas.

JACQUES. — C'est simple. Hier soir, comme j'allais partir pour Londres, le plus désagréable des soupçons m'a pincé... happé. . Vous avez été le témoin de mon trouble, vous m'avez offert un conseil amical, que j'ai suivi, et mon départ est devenu un faux départ. Vers une heure du matin, je suis retourné à l'avenue Malakoff... La, je sonne, je me précipite, je fouille l'hôtel de fond en comble... Rien de suspect. Anne-Marie reposait tranquillement dans sa chambre... Je me suis trouvé, alors, quelque peu embarrassé de ma contenance... Enfin, j'ai prétexté des documents oubliés, j'ai prétendu que j'allais gagner Calais en automobile et je me suis réfugié tranquillement au Ritz, avec mon valet de chambre. (*Regardant sa montre.*) Il est dix heures et demie du matin... Nous resterons cachés ici, trente-six heures encore. Soyez bénie!

GRACE. — Que me racontez-vous là?... Vous êtes rentré chez vous cette nuit?

JACQUES. — Comme vous m'y aviez engagé...

GRACE. — Et vous avez trouvé votre femme qui dormait?

JACQUES. — Qui dormait, oui.

GRACE. — Vous l'avez vue?

JACQUES. — Comme je vous vois.

GRACE. — Vous lui avez parlé?

JACQUES. — Pendant un quart d'heure.

Elle regarde Brachart et prononce simplement :

GRACE. — Ah!

JACQUES. — Cela vous étonne?

GRACE. — Cela me cause une joie sincère. Je m'étais trompée, Jacques, j'en suis ravie!

JACQUES. — Non, vous ne vous trompiez pas. Nous mentons tous les deux. Seulement, je sais ce que je voulais savoir. Vous étiez de la petite fête de cette nuit...

GRACE. — Quelle fête?

JACQUES. — Du souper. Vous en étiez.

GRACE. — Quand il vous plaira de...

JACQUES. — Vous en étiez! Votre regard, il y a une minute, le disait, le criait! Ne vous débattez plus. A quoi bon?

GRACE. — Enfin, Jacques, je vous affirme que...

JACQUES. — A quoi bon? Que redoutez-vous? Mes reproches? Ma rancune? Ah! si nous n'en étions que là!... Tenez, je suis plus brave que vous. L'amant de ma femme, c'est Jérôme Le Govain. Là! vous voyez.

GRACE. — Quel jeu jouez-vous encore?

JACQUES. — Mais non! Mais non! Je ne ruse plus. Anne-Marie, à son retour, m'a jeté, elle-même, la vérité à la figure.

GRACE. — Alors, que voulez-vous de plus?

JACQUES. — Ceci. Elle est rentrée au petit jour, une main en sang, sa robe déchirée... Elle arrivait de je ne sais quelle orgie, quelle noce... Dans un cabinet particulier, semble-t-il. Il y avait là quelques amis, hommes et femmes, et des grues, j'imagine... des cocottes. Impossible d'arracher de plus amples détails. Eh bien, je les veux tous, les détails. J'exige que vous me les donniez exactement, minutieusement! Pas de cachotteries surtout! Nous ne serions plus amis, ma petite Grace.

GRACE. — Pourquoi ce récit, ce rapport?

JACQUES. — Il me faut ça!

GRACE. — Pour souffrir!

JACQUES. — Pour souffrir, oui, Grace. (*Un silence.*) Fallait pas commencer, ma petite!

GRACE. — Je ne regrette rien.

JACQUES. — Moi, non plus, je ne regrette pas. Allez!... Le restaurant d'abord?

GRACE, *prenant son parti et d'un ton de défi joyeux.* — Café de Paris.

JACQUES. — Bon. Les convives? C'étaient?...

GRACE. — Eh bien, il y avait Stanislas et Riquette de Ruches... Oui, ils font la fête ensemble. C'est un principe. Et ils se passent tous leurs caprices, vous savez, tous... Le ménage modèle, enfin!

JACQUES. — Et puis?

GRACE. — Glorieux, l'éternel, l'indispensable Glorieux.

JACQUES. — Hum... Et puis?

GRACE. — Et puis... Jeanne de Maniolles et Robert de Ware... Maniolles avant de s'embarquer pour le Chili a voulu confier sa pauvre petite femme à un ami sûr, donner à son Jeannot un chaperon officiel. Et il a choisi, bien entendu, Robert. Tordant, hein?

JACQUES. — Oui... Qui d'autre?

GRACE. — Ma foi... Ah! ces demoiselles!... elles étaient deux : Christiane Roy, une grande belle fille brune, qui porte de drôles de chapeaux...

JACQUES. — Connais ..

GRACE. — Et son inséparable, une petite Anglaise ravissante, Loulou James. Elle va danser à l'Olympia, le mois prochain... Elle est ravissante... Une petite figure angélique...

JACQUES. — Alors... Anne-Marie...

GRACE. — Anne-Marie et Jérôme sont arrivés les derniers. Leur entrée a fait sensation.

JACQUES. — Vous ne les attendiez donc pas?

GRACE. — On n'attendait pas Anne-Marie dans le clan des réprouvés... Elle est assez hautaine... assez lointaine... Et elle passait pour très sage. Jessie nous avait promis une surprise; moi seule, j'avais deviné... Les autres étaient à cent lieues...

JACQUES. — Et comment... se comportaient-ils... l'un envers l'autre?... Parlez donc!

GRACE. — Tout d'abord Jérôme s'est montré assez cérémonieux. Du reste, la fête a commencé lugubrement... Une gêne! une glace! Seuls, les Ruches faisaient les frais de la conversation... Le couple était déjà un peu gris du dîner... Ils ont débité tant de bêtises que Glorieux s'est déridé à son tour.

Et il a dit quelques saletés. Les saletés et le champagne ont mis, enfin, de l'animation... Robert de Ware a, derrière un paravent, donné à sa Jeanne un baiser sur la bouche, Glorieux essayait d'embrasser Riquette de Ruches à la dérobée, et Christiane Roy embrassait ouvertement la petite Loulou.

JACQUES. — Le Govain?...

GRACE. — Il devenait tendre aussi... Il se rapprochait... Il me semble que son bras serrait la taille d'Anne-Marie.

JACQUES, *avec un sourire torturé.* — Qui, naturellement, lui témoignait une égale tendresse...

GRACE. — Non, elle demeurait impassible... je vous assure!... inerte... et d'une pâleur...

JACQUES. — Oh!

GRACE. — Si! si! je ne mens pas... En entrant, elle avait eu un haut-le-corps... Elle semblait abasourdie de nous voir là, et aussitôt son voile enlevé, j'ai remarqué qu'elle était blanche, livide... Elle avait des yeux qui se cernaient, une pauvre bouche tordue. Elle regardait ces deux créatures d'un regard... un regard de somnambule...

JACQUES. — Ensuite?... Qu'a-t-on dit? qu'a-t-on fait?

GRACE. — Je ne me souviens pas de chaque syllabe... Je sais qu'à un moment on a parlé de beauté... Cette Christiane est faite merveilleusement. Nous avons voulu qu'elle montre sa poitrine... Oh! elle ne s'est pas laissé prier! Corset et corsage ont été balancés... ffft!... Là-dessus, Glorieux, au nom de l'art, insiste pour qu'elle se mette toute nue. Elle n'y consentait que si Loulou James en faisait autant... Mais la petite Anglaise s'est rebiffée ferme. Ruches et Glorieux lui ont saisi les poignets... Elle luttait, elle mordait... bref, tohu-bohu terrible!... Ruches, complètement ivre, jurait que sa femme se déshabillerait aussi... Un homme d'esprit a éteint l'électricité. Cris, tumulte. On rallume... Loulou se débattait toujours. Riquette, à moitié dégrafée déjà et comme une petite tigresse, s'était jetée sur elle, essayait de lui arracher sa robe... Cela tournait à la bagarre. Quelqu'un a trébuché et, à trois ou quatre, ils ont roulé sur le tapis... Dans leur chute, ils bousculent Anne-Marie... Elle était assise à côté de moi, elle s'est levée très droite, sans un mot, et elle a marché vers la porte... Ruches, qui était par terre, qui avait vu le mouvement, a tenté de la retenir en s'accrochant des deux bras... Elle empoigne un verre pour le frapper, mais dans sa main le verre se casse... L'autre, de peur, a lâché prise et Anne-Marie a pu s'enfuir de la pièce... Au bruit de la porte, Jérôme s'est retourné, il a compris aussitôt. Il s'est rué à la poursuite et le vacarme s'est arrêté net... Ah! ce fut, tout à coup, un beau silence!... L'air assez penaud, Jessie reparaît au bout d'un moment. Sous peine d'un affreux scandale, il avait dû laisser Anne-Marie monter en voiture et rentrer chez elle. On a un peu plaisanté notre homme... Puis Glorieux a finement porté la santé des absents, et Jérôme, retrouvant vite sa gaieté, a bu aux



GRACE. — Une gêne! une glace!

maris malheureux. Ces toasts à votre intention, j'imagine. Voilà.

JACQUES. — C'est tout?

GRACE, *avec lassitude.* — Non... mais le reste ne vous intéresse pas. (*Un long silence.*) N'est-ce pas, Jacques, que ça fait mal?

Le même silence.

JACQUES. — Et vous, vous aimez Jérôme Le Govain?

GRACE. — Je l'ai aimé à la folie... Oui, je l'aime.

JACQUES. — Je croyais votre liaison rompue depuis des mois.

GRACE. — Il y a un an et demi que c'est fini... Je l'aime toujours.

JACQUES. — Et vous le haïssez?

GRACE. — Non. Je veux qu'il m'épouse.

JACQUES, *redressant la tête.* — Tiens!

GRACE. — Il y a longtemps que je veux. Le mariage était même décidé... ou presque... Nous devions nous marier... Oui... oui... Malheureusement, Jessie vous a rencontré... Vous teniez à le conquérir : vous lui avez prêté de l'argent, vous lui avez donné des conseils, il a spéculé, il a beaucoup gagné... Un jour, à mon réveil, j'ai

reçu une courte lettre de rupture... Je perdais à la fois mon amant et mon fiancé... Et aussi un débiteur... Oui... je l'avais aidé souvent... il me devait une somme... très forte... Il s'acquittait sans une parole de remerciement. Je n'ai pas été surprise... Jessie était aux abois, il n'épousait que ma fortune... Je le connaissais bien. Il est si sec, si vil, si calculateur... S'il n'avait pas été bête. il aurait été terrible. C'est un sale bonhomme, allez!... Je l'aime... Lui, il ne m'a jamais aimée... D'ailleurs, il est incapable d'aimer, mais c'est un amant. Les heures que j'ai vécues dans son appartement de l'avenue Montaigne, voyez-vous, Jacques, ce sont les seules heures de ma vie... Je n'ai pas eu de veine... Jamais. Mon mari était un Américain ivrogne qui haïssait les femmes, un être dégoûtant... Moi, j'ai des sens, j'ai pris des amants, beaucoup d'amants... Ils m'ont tous lâchée, Brachart, les uns après les autres... C'est drôle!... Je suis belle, les hommes me désirent violemment, et je n'ai jamais su en garder un! C'est drôle... C'est horrible, Jacques, c'est horrible!... Depuis que Jessie m'a quittée, j'ai dégringolé encore... je suis devenue une ordure, une roulure... Comme elle a pleuré des fois, la pauvre noceuse! Vous n'imaginez pas ma misère. Il faut, il faut que Jérôme m'épouse... Et puis, Brachart, j'ai plus de quarante ans... Mais oui!... Je ne les parais pas... je fais très jeune, mais après une existence comme la mienne, je me fanerai tout d'un coup... Et alors, alors... Mon Dieu! que je suis bête de vous raconter tout cela!

Elle pleure en silence.

JACQUES. — Voyons, il serait nécessaire de préciser... (*Il regarde sa montre.*) Oui, Grace, en cette affaire, quel secours, quelle aide, espériez-vous de ma part? Répondez.

GRACE, *s'essuyant les yeux.* — Vous avez raison. Assez de pleurnicheries!... parlons sérieusement. Mon petit Jacques, vous allez me comprendre tout de suite. Vous avez enrichi Jérôme, et chaque jour vous l'enrichissez davantage... En échange, il a pris votre femme...

JACQUES. — Oh! inutile de... .

GRACE. — Laissez-moi continuer. Vous verrez!... Jessie ne pouvait pas agir autrement. Une âme de bravade, de vice, de cruauté, le mène... Il vous raconterait très bien votre infortune, en vous regardant dans les yeux. Brachart, jouez le mari complaisant et résigné... Le Govain s'y laissera prendre. Aucune bassesse ne l'étonne. Il a toujours vécu de la bassesse et de la frousse des gens. Il vous tient pour un lâche, pour



JACQUES. — Et vous, vous aimez Jérome Le Govain?

un snob... pour un inférieur... Il vous méprise... Mais il vous admire aussi... Il admire votre intelligence, votre science des affaires. En affaires, il vous suivra obstinément, religieusement... (*Un temps. Avec un sourire et très douce.*) Il est à votre merci. Ce que vos conseils ont fait, vos conseils le déferont. Vous êtes un gaillard prudent et patient. Contenez-vous, mâchez votre rancune, mêlez les faux tuyaux et les vrais, accrochez votre homme petit à petit, et vous le tenez! Dans quelques mois, il se retrouvera plus pauvre, plus panné, qu'au premier jour. Ah!...

JACQUES. — Gare!

Le valet de chambre a ouvert la porte.

LE VALET DE CHAMBRE. — M. Flach est là, monsieur.

JACQUES. — Bon. Une seconde. (*Le valet de chambre sort.*) C'est mon fondé de pouvoirs... (*Indiquant la porte de droite.*) Il vaut mieux que vous sortiez par là.

GRACE, *amère.* — Bien! Bien! Au revoir, héros! Mais une autre fois, ne me dérangez plus pour un pareil...



GRACE. — ALORS?...

JACQUES, *qui l'a écoutée attentivement.* — Oui.

GRACE. — Que pensez-vous de mon plan?

JACQUES. — Enfantin.

GRACE. — Mais pourquoi?

JACQUES — On suit un faux renseignement, on n'en suit pas deux. Mais non!... Et puis Le Govain est un spéculateur avisé... Il ne lâcherait pas ses bénéfices avec cette désinvolture.

GRACE. — Alors?... (*Geste vague de Jacques. Grace poursuit violemment.*) Vous n'allez pas vous croiser les bras? Si?... Vous subirez cette honte et les hontes à venir? Car Jessie la reprendra!... Ainsi, la femme de votre cœur, la femme que vous aimez, votre femme...

JACQUES, *qui a repris le ton du maître.* — Taisez-vous! Et à votre tour, écoutez-moi, écoutez-moi bien. (*Scandant les syllabes.*) Vous ne m'avez pas vu. Je suis à Londres. Vous entendez? A Londres. C'est compris?

GRACE. — Mais...

JACQUES. — Chut! Ce soir vous aurez des nouvelles.

GRACE. — Des nouvelles? De vraies nouvelles?

JACQUES. — Oui. Maintenant, partez!

GRACE. — Bien, Jacques... Jacques, un seul mot! L'argent... Vous n'atteindrez cet homme que dans son argent!... Qu'il le rende, ce maudit argent et Jessie est à moi... Jacques, si vous faisiez, si vous vouliez faire



JACQUES. — Allez-vous-en, ma petite!

cela... je ne peux pas vous dire, je ne peux pas vous dire...

Elle saisit la main de Jacques et l'embrasse.

JACQUES. — Allez-vous-en, ma petite!
GRACE. — Adieu, Jacques. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous! Adieu, Jacques...

Elle sort par la droite. Jacques va sonner.

## SCÈNE II

### JACQUES, LE VALET DE CHAMBRE

JACQUES. — Faites entrer. (*A voix basse.*) Jean, si l'autre personne que j'attends arrive avant la fin de notre entretien, vous l'introduirez dans la chambre.

Il indique la porte de droite.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.
JACQUES. — Inutile d'annoncer.
LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

## SCÈNE III

### JACQUES, FLACH

FLACH. — Monsieur, il n'est que onze heures vingt, j'arrive un quart d'heure trop tôt, mais je n'y tenais plus!
JACQUES. — Bah!...
FLACH. — Vous concevez mon impatience? Cette nuit, je vous ai quitté sur le quai de la gare du Nord, cinq minutes avant le départ du train de Calais... Et ce matin, vous me convoquez, dans le plus grand mystère, à la place Vendôme!... Je suis un peu... un peu inquiet.
JACQUES. — Ne vous inquiétez plus. Voici

l'explication : d'abord, Flach, je n'ai jamais eu l'intention de partir.

FLACH. — Comment ?

JACQUES. — Pour Londres. Jamais.

FLACH. — Mais vous deviez y rencontrer Stanton Forbes, qui...

JACQUES. — Laissons cela... Jamais. Mon prétendu voyage est destiné à faciliter une opération de Bourse, une opération importante... capitale...

FLACH, *à demi-voix.* — Laquelle ?

JACQUES. — Flach, nous allons baisser.

FLACH. — Baisser !

JACQUES. — Baisser. La baisse sera rapide, brutale, foudroyante. Les Cuivres égyptiens tomberont aujourd'hui même de deux cent cinquante francs.

FLACH. — Hein ?... Quoi ?... Deux cent cinquante...

JACQUES. — Deux cent cinquante. Les Cuivres clôturaient hier à huit cent quarante-quatre ; j'entends que nous touchions, cet après-midi, le cours de six cents.

FLACH. — Monsieur... parlez-vous sérieusement ?

JACQUES, *sèchement.* — Et vous ?

FLACH. — Mais... je...

JACQUES, *lui imposant silence.* — Je vous en prie, mon petit Flach, le temps presse... Accordez-moi toute votre attention et ne m'interrompez plus. Depuis ce matin onze heures, depuis l'ouverture de la Bourse de Londres, deux maisons anglaises vendent des Cuivres à tous les cours, à tours de bras... Dans une demi-heure, à midi, Londres nous enverra, par conséquent, une forte baisse... quatre-vingts ou cent francs.

FLACH. — Cent francs !

JACQUES. — Je l'espère. Aussitôt, trois maisons de notre place entameront ici, dans le même secret, la même besogne. J'ai choisi nos gens habituels, Gotlieb, Fischer et Germot. Je ne leur ai pas fixé de limite. C'est plus prudent. Je leur ai donné l'ordre d'ouvrir tout grand le robinet et de ne le refermer que sur un signe de vous. Le signe, vous le ferez donc, lorsque l'action cotera six cents francs, et alors seulement. Je pense que ce résultat sera atteint entre deux et trois heures. Jusqu'à ce point, nous comprenons-nous bien ?

FLACH, *sans enthousiasme.* — Certes...

JACQUES. — Vous paraissez troublé, ému...

FLACH. — Monsieur Brachart, on le serait à



FLACH — Vous m'avez habitué a plus de confiance.

moins!... Je vous l'avoue, je demeure abasourdi... Votre projet m'effraye... il me bouleverse... Et puis vous m'avez habitué à plus de confiance. Vous n'attendiez pas la dernière minute, pour me communiquer vos décisions. Il est vrai que vous n'en aviez jamais pris une pareille.

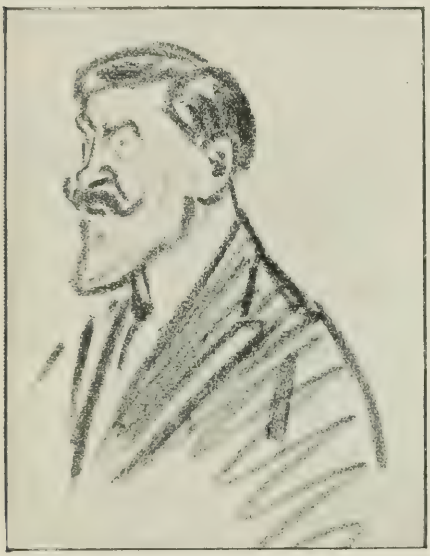
JACQUES. — Oui... (*Un temps.*) Flach, vous êtes acheteur de Cuivres?

FLACH. — Bien sûr.

JACQUES. — Combien de titres? Trois mille?

FLACH. — Trois mille... Parfaitement!

JACQUES. — Mes souvenirs ne me trompaient pas. Eh bien, les trois mille premiers titres vendus à Londres, ce matin, l'ont été



FLACH. — SOIT! ..

pour votre compte. (*Un temps.*) Ça va mieux?

FLACH, *le sourire même.* — Je vous remercie. Je suis très touché que vous ne m'ayez pas oublié... Je vous remercie de tout mon cœur... Me sera-t-il permis, toutefois, de vous poser une question?

JACQUES. — Faites vite, alors. Il faut que je complète mes instructions... et je crois qu'on a ouvert une porte... Une visite doit m'attendre. (*Un geste vers la chambre.*) Vite!

FLACH. — Puis-je savoir pour quel motif vous avez résolu subitement de jeter bas, de démolir, de...

JACQUES. — Qui vous dit que ma résolution ne remonte pas à...

FLACH. — Non, monsieur! Vous pronostiquiez la hausse, vous la suiviez, vous la poussiez...

JACQUES. — Si je laissais deviner mes intentions à chacun...

FLACH. — Soit! Mais votre but aujourd'hui?

JACQUES. — Il est d'une enfantine simplicité. A cette heure, moi, le promoteur, moi, le grand chef, je me trouve à la tête d'un portefeuille ridiculement léger. J'ai gardé vingt-cinq mille Cuivres...

FLACH. — A peine!

JACQUES. — A peine. C'est peu, c'est trop peu. Voilà une affaire que j'ai créée, elle est belle, elle a ma confiance, je veux en demeurer le maître. Il me faut cent mille titres. A huit cents francs, ils sont un peu chers... pour moi... Alors j'ai décidé de faire la baisse. D'ici une dizaine de jours, nous ne coterons guère plus de deux cents francs... mais j'aurai ramassé cent mille actions et dans quelques mois, je vaudrai, je le pense, cent millions de francs. Vous apercevez?

FLACH. — Oui! Evidemment... l'entreprise est tentante... Seulement... les conséquences?

JACQUES. — Quelles conséquences?

FLACH. — Ne redoutez-vous rien?

JACQUES. — Rien. Nous parlerons d'une place surchauffée, d'une spéculation excessive... C'est la vérité, d'ailleurs... Enfin, j'ai pris mes précautions. Je suis inattaquable.

FLACH. — Un dernier détail : nous sommes à la veille de la liquidation... Vous vous en souvenez?

JACQUES. — Plutôt!

FLACH. — Mais aviez-vous songé à ceci, que vous étranglerez la plupart des spéculateurs? Cette chute énorme les mettra dans l'impossibilité de fournir, demain, des marges supplémentaires, de régler leurs différences... Ils seront sabrés impitoyablement.

JACQUES. — Je ne suis pas l'ange gardien de ces messieurs; le métier de joueur comporte des risques.

FLACH. — Parmi les perdants, vous compterez nombre d'amis.

JACQUES. — Flach, mon ami, je ne me connais pas un ami... Depuis que je travaille, depuis que je lutte, depuis que j'existe, jamais je n'ai reçu le secours d'une parole amie. Mais cette conversation me semble...

FLACH. — En effet, pardonnez-moi mon indiscrétion... Je vous suis tout dévoué, je tenais à me rendre compte... A présent, je me sens rassuré pleinement et je vous seconderai de mon mieux. J'ai compris vos instructions, je pars et...

JACQUES, *l'arrêtant.* — Un instant! Vous devinez, n'est-ce pas, que cette brusque réaction causera en Bourse une effervescence, du tumulte?

FLACH. — Fichtre, oui!... A propos, quelle attitude devrai-je prendre?

JACQUES. — L'attitude d'un homme aussi surpris, aussi affolé, aussi ignorant que les voisins.

FLACH. — Bon.

JACQUES. — Dès que les Cuivres seront offerts à six cents, glissez à nos bonshommes l'ordre de cesser les ventes, précipitez-vous

dans votre auto et, à toute vitesse, apportez-moi la nouvelle ici.

FLACH. — Comptez sur moi.

JACQUES. — Je ne bouge pas. Mon valet de chambre sera de planton dans le premier ves-



JACQUES. — Un instant!

tibule et la porte de l'appartement ne s'ouvrira que pour vous. Entendu?

FLACH. — Entendu, monsieur. A tout à l'heure!

---

## SCÈNE IV

JACQUES, LE GOVAIN. Entrées du VALET DE CHAMBRE, d'un MAITRE D'HOTEL du Ritz, de ZAMBO.

A peine Flach a-t-il disparu que Jacques se dirige, en courant presque, vers la chambre voisine.

JACQUES, *qui a ouvert la double porte de droite.* — Le Govain! Il me semblait bien que j'avais entendu... Entrez, Jessie... Entrez, mon cher Jessie... Merci d'être accouru.

Le Govain paraît. Il a son chapeau sur la tête, il tient sa canne, ses gants d'une main, de l'autre, un journal déplié.

LE GOVAIN. — Lui! C'est bien lui!

JACQUES. — Etonné de me voir?

LE GOVAIN. — Un peu tout de même!... Qu'est-ce que vous fichez à Paris?

JACQUES. — Devinez.

LE GOVAIN. — Je n'ose... et pourtant votre lettre... Une histoire de femme?

JACQUES. — Tout juste, mon ami... une histoire de femme.

LE GOVAIN. — Pas possible! Une aventure?.. Vous... Dieu que c'est drôle!

Il s'assied et se tord.

JACQUES, *qui fait la bête.* — Moins drôle que vous ne le croyez!

LE GOVAIN. — Mais bien plus drôle que vous ne pouvez le croire... Mon cher, je me suis couché ce matin à huit heures et demie, eh bien, je ne vous en veux pas de m'avoir fait éveiller à dix... Alors, votre petit voyage... Une comédie? une blague?

JACQUES. — Dame!

LE GOVAIN. — Et, tandis que votre femme, votre pauvre femme, et vos amis, vos pauvres amis, vous imaginaient sur un bateau, dans des trains, vous... Adorable! simplement adorable!... Mon petit Brachart, je vous adore.

JACQUES. — Je ne m'explique pas votre enthousiasme. J'ai employé une ruse préhistorique... Les maris, lorsqu'ils ont besoin d'un ou deux jours de liberté...

LE GOVAIN. — Oui, mais vous!...

JACQUES. — Moi! moi! Vous finiriez par m'intriguer!

LE GOVAIN. — Comprenez donc! Vous ne passez pas précisément pour un noceur. Vous travaillez comme un diable, vous remuez des affaires énormes qui vous absorbent du matin au soir... Et surtout, surtout, je me figurais que vous brûliez d'amour pour votre femme.

JACQUES. — Ah! vous vous figuriez...

LE GOVAIN. — Oui, que vous étiez éperdument épris.

JACQUES. — Tiens, tiens, vous vous figuriez cela!...

LE GOVAIN. — Mieux!... On peut tout dire?

JACQUES. — Mais!

LE GOVAIN. — J'aurais juré que la froideur d'Anne-Marie à votre égard vous taquinait un peu. Elle paraît plutôt froide... enfin, réservée...

JACQUES, *vague.* — Ma foi...

LE GOVAIN. — Ce n'est pas que je vous trouve plus démonstratif, mais... bref, je me mettais le doigt dans l'œil... Moralité : Je suis un déplorable observateur...

JACQUES. — Mais vous êtes aussi, en toutes circonstances, un ami attentif. Ce signe d'intérêt me touche, mon cher Jérôme. Si! si! Je ne l'oublierai pas.

LE GOVAIN. — Vous plaisantez! Expliquez-moi plutôt votre lettre. Quel coup de main puis-je...?



LE GOVAIN. — LUI! C'EST BIEN LUI!

JACQUES. — Ah!... Jessie, vous plaît-il de me rendre un grand, un vrai service?

LE GOVAIN. — Mon bon Jacques, vous ne soupçonnez pas ce dont je suis capable pour vous.

JACQUES. — Je m'en doute, puisqu'en une circonstance capitale je me tourne vers votre amitié.

LE GOVAIN, *riant*. — Vous ne comptez pas me taper?

JACQUES, *riant aussi*. — Non!

LE GOVAIN. — Ce serait votre tour!

JACQUES. — Chut!... Jessie, vous m'obligeriez pour la vie, en déjeunant avec moi et en ne me quittant pas d'un pouce avant trois heures... enfin, quatre heures.

LE GOVAIN. — C'est tout?

JACQUES. — C'est tout. Ne rions plus! Mon ami, je traverse les heures les plus angoissantes de mon existence.

LE GOVAIN. — Sérieusement?

JACQUES. — Sérieusement. J'attends d'une minute à l'autre une nouvelle... une nouvelle... Vous jugerez par vous-même de sa gravité. Mais restez! La solitude exaspère ma nervosité et la présence d'un indifférent me rendrait fou. Mon petit Jessie, je vous aime bien. Ne me quittez pas!

LE GOVAIN. — Extraordinaire!... Extraordinaire, de plus en plus! Il doit être midi dix; à midi et demi, je serai de retour et je vous appartiendrai jusqu'à...

JACQUES. — Ah non!

LE GOVAIN. — Ah si!

JACQUES. — Vous voyez! Déjà!

LE GOVAIN. — Un simple tour à la Bourse! J'y renoncerai si vous insistez, mais...

JACQUES. — A la Bourse! Dans quelle intention, mon Dieu? Vous achetez encore des Cuivres?

LE GOVAIN. — Ne vous payez pas ma tête. Mon paquet me suffit! Je n'en dors plus!

JACQUES. — Eh bien?

LE GOVAIN. — Vous savez parfaitement que je ne rate jamais l'ouverture, histoire de causer, de prendre le vent, de voir les cours... A propos, on vous apportera le premier cours, je suppose?

JACQUES. — Jamais de la vie! Mais je peux vous l'annoncer à un franc près.

LE GOVAIN. — On ne bougera pas sur hier?

JACQUES. — On montera. Oh! très peu!

LE GOVAIN. — Enfin!

JACQUES. — Enfin?

LE GOVAIN. — Hier on est tombé de trois francs, avant-hier d'une thune...

JACQUES. — Le Govain, ne faites pas l'enfant!

LE GOVAIN. — Vous en parlez à votre aise!

JACQUES. — Vous venez de prendre quatre mois d'une hausse ininterrompue.



LE GOVAIN. — Il doit être midi dix.

LE GOVAIN. — J'ai encore soif!

JACQUES. — Vous boirez!... Allons! donnez-moi votre chapeau et votre canne et déjeunons... On gagnera toujours une heure.

Il a sonné.

LE GOVAIN. — Mon cher, vous êtes despotique... Vous exigez là un vrai sacrifice.

Le valet de chambre est entré.

JACQUES. — Nous allons déjeuner, Jean.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

JACQUES. — Ici.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

Il tire, de sa poche, la carte et la présente à Jacques.

JACQUES, *tendant la carte à Le Govain.* — Jessie?

LE GOVAIN, *se vautrant sur un divan.*— Ah! mon bon, commandez! Je mangerai comme vous.

JACQUES. — C'est que je déjeune à peine... une vieille habitude de boursier.

LE GOVAIN. — Tant mieux! Je n'ai jamais eu moins d'appétit. J'ai dormi une heure en tout... J'ai une menuiserie dans la bouche.

JACQUES, *qui a consulté le menu.* — Alors... des œufs froids à la gelée et un plat du jour quelconque... Epaule d'agneau boulangère... Qu'en pensez-vous?

LE GOVAIN, *bâillant.* — Comme un gant!

JACQUES, *rendant la carte au valet de chambre.* — Voilà. Et des fruits.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

JACQUES. — A boire... Du champagne?

LE GOVAIN. — Hou! Quelle abjection!... J'en ingurgite depuis minuit.

JACQUES. — Whisky, soda?

LE GOVAIN. — L'autre gant!

JACQUES, *au valet de chambre.* — Du whisky et des sodas. (*Le valet de chambre sort.*) Vous n'avez pas honte de vadrouiller comme cela?

LE GOVAIN, *toujours étendu.* — Ne m'en parlez pas! Je me dégoûte. Je dois tirer en assaut demain... Je serai frais!

JACQUES, *debout près de lui.* — Bah! une bonne nuit!

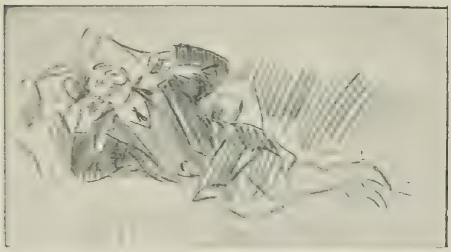
LE GOVAIN, *se redressant.* — Racontez-moi,

maintenant, votre affaire, votre aventure...

JACQUES. — Oh! pas encore!

LE GOVAIN. — Flûte!

JACQUES. — Un peu de patience. Je vous



LE GOVAIN. — NE M'EN PARLEZ PAS !

l'ai dit, j'attends une nouvelle, un message... Mais vous saurez, vous saurez tout!

LE GOVAIN. — Aujourd'hui?

JACQUES. — Tout à l'heure.

Pendant les dernières répliques, un valet de chambre et le maître d'hôtel du Ritz sont entrés. Ils disposent deux couverts.

LE GOVAIN, *s'étirant.* — Je reconnais ce salon... J'y ai rendu visite à mon vieux Jacques Stivaneslas. Il venait d'être appelé au trône. Il avait reçu le télégramme de son peuple dans un bar de la rue Scribe. Il était encore un peu soûl... Et aujourd'hui, un autre Jacques honore le même appartement... Notre excellent Jacques Brachart! Brachart de Marseille, Brachart du Caire! Brachart des Cuivres! Décidément, je ne fréquente que des gens très bien.

JACQUES. — Trop aimable!

LE GOVAIN. — Pauvre Jacques III! Un an après son couronnement, quelques-uns de ses plus fidèles gardes du corps le jetaient, son corps, par une des fenêtres du palais... Heureusement, Brachart, les rois de votre espèce, les nouveaux rois, sont plus solides, hein?

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur est servi.

JACQUES. — A table!

LE GOVAIN. — Je me sens incapable d'avaler une bouchée.

JACQUES. — Un effort! (*Versant.*) Beaucoup de whisky?

LE GOVAIN. — Allez-y, ça me donnera du ton. (*Cependant, le valet de chambre passe le plat d'œufs.*) Mignon, notre petit tête-à-tête!

JACQUES. — Je suis ravi, Jessie, de déjeuner en face de vous.

Le valet de chambre se retire.

LE GOVAIN. — Ce bon Brachart! Ce bon Brachart, qui se laisse chiper comme un collégien. Car vous l'êtes chipé, hein?... Chipé pour de bon! Oh! vous pouvez sourire!... Vous souriez de travers, mon garçon.

JACQUES. — C'est vrai, Jessie, je ne suis pas heureux... Je suis un malheureux, Jessie. Cette nuit, pendant que vous vous amusiez et que vous buviez... j'ai... j'ai gémi... Oui, oui, gémi, tout haut, tout seul...

LE GOVAIN. — Je n'y suis plus du tout.

JACQUES, *une main sur le bras de Le Govain.* — Je n'avouerais cette faiblesse devant aucun autre... mais nous deux, n'est-ce pas?

LE GOVAIN. — Mon brave, je n'y suis plus! Expliquez-moi... Vous aviez préparé cette fugue, cette absence pour donner un rendez-vous... un rendez-vous ici... au Ritz?

JACQUES. — Naturellement. Encore un œuf?

LE GOVAIN, *se servant.* — Merci. Et on vous a posé un lapin?

JACQUES. — Non.

LE GOVAIN. — On est venu?

JACQUES. — Oui.

LE GOVAIN. — En ce cas?...

JACQUES. — Patience! Tout à l'heure!

LE GOVAIN, *frappant dans ses mains.* — Votre béguin vous en ferait-il porter?

JACQUES. — Tout à l'heure, Jessie!

LE GOVAIN. — Ce serait de la malchance!... Tromper votre femme pour être trompé par votre connaissance... (*Il s'est levé, tapant sur l'épaule de Jacques.*) Riez donc, mon vieux pacha! On a fait hier huit cent quarante-quatre, avant deux mois, nous vaudrons mille francs, Paris se roule à vos pieds et vous vous frappez parce qu'une petite grue... C'est une femme du monde? (*Jacques se tait, le valet de chambre et le maître d'hôtel ont reparu. Ils apportent le second plat.*) Mon petit Jacques, pendant que je vous tiens! Hier soir, vous m'avez flanqué la frousse...

JACQUES. — Hier soir?

LE GOVAIN. — Avec vos conseils de prudence. Je vous répète que ma position sur les Cuivres est devenue... effrayante.

JACQUES. — Vous l'avez encore augmentée?

LE GOVAIN. — Je t'écoute! Je n'oserais pas vous avouer le chiffre. Vous me gronderiez.

JACQUES. — Sans doute... Remettez-vous tout de même à table et prenez de cet agneau boulangère.

LE GOVAIN. — Sous aucun prétexte.

JACQUES. — Oh!

LE GOVAIN. — Impossible! Je vous assure!... Non! impossible!...

JACQUES, *qui se sert.* — Des fruits?

LE GOVAIN. — Du café, par charité!

JACQUES. — Et des cigares.

LE VALET DE CHAMBRE. — Ils sont là, monsieur.

Il sort.

JACQUES, *à Le Govain.* — Turc, le café?

LE GOVAIN. — Pourquoi pas?



LE GOVAIN. — VOTRE BÉGUIN VOUS EN FERAIT-IL PORTER ?

JACQUES, *au maître d'hôtel.* — Café turc.

Le maître d'hôtel s'est retiré, emportant les plats.

LE GOVAIN. — Mon cher, mon agent de change ne voulait plus acheter, j'ai dû donner, en couverture, jusqu'à mon dernier fifrelin. J'ai même emprunté de l'argent à gros intérêts... Jugez!

JACQUES. — Eh bien, je vous blâme! Je blâme ce jeu excessif. Supposez un coup de baisse... Que feriez-vous le jour de la liquidation?

LE GOVAIN. — Le plongeon. Mais il faudrait un rude coup!

JACQUES. — Vous êtes à la merci d'une panique.

LE GOVAIN. — Que voulez-vous? On ne rencontre pas deux fois Jacques Brachart sur le chemin de la fortune! Je suis décidé à faire le sac en même temps que vous.

JACQUES. — Bien! bien!

LE GOVAIN. — Bien! bien! Vous m'agacez à la fin! Vous n'apercevez aucun péril?

JACQUES. — Aucun.

LE GOVAIN. — Moi non plus. Que craindrions-nous? Une guerre? Improbable! Votre mort soudaine? Improbable.

JACQUES. — Mon petit, en affaires, on peut négliger l'improbable. Mais redoutons sans cesse l'impossible.

LE GOVAIN. — Soit! Demain, je jetterai du lest.

JACQUES. — Mais oui, demain, allégez-vous. C'est le plus sage... Dès demain.

Le maître d'hôtel rentre, suivi d'un Arabe en costume qui porte sur un plateau des cassolettes.

LE GOVAIN. — Bonjour, Zambo!

ZAMBO, *c'est l'Arabe et il a le doux accent de la race.* — Bonjour, mousu. (*A Jacques.*) Bonjour, mousu!

LE GOVAIN. — Tâche de la soigner, ta drogue.

ZAMBO. — Oui, mousu.

LE GOVAIN. — Monsieur a besoin d'être remonté! (*Un temps.*) Zambo, tu as été cocu, souvent?

ZAMBO, *qui prépare le café.* — Jamais, mousu!

LE GOVAIN. — Fichtre! Comment t'y prends-tu?

ZAMBO. — Pas marié, mousu.

LE GOVAIN, *riant.* — Brute! (*Cependant le maître d'hôtel et un garçon finissent de desservir. Zambo a, de son côté, terminé sa petite cuisine. Il présente le plateau à Le Govain.*) Mets ça là!

L'Arabe pose le plateau et, après quelques salamalecs, saisit la main de Le Govain et la baise. Il s'approche ensuite de Jacques et tente de renouveler cette petite cérémonie, mais Jacques ne s'y prête pas.

JACQUES. — Non, merci! sans façons!...

Il donne un pourboire à Zambo.

ZAMBO. — Merci, mousu!... Au revoir, moussu!

Il sort.

JACQUES, *offrant des cigares à Le Govain.* — Fumer?

LE GOVAIN, *après avoir choisi.* — Allumez-en

un, vous aussi, et pour l'amour du bon Dieu, allons-y de cette histoire!

JACQUES. — Oui, je crois qu'on peut commencer. (*Il a pris un cigare, l'a coupé, l'a allumé. Il tire deux ou trois bouffées et prononce sans se presser :*) Jérôme, êtes-vous un homme jaloux?

LE GOVAIN. — Ah non! par exemple!

JACQUES. — Cependant...



JACQUES. — JÉROME, ÊTES-VOUS UN HOMME JALOUX?

LE GOVAIN. — J'ignore cette affaire-là! Je vous jure que je l'ignore. J'ai feint la jalousie pour... pour faire plaisir aux dames... Mais, je ne me laissais pas prendre à mon chiqué. Et j'en ai eu des femmes! Je peux le dire, sans me vanter, j'en ai eu des tas et des tas!... Rien de pareil pour vous rendre philosophe. Elles sont si faciles, mon cher. Toutes! toutes!

JACQUES. — Ainsi, Jérôme, jamais dans un dîner, dans une soirée, vous n'avez senti tout à coup le mauvais soupçon vous entrer dans la poitrine?

LE GOVAIN. — Jamais!

JACQUES. — Jamais vous n'avez posé des questions avec un faux sourire figé, fixé sur votre figure? Jamais, en entendant la parole révélatrice, il ne vous a paru que les murs s'abîmaient, que toutes les lumières ne formaient plus autour de vous qu'une grande lumière tournante et tournoyante? Jamais?

LE GOVAIN. — Je ne suis pas loufoque!

JACQUES. — Et jamais, vous n'avez regardé la femme que vous aimiez, d'un nouveau regard épouvanté? Vous n'avez pas à ses petits poignets, le long de ses bras, et là... près de l'épaule et sur son cou renversé et sur ses lèvres, vu... oui, vu les baisers d'un autre? Jamais?

LE GOVAIN. — Vous êtes malade?

JACQUES. — Et pas une fois, mon petit Jessie, l'homme de toutes vos douleurs, de toutes vos hontes, de toutes vos haines...

Il s'interrompt brusquement. Le valet de chambre vient de reparaître. Sur un plateau il apporte une lettre.

LE GOVAIN, *impatienté*. — Nom d'un chien!...

JACQUES. — Vous permettez? (*Il ouvre et lit la lettre.*) Je suis désolé, mon cher! Une visite.

LE GOVAIN. — La personne?

JACQUES. — On vient de sa part.

LE GOVAIN, *se levant*. — Alors!...

JACQUES. — Excusez-moi... je ne vous demande que cinq minutes... Voyons... je vous laisse ici.

LE GOVAIN. — Pas du tout. Recevez à votre aise.

JACQUES. — Mais...

LE GOVAIN. — Fourrez-moi avec ma petite tasse et mon petit cigare, dans cette petite chambre.

JACQUES. — Là?

LE GOVAIN. — Ne me contrariez pas! J'y ai vu un lit tout à l'heure dans la chambre. Vous n'imaginez pas ce qu'un lit représente pour moi en ce moment!... Un somme, le plus court des sommes, et je suis un homme sauvé.

JACQUES, *qui a suivi Le Govain jusqu'au seuil*. — A tout à l'heure!

Il referme les portes derrière Le Govain et fait signe au valet de chambre d'introduire le visiteur.

## SCÈNE V

### JACQUES, FLACH

FLACH, *essoufflé*. — Je suis venu au galop! Les plus graves événements!

JACQUES. — Chut! Fait-on six cents?

FLACH. — Oh! non!

JACQUES. — Parlez bas. Combien?

FLACH. — Sept cent cinquante.

JACQUES, *indigné*. — Quoi? Même pas cent francs de baisse! De quel droit avez-vous quitté la Bourse?

FLACH. — Mais, monsieur...

JACQUES. — Je donne à mon fondé de pouvoirs l'ordre de ne pas bouger avant que le cours...

FLACH. — Monsieur, écoutez mon rapport...

JACQUES. — Eh bien, parlez!

FLACH. — On a ouvert à huit cent cinq...

Londres nous a envoyé quarante francs de recul...

JACQUES. — Seulement?

FLACH. — Seulement. Nos gens se sont mis immédiatement à vendre et je vous prie de croire qu'il a fallu taper! Quelle résistance! J'estime qu'avant d'atteindre le cours de six cents, vous auriez jeté sur le marché plus de cent mille Cuivres. Comme vous en possédez vingt-quatre mille, vous voyez le découvert!

JACQUES. — Et après? Je vous écoute avec stupeur! Vous ai-je fixé une limite?

FLACH. — Monsieur...

JACQUES. — Il fallait vendre au besoin deux cent mille actions; mais il fallait m'obéir...

FLACH. — Eh bien, non, monsieur, il ne fallait pas!

JACQUES. — Parce que?

FLACH. — Parce que demain, vous étiez un homme ruiné.

JACQUES, *saisi.* — Hein?... Expliquez-vous!

FLACH. — Monsieur, il s'est produit une intervention... Elle est encore officieuse...

JACQUES. — Une intervention?... Qui?

FLACH. — Le petit Picard m'a porté lui-même cette commission de la part du baron.

JACQUES, *rudement.* — Mais sa raison?

FLACH. — Le baron vous tient en grande amitié, seulement il craint à juste titre que la chute du Cuivre ne provoque une dégringolade générale.

JACQUES. — Il se trompe. Les autres compartiments ne seront pas touchés. Courez à la banque et tâchez de...

FLACH. — Vous connaissez le baron. Inutile de discuter avec lui. Il ne reviendra pas sur sa décision.

JACQUES, *avec rage.* — Ah!

Il se promène farouchement. Un temps.

FLACH. — Dans ces conditions, mon devoir était tracé. J'ai arrêté les frais et me voici! Si j'avais continué, si je m'étais conformé aveuglément à vos instructions, que se passait-il? Oui, nous descendions aujourd'hui à six cents. Résultat le plus net, vous massacriez bien inutilement un grand nombre de spéculateurs. Demain, ces malheureux auraient été vendus d'office, exécutés. Leurs ventes forcées poussaient le baron en scène



JACQUES. — C'est impossible!... Impossible!

FLACH. — Le baron.

JACQUES. — Hart? Nous sommes dans les meilleurs termes.

FLACH. — Je n'en disconviens pas, mais le baron vient de me prévenir discrètement qu'à cinq cents francs il met une barre, il rachète tout ce qui se présente, il enraye, il arrête la baisse.

JACQUES. — C'est impossible!... Impossible!

et dès lors notre affaire était claire! On ne reculait plus d'un centime. Tout au contraire, le cours rebondissait brutalement. A la panique d'un jour succédaient l'enthousiasme, le délire, le boum!... Vous laissiez dans la reprise votre argent, votre fortune Tout! tout! tout! Vous sautiez... Je vous le dis, monsieur, vous sautiez. *(Un silence. Jacques ouvre violemment la fenêtre et respire l'air du dehors.)* Avouez-le, je me se-

rais montré criminel en vous obéissant coûte que coûte. (*Un silence.*) Il est heureux que le baron nous ait avertis sans retard. Il a été relativement gentil. Les dégâts ne sont pas terribles... (*Un silence.*) Alors, monsieur Brachart, je retourne à la Bourse et je vous rachète au mieux? (*Un silence.*) J'attends vos ordres.

JACQUES. — Eh bien... Eh bien... (*Il a un regard vers la porte de Le Govain et prononce d'une voix qui s'étrangle un peu:*) Eh bien, mes ordres restent les mêmes. Vendez des Cuivres sans relâche, jusqu'au cours de six cents francs.

FLACH. — Non!... C'est sérieux? Vous persistez?...

JACQUES. — Je vous ai écouté attentivement; vous jugez mal la situation.

FLACH. — Mais tonnerre de tonnerre, il n'existe pas deux manières de la juger! Vous voulez entrer en lutte avec un des hommes les plus riches du monde?

JACQUES. — J'ai mon idée.

FLACH. — Quelle idée?

JACQUES, *violent.* — Ceci me regarde.

FLACH. — Vous vous perdez, monsieur Brachart, vous vous perdez! J'en suis sûr! Et le plus incroyable, c'est que vous en êtes sûr aussi!... Il est impossible qu'une intelligence comme la vôtre...

JACQUES. — Flach, nous gâchons un temps précieux.

FLACH. — Voilà, voilà, c'est leur vertige à tous. Votre force vous grise!... Vous ne vous contentez plus de prévoir les événements, vous voulez...

JACQUES. — Flach, je ne déteste rien autant que les mots inutiles. Etes-vous disposé à exécuter mes ordres, oui ou non?

FLACH. — Tant pis! Je vous dois tout, vous m'avez fait, vous avez fait ma fortune, je reste votre homme jusqu'au bout. (*Regardant sa montre.*) Bigre! plus le temps, par exemple, de travailler en douce! Il faudra se démasquer... Ça vous est égal?

JACQUES. — Ça m'est égal.

FLACH. — Parfait! Dussé-je me faire lyncher par les joueurs, les Cuivres égyptiens feront six cents francs avant la clôture... Seulement, quand trois heures sonneront, vous pourrez vous dire que Jacques Brachart, riche ce matin à trente millions, s'est coulé en un jour, en moins d'un jour, par gloriole... pour le plaisir de ne pas reconnaître qu'une fois dans sa vie il s'était trompé. Bonsoir! (*Il gagne la porte du fond, l'ouvre, puis se retourne et murmure:*) J'y vais?... (*Jacques ne répond que par un signe de tête affirmatif.*) Allons-y!

Il sort. Jacques aussitôt fait un mouvement pour se précipiter à sa poursuite. Il se domine, marche rapidement vers l'autre porte, la porte de la chambre, l'ouvre, et d'une voix presque désespérée :

JACQUES. — Le Govain! (*Criant.*) Le Govain! Le Govain!

---

## SCÈNE VI

---

### JACQUES, LE GOVAIN

LE GOVAIN, *invisible.* — Présent!

JACQUES. — Venez! Venez! (*Un temps. Brutalement.*) Venez donc!

LE GOVAIN, *de la chambre.* — Voilà!... (*Au bout d'une seconde, il paraît.*) Sapristi, vous êtes pressé!... (*S'étirant.*) Je vous retiens, vous!... Vous avez le chic pour éveiller les gens en sursaut. (*Regardant Brachart.*) Oh! quelle drôle de binette! Mauvaise nouvelle?

JACQUES. — Nouvelle... émouvante...

LE GOVAIN. — Dégoisez, à la fin!

JACQUES. — Mon petit Jérôme...

Il se tait et va vers Le Govain.

LE GOVAIN. — Eh bien?

JACQUES, *donnant à Le Govain une chiquenaude sous le menton.* — Mon petit Jérôme, vous êtes un coquin.

LE GOVAIN, *se cabrant.* — Ah! mon ami, gare!... (*Le regardant.*) Vous me paraissez singulièrement énervé!

JACQUES. — Pas du tout!... Voulez-vous le cours des Cuivres? On fait sept cent cinquante.

LE GOVAIN, *machinalement.* — Huit cent cinquante.

JACQUES. — Sept cent cinquante. Cent francs de baisse, Jérôme Le Govain.

LE GOVAIN, *rudement.* — Mais qu'est-ce qui vous prend? Vous avez bu pendant que je dormais! Vous êtes soûl?

JACQUES, *même jeu.* — Et d'ici une heure, on fera six cents, Jérôme Le Govain.

LE GOVAIN. — Encore? J'avais raison! Vous êtes soûl. Je vous laisse cuver votre vin!

Il a pris chapeau et canne.

JACQUES, *barrant la sortie.* — Minute! Minute!

LE GOVAIN, *plus que sec.* — Mais quoi?

JACQUES. — Le Govain, cette nuit, où soupiez-vous?

LE GOVAIN. — Cette nuit?... Si on vous le demande...

JACQUES. — Vous soupiez au café de Paris.

LE GOVAIN. — C'est possible.

JACQUES. — Avec des grues.

LE GOVAIN. — C'est encore possible.

JACQUES. — Et avec les Ruches.

LE GOVAIN. — Je ne me rappelle pas.



LE GOVAIN. — J'AVAIS RAISON ! VOUS ÊTES SAOUL.

JACQUES. — Et avec Grace Ritherford!

LE GOVAIN. — Je ne me rappelle pas non plus.

JACQUES. — Et avec Anne-Marie, ma femme.

LE GOVAIN. — Ah ! Brachart, en voilà assez! Il y a certaines plaisanteries...

JACQUES. — Je ne plaisante pas, je ne plaisante jamais, je ne sais pas plaisanter. Cette nuit, vous avez mené ma femme à un souper de filles. Cet après-midi, le Cuivre égyptien cotera six cents. Vous comprenez?

LE GOVAIN, *se croisant les bras.* — Ma parole, il est ivre!

JACQUES. — Quoi! Vous ne comprenez pas encore? Vous n'y mettez pas de bonne volonté!... Le Govain, mon chéri, vous êtes l'amant de ma femme et moi je vous ruine. Y êtes-vous cette fois?

LE GOVAIN. — Oh! vous finissez par m'embêter, vous! Allez! place!

JACQUES. — Non. Vous ne sortirez pas.

LE GOVAIN. — Et qui m'en empêchera?

JACQUES. — Moi, probable.

LE GOVAIN, *marchant sur lui, la canne haute.* — Et comment?

JACQUES, *assez terrible.* — Comme ça! vous voyez? comme ça!... (*Jacques a saisi Le Govain par les poignets et le fait reculer.*) Les histoires que vous racontez derrière mon dos, elles sont vraies! J'ai fait tous les métiers. J'ai vécu de mes bras... Faut bien que ça serve à quelque chose!... Posez donc votre joujou. (*La main de Le Govain, sévèrement « travaillée », laisse tomber la canne.*) Ça me sert à vous épingler au mur, comme un papillon...

Jacques, ce disant, a pris Le Govain à la gorge et il le pousse vers le mur, mais chemin faisant le couple rencontre une table sur laquelle aussitôt Jessie est à demi renversé en arrière.

LE GOVAIN. — Voulez-vous me lâcher?

JACQUES. — Ne gigotez pas, mon petit!... je vous étrangle! (*Un temps.*) Je suis le plus fort.

LE GOVAIN, *d'une voix blanche.* — Voulez-vous me lâcher?

JACQUES, *qui le tient toujours à la gorge.* — On promet d'être gentil, de ne pas me quitter, de tenir compagnie à son camarade? Dites? Promet-on?

LE GOVAIN. — Soyez tranquille! Je ne me collète pas avec un portefaix!

JACQUES, *qui, après un temps, a lâché*

*prise, mais qui reste sur la défensive, les poings en avant.* — Je n'en exige pas davantage! Je ne suis pas difficile? (*Il ramasse la canne de Le Govain et replace un meuble.*) Là! mettons un peu d'ordre... J'étais sûr que votre bonne éducation l'emporterait... J'en étais sûr!

LE GOVAIN, *qui arrange sa cravate.* — Je vous répète...

JACQUES. — Oh! vous êtes courageux! je ne le nie pas. Mais traverser le hall du Ritz avec du linge en lambeaux, avec la figure en sang, non... non!... On est gentleman ou on ne l'est pas.

LE GOVAIN. — Brachart, reprenez votre calme.

JACQUES, *d'une voix tumultueuse.* — J'ai tout mon calme.

LE GOVAIN. — Alors, conduisez-vous proprement. Si, à tort, vous vous jugez offensé, envoyez-moi deux de vos amis; vous savez à merveille...

JACQUES. — Un duel! Pour que je sois blessé par-dessus le marché?... Tué peut-être?... Ah çà! jeune homme, vous me prenez tout à fait pour une gourde? Vous avez eu mon argent, vous avez eu ma femme, il vous faut encore ma peau! Ah! ah! ah!

LE GOVAIN. — Mais vous mentez, vous mentez! Quel est votre but en salissant Anne-Marie? Eviter de vous battre?

JACQUES, *avec un violent coup de poing sur la table.* — Assez de bêtises! Je veux me battre!... Mais je ne veux pas me faire battre. Je déteste le rôle de victime. Je le trouve stupide! Je me bats avec mes armes, sur mon terrain. Pour notre rencontre, ce salon d'hôtel, au milieu d'un appartement vide. Appelez, criez tant qu'il vous plaira. Vous ne dérangerez personne! Pour vous retenir, mes poignets et mes poings... Souvent, je les ai mis à l'épreuve, j'en réponds! Et vous êtes un freluquet, vous! Vous ne tenez pas debout... Si j'étais le freluquet, si vous étiez le gaillard d'attaque, j'aurais cherché autre chose... Enfin, petit Le Govain, pour vous écraser, pour vous écrabouiller, ma galette, ma bonne galette! Justement, j'ai de quoi! Le voilà mon système.

LE GOVAIN. — Il est joli! Enchanté de vous connaître, enfin. Ainsi, froidement, vous aviez tout combiné?

JACQUES. — Tu parles!

LE GOVAIN. — Et vous m'avez attiré dans ce guet-apens?

JACQUES. — Tu parles!

LE GOVAIN. — Eh bien, c'est l'acte d'un gredin et d'un lâche.

JACQUES. — Mettons!

LE GOVAIN. — Oui, d'un lâche! Si vous n'étiez pas le dernier des lâches, vous sauriez que tout homme porte une épée...

JACQUES. — Pas moi! Je ne porte pas d'épée, moi.

LE GOVAIN. — Enfin, monsieur, l'honneur...

JACQUES. — Ah, ah! Je l'attendais ce mot-là... l'honneur!... Mais je m'en fous de l'honneur! Je n'ai pas d'honneur. Le faubourg de Marseille où je suis né, on l'appelait le coin aux voleurs. Les passants crachaient à terre, en signe de mépris. La maison paternelle : un mont-de-piété clandestin. A l'école, les autres gamins formaient des ligues pour me rosser... Plein d'effroi, je subissais leurs coups. Une fois pourtant, dans une bataille, d'instinct, j'ai mordu. Ce jour-là, j'ai forcé une hypocrite complaisance. Ma carrière est à cette image. Honni des hommes, j'ai avancé parmi eux, les poings serrés, les mains moites, la bouche menaçante, le cœur craintif, redoutant, redoutable... Aussi, je vous le dis, j'ai de la ténacité, j'ai de la férocité... j'ai de la rage, j'ai parfois des élans... j'ai de la passion... oui, de la passion!... mais je n'ai pas d'honneur!... Où l'aurais-je pris, mon honneur?...

LE GOVAIN. — En effet!

JACQUES. — Vous, Le Govain, quelle différence!... Vous êtes le fils d'un soldat glorieux, respecté; madame votre mère était une sainte femme. Vous avez sucé le lait de l'honneur, vous avez reçu les leçons de l'honneur, vous avez grandi parmi des exemples d'honneur, alors, bien entendu, vous en avez de l'honneur! C'est malin!... Vous en avez même trop, oui, trop!... Dans les duels, quand vous serviez de témoin à quelque blanc-bec, vous réclamiez cinq cents louis pour prix de vos peines. Je vous le dis, vous ne saviez qu'en faire de votre honneur! Vous le vendez... Vous vous êtes mis marchand d'honneur. Bon métier! Et commode!... Vous confiez vos dettes à une femme, à Grace Ritherford, vous lui promettez le mariage et, fortune faite, vous la plaquez brutalement. Mais vous la remboursez! Vous êtes homme d'honneur. Et ce parvenu de votre connaissance... Avec lui, vous concluez un marché tacite. Vous lui accordez votre apparente amitié. En échange, vous ne refusez ni son or ni son aide. Et puis, délibérément, affreusement, vous lui avez volé sa chance de bonheur, son unique espoir, la lumière de sa vie. Vous pouviez vous le permettre... L'honneur! Salaud!... Et si j'étais tombé dans le piège des mots d'honneur, si je m'étais aligné avec toi, si, demain, tu m'avais couché sur le pré d'honneur, ne te semble-t-il pas que, dans cette affaire d'honneur, il aurait encore pris quelque chose, l'honneur? (*Mouvement de Le Govain.*) Ne bouge pas de là, où je te casse la gueule!

LE GOVAIN. — Je voulais une cigarette. L'odeur du tabac ne vous incommode pas?

JACQUES, *lui tendant la boîte.* — Tiens!... Fume, mon bébé, fume... T'as pas fini de fumer! Tu ne crâneras pas toujours! Je la verrai grimacer, ta vilaine figure de joli garçon... Car tu es bien, tu es très bien, tu es cruellement bien... Oh! tu me le payeras, Jessie, tu me le payeras!...



LE GOVAIN — Hein ?... La Bourse... une débacle...

LE GOVAIN, *assis à califourchon sur une chaise.* — Sans indiscrétion, cet entretien doit-il se prolonger? Comptez-vous me garder jusqu'à demain?

JACQUES. — Non. Seulement jusqu'à ton dernier sou. Quand tu seras décavé, irrémédiablement, alors tu pourras disposer. C'est amusant, hein? C'est nouveau! C'est du sport... Et si tu savais comme c'est bon!... J'en oublie que j'ai mal.

LE GOVAIN. — Mon ami, vous vous fatiguez inutilement. Je ne suis pas si sot que j'en ai l'air. J'ai réfléchi... Votre histoire de baisse est puérile.

JACQUES. — Bah!

LE GOVAIN. — On ne m'effraye pas à si bon compte. Le krach sur commande! Mais par quel moyen?

JACQUES. — Et si je sacrifie tout ce que je possède?... Mes trente millions?

LE GOVAIN, *pouffant.* — Pfff! Je couperais dans ce bateau-là?

JACQUES. — Oh! j'avais d'abord conçu la chose autrement... Je vous dépouillais, mes beaux messieurs... Je prenais votre bien et je le gardais. Il n'y a pas mèche! Tant pis, je saute avec vous!

LE GOVAIN. — Brachart, votre argent! Votre cher argent! Sérieusement...

JACQUES. — Tu as raison, j'aime l'argent... Je l'aime. Pourtant, je fiche en l'air ma fortune, pour qu'en retombant elle te casse les reins!... J'obéis à... à l'impulsion, mon coup d'aile à moi, cette force mystérieuse qui, dans les circonstances désespérées, me soulève, me fait audacieux, héroïque... invincible! Il faut que je te fasse ton affaire!... Sans doute, m'en cuira-t-il après, mais à cette heure, il le faut, il le faut, il le faut!

A ce moment, de la place montent les cris de vendeurs de journaux.

LE GOVAIN, *se levant.* — Qu'est-ce que...

JACQUES. — Silence, donc!

Tous deux, ils écoutent. Puis Le Govain se précipite et ouvre une fenêtre.

LE GOVAIN. — Hein?... La Bourse... une débâcle...

JACQUES. — Oui! oui... Une débâcle... le krach... Ça y est, ça y est, tu es bouffé!

LE GOVAIN. — C'était vrai!

JACQUES. — Je te crois que c'est vrai!... Bouffé! tu es bouffé!

LE GOVAIN. — Ah! canaille! Sale canaille!

JACQUES. — Bouffé!

LE GOVAIN. — Sale crapule! Sale voleur!

JACQUES. — La bête hurle! Bonne affaire! Tu es bouffé!

LE GOVAIN, *étranglant de rage.* — Le bandit! Le bandit! (*Tout près de Jacques et le bravant.*) Cocu!.. Vieux cocu!... Oui, je l'ai eue, ta femme!

JACQUES. — Mais tu es bouffé, Le Govain.

LE GOVAIN. — Quand tu le répéteras cent mille fois! J'ai eu ta femme, et comme tu ne l'auras jamais!... Tiens, tu ne brailles plus? Tu l'aimes, idiot! Tu n'oublieras pas!... Quand je rencontrerai ton vilain museau, c'est encore moi qui rirai!

JACQUES. — Non, Le Govain, tu ne riras pas.

LE GOVAIN. — Je me gênerai!

JACQUES. — Tu ne riras pas, Le Govain. Tu ne penseras plus à ma femme, tu penseras à la tienne.

LE GOVAIN. — A la mienne? Il devient gâteux!

JACQUES, *qui s'est assis sur la table.* — Ecoute! Ecoute donc!... Je me suis occupé de ton avenir, je t'ai marié. Tu épouses Grace Ritherford.

LE GOVAIN. — Imbécile!

JACQUES. — Pas si bête! Elle t'adore, la Ritherford, elle te mendie, elle te guette! Tu ne supportes pas la dèche, toi... Tu y passeras!

LE GOVAIN. — Malheureux imbécile!

JACQUES. — Tu le sais bien que tu y passeras. Comment t'en sortirais-tu, pauvre petit? Ah! Jessie, tu as eu ma femme, eh bien, moi, j'avais couché avec la tienne d'avance! Et tout le monde a couché. Tout le monde lui a passé dessus. Tu baladeras la femme à tout le monde! Tu vois bien que tu n'auras pas envie de rire.

LE GOVAIN. — Misérable filou, je te forcerai bien à te battre! Nous nous battrons et je te tuerai.

JACQUES. — Tais-toi donc! Tiens, tu es libre! Cours à la Bourse, rage et pleure, et puis choisis! Ou bien redeviens le tapeur, le gigolo, l'invité. Ou bois ta honte, suis ton cœur et épouse ta putain! Vous ferez un beau couple.

LE GOVAIN. — A bientôt, gibier de bagne!

JACQUES, *le balayant du geste.* — Allez, ouste!

Le Govain s'élance au dehors.





FRANÇOISE. — TU LIS ! TU PEUX LIRE!...

# ACTE QUATRIÈME

*Même décor qu'au deuxième acte. Le lustre et les lampes sont allumés.*

## SCÈNE PREMIÈRE

ANNE-MARIE, FRANÇOISE

Les deux femmes sont assises en face l'une de l'autre. Anne-Marie est impassible. Françoise paraît accablée. Un long silence.

FRANÇOISE, *nerveusement*. — Je t'en conjure, ma petite enfant, ne me regarde pas ainsi, fixement!

ANNE-MARIE. — Bien, maman.

Elle ouvre un livre.

FRANÇOISE. — Quand tu me dévisageras pendant des heures!... Oui, je suis anxieuse, oui, je suis tourmentée... affolée... épouvantée... on le serait à moins, j'imagine... (*Force lui est de se taire, mais au bout d'un instant :*) Passe-moi ton flacon de sels, je te prie.

ANNE-MARIE. — Le voilà.

Elle reprend sa lecture.

FRANÇOISE. — Tu lis! Tu peux lire!... Je t'assure, ma chère fille, que tu dépasses la mesure.

ANNE-MARIE, *doucement*. — A la fin, maman, que désirez-vous?

FRANÇOISE, *scandant ses mots*. — Que tu ne me laisses pas dans cet état.

ANNE-MARIE. — Mais je n'y peux rien.

FRANÇOISE. — D'où revenais-tu, hier matin, à trois heures?

ANNE-MARIE. — Vous recommencez?

FRANÇOISE. — Tu vois, tu préfères que je sois torturée!

ANNE-MARIE. — Je vous répète que mon absence ne se rapporte pas aux événements qui vous occupent.

FRANÇOISE. — Pourtant, je suis en droit d'exiger quelques éclaircissements. Tu mérites pour le moins un reproche. Une jeune femme, qui, au milieu de la nuit!...

ANNE-MARIE. — Non, maman, n'entamons pas le chapitre des reproches, s'il vous plaît! D'abord, les reproches, les regrets, les récriminations, c'est petit, indigne de nous... Ne le pensez-vous pas?

FRANÇOISE. — Je pense... je pense... Je ne

pense pas, je ne pense plus! (*Un silence.*) Au moins me raconteras-tu exactement ce qui s'est passé entre ton mari et toi après notre départ?

ANNE-MARIE, *souriant.* — Vous le saurez bientôt mieux que nous-mêmes! Nous avons eu... comment dites-vous?... une explication. Cette explication close, Jacques Brachart m'a annoncé son intention de prendre le train de sept heures du matin pour Londres et nous nous sommes séparés dans des termes... dans les termes habituels.

FRANÇOISE. — Et là-dessus, le gaillard est resté à Paris!

ANNE-MARIE. — Cela paraît probable.

FRANÇOISE. — C'est sûr! Aussi bien, il n'a jamais eu l'intention de partir. Ton frère a reconstitué à merveille la combinaison. Ah! ce petit Max est doué... Vraiment!... Brachart comptait sur ce coup de bandit pour décupler sa fortune. Il avait préparé la baisse de longue main, et le voyage imaginaire devait servir d'alibi. Pour dépister les plus malins, mon délicieux gendre a parlé sur tous les tons du train de onze heures du soir et il a fait semblant de le manquer. Est-ce que ces gens-là manquent jamais le train!... Voilà notre homme réduit à s'embarquer hier matin. De la sorte, il pouvait s'écrier en apprenant le krach : « Fatalité! Fatalité! Moi présent, cette débâcle était conjurée. Par malheur, je ne me trouvais ni à Londres, ni à Paris... Je naviguais, je roulais entre les deux villes. » Assez bien machiné, ma foi!...Hélas! les événements n'ont pas montré la docilité attendue, et le personnage s'est vu démasqué. Mais tel était son plan, n'est-ce pas?

ANNE-MARIE. — Sans doute... A quelques détails près.

FRANÇOISE. — Et de ce plan, de cette spéculation criminelle, enfin, de... de l'infamie qu'il mijotait, jamais il ne t'a soufflé mot?

ANNE-MARIE. — Jamais.

FRANÇOISE. — Tu ris?

ANNE-MARIE. — Maman, vous m'avez posé cette question-là, au moins...

FRANÇOISE. — Mais ne ris pas! Je te défends de rire. C'est une honte! Tu ne ressens donc pour tes parents, ni respect, ni tendresse, ni pitié!...

ANNE-MARIE. — Pourquoi vous plaindrais-je, maman? Vous me confiiez à la minute que vos bénéfices étaient à l'abri et que vous gardiez, quoi qu'il advînt, soixante mille livres de rentes.

FRANÇOISE. — Soixante mille... soixante mille... Et puis, il ne s'agit pas de nous! C'est mon cœur de mère qui... Je pense à toi, ma pauvre petite!

ANNE-MARIE. — Vous pensez à moi plus que moi-même.

FRANÇOISE. — Evidemment... Tu es une inconsciente!... Mais rends-toi compte. Ton mari ne reviendra peut-être jamais... Il est peut-être en fuite.

ANNE-MARIE. — Oh! je ne le crois pas.

FRANÇOISE. — En tout cas, il est ruiné.

ANNE-MARIE. — Je m'en moque!

FRANÇOISE. — Tu t'en moques!... Et déshonoré? Tu t'en moques aussi?

ANNE-MARIE. — Je n'ai jamais honoré Jacques Brachart... alors...

FRANÇOISE, *aigrement résignée.* — Allons!... Cette attitude te plaît?

ANNE-MARIE. — Puisque je la conserve jusqu'au bout!

FRANÇOISE. — C'est parfait! c'est plus que parfait!... Je me tais, je ne dirai plus un mot. Plus un traître mot! Mais rien ne m'aura été épargné. (*Elle s'essuie les yeux tandis qu'Anne-Marie reprend sa lecture.*) Quelle nuit et quelle journée! Quelles deux nuits et quelles deux journées! Le cinématographe!... Une séance de cinématographe. Depuis que ta femme de chambre nous a fait réveiller, je contemple un cinématographe effrayant, terrifiant. Bien mieux, je suis un personnage du cinématographe. (*Brusquement :*) Quelle heure est-il?

ANNE-MARIE. — Sept heures moins vingt.

FRANÇOISE. — Et ton père qui ne revient pas! Sotte que je fais, aussi, de l'envoyer au Club, dans une pareille circonstance! Il commettra gaffe sur gaffe, et il ne nous rapportera pas la moindre indication... S'il entend quelque chose, il ne comprendra pas... Quand, par extraordinaire, il comprend, il oublie aussitôt... Du reste, s'il n'oubliait pas, il raconterait tout de travers, alors...

## SCÈNE II

LES MÊMES, MAX, HONORÉ

MAX, *qui entre en coup de vent.* — Salut!

FRANÇOISE. — Ah! mon fils!...

MAX. — J'arrive de chez Maxim. J'ai vu tout le monde... il y a du neuf!...

FRANÇOISE. — Encore! Je tremble!

HONORÉ, *qu'un valet de chambre introduit.* — Bonsoir... Je viens du Club. J'ai des nouvelles...

FRANÇOISE. — Eh bien, taisez-vous!

HONORÉ. — Ah!

FRANÇOISE, *à Max.* — Parle, toi! Que se passe-t-il?

MAX. — Dans l'ordre : Primo, comme nous le supposions, Brachart n'a pas quitté Paris.

HONORÉ. — En effet!

FRANÇOISE. — Tu en es sûr?

HONORÉ. — Il a été aperçu hier par...

MAX. — Moi, je viens de l'apercevoir... boulevard Malesherbes, qui passait en auto... Très calme, sa figure de tous les jours... Il se surveillait, le bougre! Il portait beau. Ah! pour le toupet, celui-là...



HONORÉ. — MAIS... TRÈS CHÈRE... VOUS LE SAVEZ.

FRANÇOISE. — Et ce misérable, un jour pareil, laisse sa femme sans nouvelles! Ma pauvre Annette... ma pauvre petite mignonne!

Elle embrasse sa fille.

MAX. — Secundo...
FRANÇOISE. — Oui! secundo...
MAX. — Sous toutes réserves, on affirme que mon excellent beau-frère pourrait bien être coffré.
FRANÇOISE. — Coffré!
MAX, *calme*. — Coffré. Mis en prison.
FRANÇOISE. — Non!
MAX. — Bruit persistant.
FRANÇOISE. — Mais, le motif?
MAX. — Brachart est administrateur des Cuivres égyptiens. Il a tripoté sur sa propre valeur. Malsain. Très malsain.
FRANÇOISE. — Annette, tu entends?
ANNE-MARIE. — J'entends.
MAX. — Ce n'est là qu'un bruit.
HONORÉ. — Au Club, il a couru également. J'ose prétendre que ce serait le bouquet!
FRANÇOISE. — Mes pauvres enfants, nous sommes frappés de Dieu!

Elle s'effondre.

MAX. — Sûr qu'en ce moment, comme gendre, y a plus avantageux!
FRANÇOISE, *d'une voix mourante*. — Tertio?
MAX. — Tertio! Eh bien, la reprise, la hausse, la hausse foudroyante, la ruine. Notre Jacques sera nettoyé à fond.
FRANÇOISE. — Le misérable, il ne gardera pas un sou!
MAX. — Pour ce qui est de sauter, il va sauter. Comment se rachèterait-il?... son découvert est colossal. Dame, il a risqué le paquet!... Ah! ça pouvait être beau! Hier on avait fichu le camp dans les six cents, cet après-midi, à deux heures, on était tombé à cinq cent dix. Le coup semblait réussir... Pouf! il prend fantaisie à ce bougre de Hart de calmer la panique; il laisse tomber quelques paroles et il ne l'a pas plus tôt refermée que déjà on remonte!
HONORÉ. — On a fait des cours après Bourse, comme en pleine séance!
MAX. — Oui, oui, demain, après-demain au plus tard, on sera plus haut que jamais... Sacré baron! Quelle puissance tout de même!
FRANÇOISE. — Et nos amis?
MAX. — Oh! nos amis trinquent salement. Les uns ont lâché leurs positions avec perte et fracas...
HONORÉ. — Aujourd'hui d'autres ont été liquidés d'office au premier cours.
MAX. — Bref, mélasse et déconfiture!
FRANÇOISE. — Mes enfants, regardons notre situation en face!
MAX. — On ne risque rien.
FRANÇOISE. — Le mieux ne serait-il pas de disparaître tout de suite, de nous retirer à la campagne pendant quelques années et de...
MAX. — Pas mon avis!
HONORÉ. — Ni le mien, très chère!
FRANÇOISE. — Parce que?
MAX. — Je vous signale un retour des sympathies.
FRANÇOISE. — Allons donc!
MAX. — On nous plaint!
HONORÉ. — Nous sommes à plaindre!
MAX. — Moi, j'ai distribué ma parole d'honneur que vous n'étiez pas de la combinaison...
FRANÇOISE. — C'est exact, il me semble!
MAX. — Et j'ai dit qu'il ne vous restait plus un rotin. Ça, c'est moins exact.
HONORÉ. — Nous perdons, mon garçon, nous perdons gros!
FRANÇOISE. — Et puis nos affaires ne regardent personne.
HONORÉ. — Il y a encore ça!
FRANÇOISE. — Et là-dessus?
MAX. — Là-dessus?... Là-dessus, on m'a offert des drinks à toutes les tables, on a été charmant. Du reste, on m'aime beaucoup.
FRANÇOISE. — Et au Club? Parlez, vous!... Parlez, voyons!
HONORÉ. — Mais, très chère... vous le savez, depuis le mariage d'Annette, je ne mettais plus guère les pieds au Jockey... J'y recevais un accueil si peu... un accueil plutôt... enfin un accueil...
MAX. — Oui, tout le monde vous tournait le dos.
HONORÉ. — Non, non!... mais... n'est-ce pas?... Bref, aujourd'hui, mon entrée a fait sensation... Jérôme Le Govain était arrivé un peu avant moi, et dans un état, dans une rage!...
MAX. — Le pauvre Jessie! Il prend la pipe, la définitive.
FRANÇOISE. — Vraiment ?
MAX. — Oh! il sort de là raide comme un passe-lacet!
HONORÉ. — Jérôme menait donc un tapage infernal. Il prétendait se battre avec Brachart... Se battre, la belle avance!... La folie du duel!... Chacun l'en dissuadait, bien entendu... Alors, moi, j'ai profité d'une seconde de silence pour dire très haut : « Jérôme aurait gravement tort d'envoyer des témoins à ce monsieur. Il y a des gens avec lesquels on ne se bat plus. »
MAX. — Vous avez dit cela?
HONORÉ, *inquiet*. — Eh bien... oui...
MAX. — Comme vous le racontez là?
HONORÉ. — Mais... oui...
MAX, *avec considération*. — C'est bien! (*A sa mère.*) Maman... c'est bien!
FRANÇOISE, *impressionnée*. — En effet, c'est très bien!
HONORÉ, *qui ne se connaît plus*. — Je l'ai dit!... je l'ai dit en toutes lettres! J'ai dit les propres paroles!... J'ai ajouté une phrase (*A Françoise.*) la phrase... enfin votre phrase : « C'est un homme pauvre qui vous parle. Je suis une des premières victimes. Cette panique nous coûte notre fortune. »

Alors, il s'est passé quelque chose de vraiment superbe. François de Mangeneuse, un des plus éprouvés, pourtant, par la débâcle, s'est approché de moi et s'est écrié : « J'oublie mes peines quand je songe à la peine et à la déception d'Honoré. »

FRANÇOISE. — Ah! le noble cœur!

MAX. — Quel daim!

FRANÇOISE. — Maximilien!

HONORÉ. — Et tous les bras se sont ouverts pour moi, comme au bon vieux temps.

FRANÇOISE. — Bravo !

MAX. — On se tient, quoi, on se tient! Eh bien, maman, vous voilà rassurée. Seulement, pas de blagues. Jouons le jeu.

FRANÇOISE. — Le divorce?

MAX. — Le divorce.

HONORÉ. — Le divorce. Moi, j'y avais pensé tout de suite!

MAX. — Nous ferons casser le mariage à Rome!

FRANÇOISE. — Et si Brachart refuse?

HONORÉ, *formel*. — Nous saurons l'y contraindre.

FRANÇOISE. — Nous plaiderons!

MAX. — Laissez donc! Il consentira. Ces loustics-là ne s'entêtent jamais dans la contre-passe.

FRANÇOISE. — Les gens comme il faut, que penseront-ils de notre attitude?

MAX. — Tous pour nous, voyons!... C'est un cas exceptionnel.

FRANÇOISE. — D'autant qu'Anne-Marie n'emportera pas un franc.

HONORÉ. — Pas un centime!

MAX, *ironique*. — Pas un radis!

FRANÇOISE. — Même s'il reste quelque chose!

MAX. — Il ne restera rien.

HONORÉ. — Et Dieu veuille que notre fille rencontre un brave garçon et un homme comme il faut...

MAX. — Non, non. N'anticipons pas!

FRANÇOISE. — Enfin, ma chère, chère petite, la vie te doit une revanche, et, du plus profond de mon cœur, je souhaite que la revanche soit belle!

Un silence.

MAX. — Eh bien, voilà!

FRANÇOISE. — Voilà voilà! *(Un silence.)* Tu as bien compris, mon Annette?

ANNE-MARIE. — Oui, maman, j'ai compris. Mais ne comptez pas sur moi.

FRANÇOISE. — Pour parler la première à ce monsieur?

ANNE-MARIE. — Pour le quitter.

MAX. — Quoi?... Tu ne marches pas?

ANNE-MARIE. — Non, Max, je ne marche pas.

MAX. — C'est pour rire?

ANNE-MARIE. — Ris si tu veux.

FRANÇOISE. — Ma petite fille, ne te moque pas de nous ! Tu nous as écoutés sans une parole...

ANNE-MARIE. — J'exècre la discussion ; c'est le passe-temps des irrésolus. J'espérais que le retour de Jacques Brachart m'éviterait l'ennui de répondre.

FRANÇOISE. — Alors, l'idée de vivre auprès de ce financier véreux te plaît brusquement?

ANNE-MARIE. — Qu'elle me plaise ou non, je demeure.

FRANÇOISE. — Tu as une raison, je suppose?

ANNE-MARIE. — La plus simple : c'est mon mari.

FRANÇOISE. — Ton mari est un gredin!

ANNE-MARIE. — Je ne le juge pas. Je ne l'ai pas jugé, avant ce jour...

FRANÇOISE. — Ni toi, ni les autres!

MAX. — Il se révèle seulement!



FRANÇOISE. — QUE SIGNIFIE CETTE RÉPONSE?

FRANÇOISE. — Il a roulé tout le monde! Il semble, d'ailleurs, que ce soit son métier.

ANNE-MARIE. — Ce n'est pas le mien.

FRANÇOISE, *furieuse*. — Que signifie cette réponse? Te permettrais-tu, par hasard...?

MAX. — Maman, maman!... le sourire!... On cause... on est en famille!

HONORÉ. — Ma petite Annette, ressaisis-toi, réfléchis une seconde!... Tu es une fille noble et cet homme est un rien du tout!

ANNE-MARIE. — Voilà mot pour mot la pensée qui me cloue ici.

LES TROIS AUTRES. — Oh!!!

ANNE-MARIE. — Je suis pour cette noblesse-là. Je suis pour François de Mangeneuse, ce pauvre daim. Je suis pour ces



ANNE-MARIE — Je suis au regret, maman, de vous refuser un service.

messieurs du Jockey qui, tantôt, vous ont tendu la main, simplement parce qu'ils se fiaient à la parole d'un des leurs. C'est joli.

HONORÉ. — D'accord!

ANNE-MARIE. — Je ne me contente pas de les admirer!

FRANÇOISE. — Bref, ton parti est pris? Sous prétexte de noblesse, tu te comporteras en bourgeoise sotte, vaniteuse, et en mauvaise fille?... Réponds!

ANNE-MARIE. — Je suis au regret, maman, de vous refuser un service. C'est le premier. Toujours, vous m'aviez trouvée prête...

FRANÇOISE. — Prête?

ANNE-MARIE. — Souvenez-vous, que de mariages ébauchés, que de fiançailles, que d'intrigues! A la fin un étranger est venu qui m'a payée et emportée comme un gibier. (*Françoise hausse les épaules.*) Maman, je me sentais si pâle ce jour-là, si malade... Ah! c'était bien moi, la dupe! Mais je ne serais plus assez pâle, je brûlerais de honte si je devais, au soir de ma mauvaise journée, dire à ce tripoteur qui n'a plus d'argent : « Monsieur Brachart, la caisse est vide et je file. Serviteur! » C'est le geste, en effet, des serviteurs et moi, je ne me suis pas louée, je me suis vendue. Demain, nos domestiques abandonneront la maison. Je laisse ça aux domestiques.

FRANÇOISE. — Fort bien! (*Elle se lève.*) Honoré, nous allons...

## SCÈNE III

### Les Mêmes, JACQUES BRACHART

A la vue de Jacques, Françoise et Honoré restent sur place.

JACQUES. — Bonsoir, madame.

Il s'approche de Françoise et lui baise la main.

FRANÇOISE, *le plus sèchement du monde.* — Bonsoir.

JACQUES. — Bonsoir, Anne-Marie.

Baisemain.

ANNE-MARIE, *naturellement.* — Bonsoir.

JACQUES, *tendant sa dextre à Honoré.* — Bonsoir.

HONORÉ, *avec une infinie dignité.* — Bonsoir.

JACQUES. — Bonsoir, Max.

Petit salut du bout des doigts.

MAX, *comme s'il sortait brusquement d'un long sommeil.* — Bonsoir, vieux!

JACQUES. — Je vois que la famille est réunie...

FRANÇOISE. — Monsieur...

JACQUES. — C'est moi?

FRANÇOISE. — Oui, monsieur. Voulez-vous

me permettre de vous poser une question?

JACQUES. — Mais toutes les questions qu'il vous plaira, madame.

FRANÇOISE. — Monsieur, différentes personnes prétendent que vous avez perdu, dans la séance d'hier, tout ce que vous possédiez. Que faut-il penser de cette information?

JACQUES. — Vous pouvez, dès à présent, la considérer comme exacte.

FRANÇOISE. — A merveille. On nous a également donné avis de votre arrestation probable. Cette nouvelle est vraie aussi?

JACQUES. — Elle est fausse.

FRANÇOISE. — Vous en êtes certain?

JACQUES. — Certain. Je ne serai pas inquiété. J'en ai reçu l'assurance de la bouche du ministre. Je le quitte. Je ne serai pas inquiété à la condition de faire face à mes engagements. Comme j'en ai, par bonheur, le moyen, je ne cours aucun danger.

FRANÇOISE. — Parfait, parfait!... Je vous remercie de votre obligeance. A mon tour, de vous mettre au courant. Monsieur, comme vous arriviez, nous supliions Anne-Marie de vous quitter sur l'heure, de revenir sous notre toit, d'obtenir, coûte que coûte, le divorce. (*Jacques s'incline légèrement.*) Je ne me gêne pas pour vous le répéter... Vous êtes un personnage à qui l'on ne doit ni égards, ni douceur. Vous avez longuement, savamment préparé un acte... un acte de piraterie...

MAX. — Oh! maman... Gentille, gentille!...

FRANÇOISE. — Maximilien, fichez-moi la paix! S'il ne salissait que vous, le mal serait petit! Mais vous ne craignez pas de...

JACQUES. — Madame, souffrez que je vous interrompe... Si!... Votre position est excellente et vous la gâtez par d'inutiles violences.

FRANÇOISE. — Monsieur...

JACQUES. — Nous avons fait une affaire, vous et moi...

FRANÇOISE, *hautaine*. — Quelle affaire, je vous prie?

JACQUES. — Une affaire qui, par la faute de votre associé, tourne très mal. Je vous approuve sincèrement d'espacer ce maladroit...

FRANÇOISE. — Oh! vos ironies... (*Un pas vers la porte.*) Honoré!...

JACQUES. — Je n'y mets pas l'ombre d'ironie. Je me suis vu plus d'une fois dans votre cas, et j'ai débarqué impitoyablement les partenaires peu chanceux. Je ne mérite donc pas d'indulgence et, d'ailleurs, je n'en attends aucune. Mais à quoi bon la mauvaise humeur? A quoi bon?... En affaires, on se lâche, on ne se fâche jamais.

FRANÇOISE. — Vous avez fini?



FRANÇOISE. — Oh! vos ironies...

JACQUES. — Oui, madame.

FRANÇOISE. — J'en suis fort aise. (*A Anne-Marie.*) Mon enfant, médite mon conseil. Si tu l'acceptes, tu trouveras auprès de nous asile et appui. Si tu le négliges, adieu!... Je te renie. Je ne regarderai plus comme ma fille la femme de... Tu as compris?... Honoré!

HONORÉ, *martial.* — Je suis là. (*Crânement, il suit sa femme. Parvenu au seuil, il se retourne et prononce:*) J'en suis navré pour vous, Brachart. Mais je m'aperçois que nous ne parlons pas la même langue. Bonjour!

JACQUES. — Au revoir, monsieur d'Andeline.

## SCÈNE IV

ANNE-MARIE, JACQUES, MAX

MAX. — Nono est dans une forme inouïe! Pour peu que ça dure, demain il marche sur l'Elysée. Ah! les enfants sont couchés, nous voici entre gens sérieux, un peu de bon sens, s. v. p.! Mon vieux Jacques, vous me connaissez, je suis à la coule, moi! Mais suivez bien mon petit raisonnement...

JACQUES, *mettant sa main sur l'épaule de Max.* — Ce serait avec plaisir, seulement vous oubliez votre rendez-vous.

MAX. — Quel rendez-vous?

JACQUES. — Dans cinq minutes, chez Maxim.

MAX. — Je ne suis pas attendu chez Maxim!

JACQUES. — Mais si, dans cinq minutes!

MAX. — Je vous affirme...

JACQUES, *péremptoire.* — Moi aussi, je vous affirme. Partez, partez! Il vous reste à peine le temps!...



JACQUES. — Vous serez en retard.

MAX. — Voyons... je...

JACQUES, *impressionnant.* — Vous serez en retard. Partez donc!

MAX, *le regardant à la dérobée.* — Tiens, tiens!... Vous avez peut-être raison... Chez Maxim?... Parfaitement!... Je n'y pensais plus... Parfaitement... (*Avec une rare énergie.*) Je file! (*Il va prendre les mains d'Anne-Marie.*) Petite sœur... après tout... D'abord, tu me connais!... Je suis pour la liberté, moi!... Et puis, tu es majeure, n'est-ce pas?... (*Un temps*). Au revoir, petite sœur!

ANNE-MARIE. — Au revoir, Max.

MAX, *s'avançant vers Jacques et de plus en plus troublé.* — Mon vieux Jacques... Voilà!... Que voulez-vous?... D'ailleurs, ça va, ça vient...

JACQUES. — Certainement.

MAX. — Eh bien, mon vieux Jacques... (*Un temps.*) A un de ces jours.

JACQUES. — A un de ces jours, Max.

MAX. — A un de ces jours!

Vigoureuse poignée de main. Max, tout en gagnant rapidement la porte, consulte sa montre et murmure le « zut ! » d'un homme que le temps presserait terriblement.

## SCÈNE V

ANNE-MARIE, JACQUES

Lorsque Max est sorti, Anne-Marie et Jacques demeurent un moment silencieux. Jacques ébauche un sourire d'homme las et porte instinctivement la main à son front.

ANNE-MARIE. — Vous êtes souffrant?

JACQUES. — Fatigué... un peu fatigué... ce n'est rien.

ANNE-MARIE. — J'ai reçu votre lettre...

JACQUES. — Ma lettre... Oh! ce billet... ce billet griffonné... J'aurais voulu me recueillir, mais les hommes, les événements se bousculaient autour de moi...

ANNE-MARIE, *nette et simple.* — Vous avez écrit les choses qu'il fallait. (*Elle a tiré la lettre de son corsage et lit.*) Vous m'avez écrit : « Annette, je n'ai pas quitté Paris. Je suis complètement ruiné. Je ne pense qu'à vous. Je vous aime. » (*Un temps.*) Jacques, je ne sais pas mentir... enfin, je ne triche pas... je ne ruse pas... je ne suis pas coquette... (*Le regardant.*) Votre lettre m'a flattée. Je vous le déclare brutalement... je suis une petite brutale... jamais je ne m'étais sentie flattée comme en lisant cette lettre.

JACQUES. — Si mon amour vous flatte, Anne-Marie, je...

ANNE-MARIE. — Comprenez-moi. Votre dé-

faite vous diminue même à vos yeux, vous abaisse... (*Un silence.*) Certainement, vous ne l'avouerez pas. Vous y mettez, vous, de la coquetterie! Mais un financier, un lutteur pour l'argent, qui veut prendre et qui se fait prendre, qui touche des épaules avec cette rudesse, perd pour un temps sa propre estime. Quant au cercle des curieux, les autres, tous les autres, ils vous méprisent, à cette heure... pesamment. Vous êtes aujourd'hui l'idole la plus démolie. Vous êtes brisé, vous êtes en miettes. Cela, vous l'admettez, je suppose. Eh bien, je suis si fière que vous ne me confondiez pas avec la foule!... Appauvri, pauvre, vous osez dire que vous l'aimez toujours à la femme que vous aviez achetée. Je vous remercie, Jacques. Pour la première fois, vous m'avez... pas émue... si, émue! Votre instinct vous a servi merveilleusement. Il vous a mieux servi qu'à la Bourse.

JACQUES. — Ce sont les mots de mon cœur que j'ai dits.

ANNE-MARIE. — Ainsi, vous tenez à moi, quand même?

JACQUES. — Oui, Anne-Marie, je tiens à vous.

ANNE-MARIE. — Dans votre infortune.

JACQUES. — Je tiens à vous, Anne-Marie.

ANNE-MARIE. — Malgré... malgré les choses de la nuit?

JACQUES. — Je tiens à vous. (*Après un temps.*) Il faut que je vous parle, Annette.

ANNE-MARIE. — Il faut que je vous parle aussi.

JACQUES. — Alors, j'écoute.

ANNE-MARIE. — Non, je préfère...

JACQUES. — Et moi, je vous adjure de parler la première.

ANNE-MARIE. — C'est une proposition, une offre... Mais je redoute un malentendu... Pourtant!... (*Un temps. Résolument.*) Jacques, comme on dit dans les romans : « *Désormais le mauvais souvenir nous sépare. Il sera toujours entre nous.* » N'est-ce pas? Je peux compter là-dessus? Finies, bien finies les déclarations, les supplications... les... les bêtises? Je me trompe?

JACQUES, *doucement.* — Ne me questionnez pas... J'attends... Je...

ANNE-MARIE. — Prudent! Trois fois prudent!... Les orages de l'existence ne vous changent pas. Eh bien, moi, je livre une fois de plus toute ma pensée. C'est volontiers que je vous dis : oubliez les injures, les morsures. J'avais un cœur plein de haine. La haine est tombée. Je ne sais haïr que les oppresseurs, les puissants. Oui, oubliez les paroles envenimées, oubliez ma rage, oubliez mon désespoir; mais le cri constant de tout moi-même, il faut le retenir! Jacques, je ne serai pas... votre femme. Ne me demandez jamais, jamais... cela... Je ne peux plus, je ne veux plus! Je ne veux pas...

Un silence.

JACQUES. — Et que ferez-vous pour moi, Annette?

ANNE-MARIE. — Voici, je vivais à vos côtés en prisonnière sur parole, en ennemie. Hier, au petit jour, après nos mornes adieux, j'avais résolu de me sauver. Votre aventure a éclaté et je reste. Je vous reste. Vous ne me sentirez plus hostile. Je serai votre compagne. Mais une compagne, rien qu'une compagne! Et je n'engage pas toute ma vie. Il me plaît que dans cet immense abandon, vous rencontriez une amie, inattendue. Les mauvais jours passés, vous vous souviendrez que j'avais ouvert la porte pour fuir, et que je l'ai refermée, et que je suis demeurée afin que vous ne soyez pas seul. C'est là ce que je vous offre.

JACQUES. — Annette, avant d'examiner, avant même de vous remercier, un aveu! Il s'impose. Tout à l'heure, à vos parents, j'ai dit la vérité, je n'ai pas dit toute la vérité.

ANNE-MARIE. — Tiens!

JACQUES. — Régler mes différences, c'est naturellement la condition qu'a fixée le ministre. Il a ajouté un conseil, un de ces conseils qu'on suit toujours, qu'il faut suivre. Ma présence à Paris entretiendrait les polémiques, le scandale, gênerait le bon vouloir du gouvernement... Au surplus, la situation serait pour nous-mêmes intenable... Bref, je suis forcé de m'éloigner, de m'exiler pendant quelques années.

ANNE-MARIE. — Hum!... Je vous fais un reproche de ne m'avoir pas avertie dès le début de notre conversation. Votre insistance pour que je parle la première, à présent, me choque un peu. Le sacrifice de m'expatrier, je l'envisage avec effarement, je le conçois mal... Jamais je n'avais supposé, admis... Enfin, il est légitime que je vous le dise, ça ne m'amuse pas de m'en aller. Mais je ne me servirai même pas d'une bonne raison pour dégager ma parole. J'étais résolue, si vous braviez la meute, à me tenir à votre côté. On vous condamne à la fuir, je vous suivrai.

JACQUES. — Ainsi, vous consentez à partir?

ANNE-MARIE. — Je consens.

JACQUES. — Et c'est moi qui refuse.

ANNE-MARIE. — Je ne saisis plus.

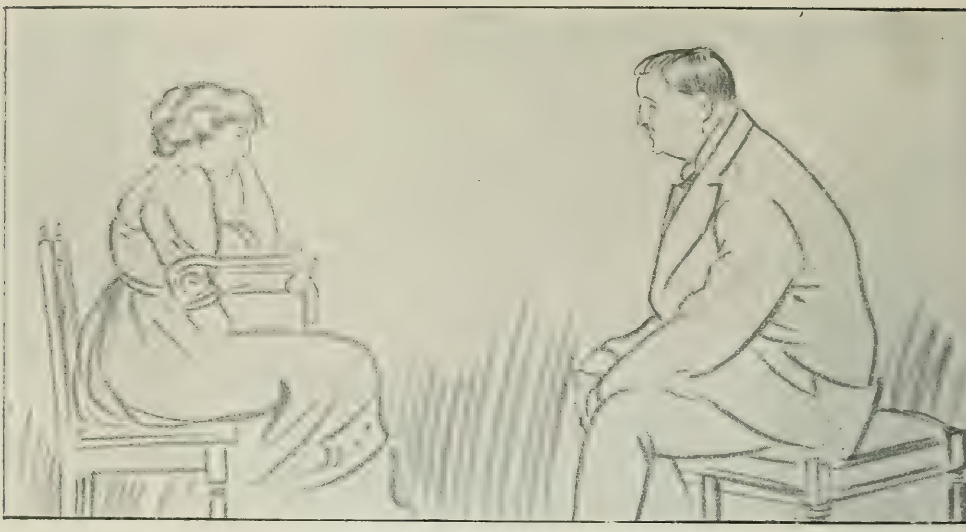
JACQUES. — Je refuse votre pitié, votre charité, votre aumône!

ANNE-MARIE. — Que signifient ces paroles de théâtre? Il ne s'agit pas de pitié, je...

JACQUES. — Si!... Si! si! Vous vous inclinez avec une douceur toute neuve vers l'homme qui n'a pas réussi, vers l'homme que vous croyez à terre...

ANNE-MARIE. — Eh bien?

JACQUES. — Eh bien, je n'en veux pas de cette douceur! Je ne suis pas à terre! Je ne vous reviens pas battu, vaincu, je ne suis même pas un perdant... La partie se joue. Elle se joue maintenant. Et l'enjeu, c'est vous, Anne-Marie.



ANNE MARIE. — Eh bien ?

ANNE-MARIE. — Mon Dieu, mon Dieu, vous allez...

JACQUES, *fort, presque rude.* — Non, plus un mot !

ANNE-MARIE. — Mais.

JACQUES. — Plus un mot. A moi !... Vous êtes généreuse. Si jamais un homme a conquis le droit de plaider sa cause, c'est celui qui, outragé, ruiné, traqué, harassé, est devant vous à cette minute, et une fois encore, demande l'amour à la femme de sa vie ! (*Ils se regardent, puis :*) Annette, vous m'accusez de simuler toujours et de dissimuler... Oui... J'ai imaginé un personnage, j'en ai imaginé dix !... Une faiblesse !... C'est un peu la loi de tous les amants malheureux... Je cherchais, je m'ingéniais... Une faiblesse, je vous dis !... Si je vous avais heurtée de front, si je m'étais montré, il se peut que... Je ne suis pas indifférent. Anne-Marie, je vous ai aimée bien avant de vous connaître. Quand j'étais, par les carrefours de Marseille, un galopin miséreux, une inoubliable passion me troubla... Une jeune dame de la noblesse... déjà !... Chaque jour je guettais sa sortie, chaque jour, elle passait frêle, dédaigneuse, souveraine, devant un petit pauvre qui baissait les yeux. Valait-elle pareille ferveur ? On ne le saura plus. Mais son image embellie a décidé de moi-même. Quand je me suis mis à vraiment penser aux femmes, c'est vers cette vision de mon jeune temps que montaient mes désirs... Le soir où je vous ai rencontrée, où j'ai vu pour la première fois vos yeux francs et fiers, vos petits gestes impériaux, où j'ai entendu votre parole simple, fraîche hautaine, il m'a paru que le souvenir de trente années se levait tout à coup, là, devant moi, en chair et en os... Vous le comprendrez sans peine, lorsqu'on court après une femme depuis trente ans et qu'on la rejoint enfin, on n'a pas envie de la lâcher. Je m'étais enrichi dans l'intervalle. Je vous ai prise.

ANNE-MARIE. — C'est tout ?

JACQUES. — Oh ! non... Fichtre non !... Mais ne me soyez pas injuste ! Ce n'est déjà pas mal... L'amour humilié de ce gosse des rues, la survie d'un songe, ce mirage... Et l'homme ensuite qui amasse des millions et des millions, et qui grimpe sur ce tas d'or pour dénicher tout en haut de la tour féodale la petite bonne femme de son rêve !... Allons, allons, c'est assez bien, et vous n'en disconvenez pas. Nous avons mieux ! Depuis quelques heures, nous avons mieux. (*Un silence. Jacques porte la main à son front, fait effort, et continue.*) Une histoire aujourd'hui me trotte par la tête... Une belle histoire, une belle légende... la plus belle... Samson...

ANNE-MARIE, *souriant.* — Samson et Dalila ?

JACQUES. — N'est-ce pas qu'elle est splendide ?... Ce pauvre grand mâle de Samson, prisonnier des Philistins, qui lui ont crevé les yeux, qui le réduisent à tourner la meule d'un moulin... Et le géant déchu, se plie, s'accoutume à son asservissement. Mais les vainqueurs inventent une dérision plus cruelle. Ils célèbrent la honte de leur captif, et l'homme assiste à cette fête. Le gueux, il dut en avaler de féroces !... Je pense que les convives insultaient à son malheur, à tous ses malheurs. Alors, d'affreux souvenirs se rallumèrent en lui. Une rage d'autrefois tordit ce cœur dégradé. Samson comprend qu'il est redevenu Samson. Il

ne laisse rien paraître, il est malin, il sait... Mais ses mains tâtonnantes, caressent, mesurent les deux piliers qui supportent le temple. Et soudain, sur les buveurs, sur les noceurs, c'est un fracas!... Les poutres, les pierres, le toit, les murs! Hou! quel massacre!... Ensevelis tous les ennemis et leur ennemi à tous. Hein, Annette!...

ANNE-MARIE. — Jacques, tout de suite, expliquez-vous! A deux reprises déjà j'ai entrevu... Mais non... Impossible!... Votre retour dans la nuit, quel en était le motif?

JACQUES. — Une dénonciation. On m'avait dit de veiller, de vous surveiller.

ANNE-MARIE. — En aucun cas vous n'alliez à Londres!

JACQUES. — Pardon, je devais partir. Mes rendez-vous étaient pris.

ANNE-MARIE. — Enfin, cette baisse est de votre fait?

JACQUES. — Oui.

ANNE-MARIE. — Et vous la prémeditiez depuis longtemps?

JACQUES. — La chose m'a traversé hier matin, vers quatre heures.

ANNE-MARIE. — Impossible.

JACQUES. — Pendant que je vous tenais sous clé là, dans ma chambre.

ANNE-MARIE. — Impossible! Impossible!

JACQUES. — Je vous donnerai toutes les preuves... Mais je n'invente plus. Vous pouvez me croire. Vous me croyez.

ANNE-MARIE. — Jacques... sérieusement, loyalement, suis-je pour quelque chose dans...

JACQUES. — Annette, l'autre nuit, à cette place, je me suis battu contre une agonie. Votre aveu... ce Jérôme, ce bellâtre, ce traître!... Le souper aussi, le souper mystérieux, les invités, les filles... Et parmi cette racaille, ma femme, ma femme à moi, ma petite! Oh! la jalousie me brûlait... me brûlait à mort. Je vous aime, moi!

ANNE-MARIE. — Alors?

JACQUES. — Alors, j'ai fait comme le grand trahi. Comme lui, j'étais aveugle de fureur, de douleur... J'ai pris à deux bras les colonnes du Temple... vous savez le temple qui est là-bas au coin de la rue Vivienne... Et j'ai secoué, j'ai secoué, j'ai secoué !

ANNE-MARIE. — Vous avez fait cela?

JACQUES. — Mon Annette, à présent, je peux pardonner, je peux oublier... Je peux me dire : c'est dans le passé, c'est d'avant... c'est d'avant moi! Je peux. A présent, je peux. J'ai tenu le Jessie à la cravate, je l'ai tenu gigotant tandis que je vidais sa poche. A cette idée-là, comme il a glapi!... Vrai, c'est pas grand'chose! Je pensais : « La combinaison est bonne. La même rafale nous assaille l'un et l'autre, mais elle va le coucher à toujours, ce vaurien. Et je resterai debout, moi... Avec ces mains-là je fais de l'argent! » Et je pensais aussi : « Pourquoi Anne-Marie ne nous voit-elle pas tous les deux face à face? Il dit les mots qu'elle aime, il parle d'honneur, de loyauté, de bravoure, il porte des défis, il offre de se battre... Oui, mais moi, je venge ma petite. C'est moi qui suis beau, c'est lui qui est toc!... Si ma femme était là, elle comprendrait, cette fois, elle serait fière, elle serait touchée... peut-être qu'elle m'aimerait... qu'elle m'aimerait un peu... rien qu'un peu... un tout petit peu... enfin... enfin! »

ANNE-MARIE. — Jacques, vous avez fait cela?

JACQUES. — C'est ma dernière chance. Je me remets à votre merci. Annette, j'ai tout perdu pour vous plaire. Que reste-t-il qui nous sépare?... Mes débuts, ma fange, et que j'ai gratté, trimé, trimardé, et que j'ai remué des gros sous, et que nous n'appartenons pas à la même caste?... Mais je prétends, moi, que l'effort, que le travail... Et puis zut! Tout ça, c'est des histoires, c'est des rengaines, c'est des blagues! Je suis un homme et tu es une femme. Alors, qu'est-ce que ça te fait que je vienne d'en bas et que tu sois née là-haut? Qu'est-ce que ça te fait, à toi, si je sais aimer? *(Très près d'elle.)* Annette, tu n'es qu'une femme, tu rêves des aventures fabuleuses... Pauvre petite, c'est l'amour, ton aventure, c'est l'amour que tu attends ! Viens... Sur la nuit d'adultère, sur le jour de banqueroute, cette flamme est belle! *(La saisissant brusquement.)* Veux-tu ? Veux-tu ?

ANNE-MARIE, *sursautant.* — Non, non! laissez-moi!

JACQUES. — Annette!

ANNE-MARIE. — Laissez-moi! Je vous ordonne de me laisser !

JACQUES, *lâchant prise.* — Pourquoi?

ANNE-MARIE. — Parce que... vous me contraignez!... Parce que je n'aime pas de force. Je ne vous aime pas...

JACQUES. — Oui?... Eh bien, va-t'en !

ANNE-MARIE. — Jacques !

JACQUES. — Va-t'en ! Va-t'en !

ANNE-MARIE. — Jacques, ne vous montrez pas si âpre ! Vous avez gagné quelque chose, vous m'avez remuée...

JACQUES. — Trop bonne ! Un autre, en se surpassant ainsi, t'aurait arraché l'amour. Mais moi!... Tant pis! Je ne lutte plus, va-t'en! Ou plutôt ne bouge pas, c'est moi qui file. Les brusques départs, ça me connaît! En route! Je te débarrasse à jamais. Adieu.

ANNE-MARIE. — Restez!... Jacques...

JACQUES, *qui a gagné le seuil.* — Pour souffrir encore? Pour que tu me déchires encore? Non, non, fini!

ANNE-MARIE. — Jacques !... Reste !...

C'est un grand cri qui arrête Jacques, qui le ramène vers sa femme.

JACQUES. — Regarde-moi, un peu, toi !... mais, regarde-moi !... Tu es troublée. Tu es

troublée comme tu ne l'as jamais été. Ne détourne pas les yeux. Contre quoi te défends-tu ?

ANNE-MARIE. — Jacques...

JACQUES. — M'aimes-tu ?

ANNE-MARIE. — Jacques... Vous êtes tout ce que je n'aime pas ! Hier encore vous avez commis une action sournoise, atroce... Et, malgré moi...

JACQUES. — Parle !

ANNE-MARIE. — Oui, je suis troublée... C'est passionné, c'est violent... C'est grand. Je suis troublée... Jacques, je vous admire.

JACQUES. — Alors, tu m'aimes ? (*Un silence.*) Quel est l'obstacle ? Dis-le ! dis-le ! Tu ne sais pas comme je sais vouloir. Tu ne soupçonnes pas ma force ! Dis-le !... C'est mon passé ?

ANNE-MARIE. — Oui !... Ce chemin tortueux, ces zigzags... et votre souplesse... et les choses que je devine, troubles, vilaines, cruelles... Jacques, j'ai tort de...

JACQUES. — Non. Tu as raison. Je suis un mauvais bougre. C'est vrai. J'ai trompé, pillé, rançonné... D'autres fois, je me suis aplati... Tu as raison. Je n'ai pas été un monsieur propre. Mais, pour l'amour de toi, je peux mourir et ressusciter. Annette, me voici à sec, au ras du sol. Je n'ai plus rien, je recommence la vie. Il faut que je me remette à monter, à grimper... Eh bien, cette fois ce sera chic, ce sera net, ce sera comme tu le désires. Je m'y engage. Seulement, tu m'aimes ? N'est-ce pas ?... Mon petit, mon cher petit, n'est-ce pas, tu m'aimes ?

ANNE-MARIE. — Attendez, Jacques !...

JACQUES, *pressant.* — Je t'en conjure...

ANNE-MARIE, *dans un cri.* — Attends, attends !... Ne l'emporte pas à tout prix ! Ne traite pas notre amour comme une affaire. Ne sois pas toujours le plus fort ! Attends ! Jacques, je te jure que je vais essayer de t'aimer. Comprends-tu ?

JACQUES. — Je comprends et je suis heureux !... Annette, si heureux, si heureux que... Ah ! tu ne te doutes pas, tu ne peux pas te douter ! J'étais un damné, un forçat... un forçat du succès ! Gagne ou crève ! Telle était ma loi. Tu me délivres. Maintenant, si, malgré ma volonté, malgré mon courage, je ne réussis pas, eh bien, il me restera... il me restera mon amour... il me restera... (*Il s'interrompt. Une seconde de nervosité, d'inquiétude. Puis :*) Mais je réussirai !



# MODERN-BIBLIOTHÈQUE

PRIX DU VOLUME { Broché. . . . 0 fr. 95
Cartonné . . 1 fr. 50

*Pour paraître le 1er Juin 1911*

# CRAPOTTE

par **HENRI DUVERNOIS**

Illustrations en couleurs de CARLÈGLE

## DANS LA MÊME COLLECTION ONT PARU :

| | |
|---|---|
| **Barbey d'AUREVILLY** | Les Diaboliques. |
| **Maurice BARRÈS**, de l'Académie française | Le Jardin de Bérénice.<br>Du Sang de la Volupté et de la Mort. |
| **Tristan BERNARD** | Mémoires d'un Jeune Homme rangé. |
| **Jean BERTHEROY** | La Danseuse de Pompéi. |
| **Louis BERTRAND** | Pépète le bien-aimé. |
| **Paul BOURGET**, de l'Académie française | Cruelle Enigme.<br>André Cornélis. |
| **Henry BORDEAUX** | L'Amour qui passe.<br>Le Pays Natal. |
| **René BOYLESVE** | La Leçon d'Amour dans un Parc. |
| **Adolphe BRISSON** | Florise Bonheur. |
| **Michel CORDAY** | Vénus ou les Deux Risques.<br>Les Embrasés. |
| **Alphonse DAUDET** | L'Evangeliste.<br>Les Rois en exil. |
| **Léon DAUDET** | Les Deux Etreintes. |
| **Paul DEROULÈDE** | Chants du Soldat. |
| **Lucien DESCAVES** | Sous-Offs. |
| **Georges d'ESPARBÈS** | La Légende de l'Aigle.<br>La Guerre en dentelles. |
| **Ferdinand FABRE** | L'Abbé Tigrane. |
| **Claude FERVAL** | L'Autre Amour.<br>Vie de Château. |
| **Léon FRAPIÉ** | L'Institutrice de Province. |
| **E. et J. de GONCOURT** | Renée Mauperin. |
| **Gustave GUICHES** | Céleste Prudhomat. |
| **GYP** | Le Cœur de Pierrette.<br>La Bonne Galette.<br>Totote.<br>La Fée.<br>Maman |
| **Abel HERMANT** | Les Transatlantiques.<br>Souvenirs du Vicomte de Courpière<br>Monsieur de Courpière marié.<br>La Carrière.<br>Le Sceptre<br>Le Cavalier Miserey. |
| **Paul HERVIEU**, de l'Académie française | Flirt.<br>L'Inconnu.<br>L'Armature.<br>Peints par eux-mêmes.<br>Les Yeux verts et les Yeux bleus.<br>L'Alpe Homicide.<br>Le Petit Duc. |
| **Henri LAVEDAN**, de l'Académie française | Sire.<br>Le Nouveau Jeu.<br>Leurs Sœurs.<br>Les Jeunes.<br>Le Lit. |
| **Jules LEMAITRE**, de l'Académie française | Un Martyr sans la Foi. |
| **Pierre LOUŸS** | Aphrodite.<br>Les Aventures du Roi Pausole<br>La Femme et le Pantin.<br>Contes Choisis. |
| **Paul MARGUERITTE** | L'Avril.<br>Amants.<br>La Tourmente.<br>L'Essor.<br>Pascal Géfosse. |
| **Octave MIRBEAU** | L'Abbé Jules. |
| **Lucien MUHLFELD** | La Carrière d'André Tourette. |
| **Marcel PREVOST**, de l'Académie française | L'Automne d'une Femme.<br>Cousine Laura.<br>Chonchette.<br>Lettres de Femmes.<br>Le Jardin secret.<br>Mademoiselle Jaufre.<br>Les Demi-Vierges.<br>La Confession d'un Amant.<br>L'Heureux Ménage.<br>Nouvelles Lettres de Femmes.<br>Le Mariage de Julienne.<br>Lettres à Françoise.<br>Le Domino Jaune.<br>Dernières Lettres de Femmes.<br>La Princesse d'Erminge.<br>Le Scorpion.<br>M. et Mme Moloch. |
| **Michel PROVINS** | Dialogues d'Amour. |
| **Henri de REGNIER**, de l'Académie française | Le Bon Plaisir.<br>Le Mariage de Minuit. |
| **Jules RENARD** | L'Ecornifleur.<br>Histoires Naturelles. |
| **Jean RICHEPIN**, de l'Académie française | La Glu.<br>Les Débuts de César Borgia. |
| **Edouard ROD** | La Vie privée de Michel Tessier.<br>Les Roches blanches. |
| **André THEURIET**, de l'Académie française | La Maison des deux Barbeaux.<br>Péché mortel. |
| **Pierre VEBER** | L'Aventure. |



*Il paraît un volume le 15 de chaque mois.*

Société anon. des Imp.
WELLHOFF et ROCHE,
16 et 18, rue N.-Dame-
des Victoires Tél. 316-33
ANCEAU, directeur.